



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



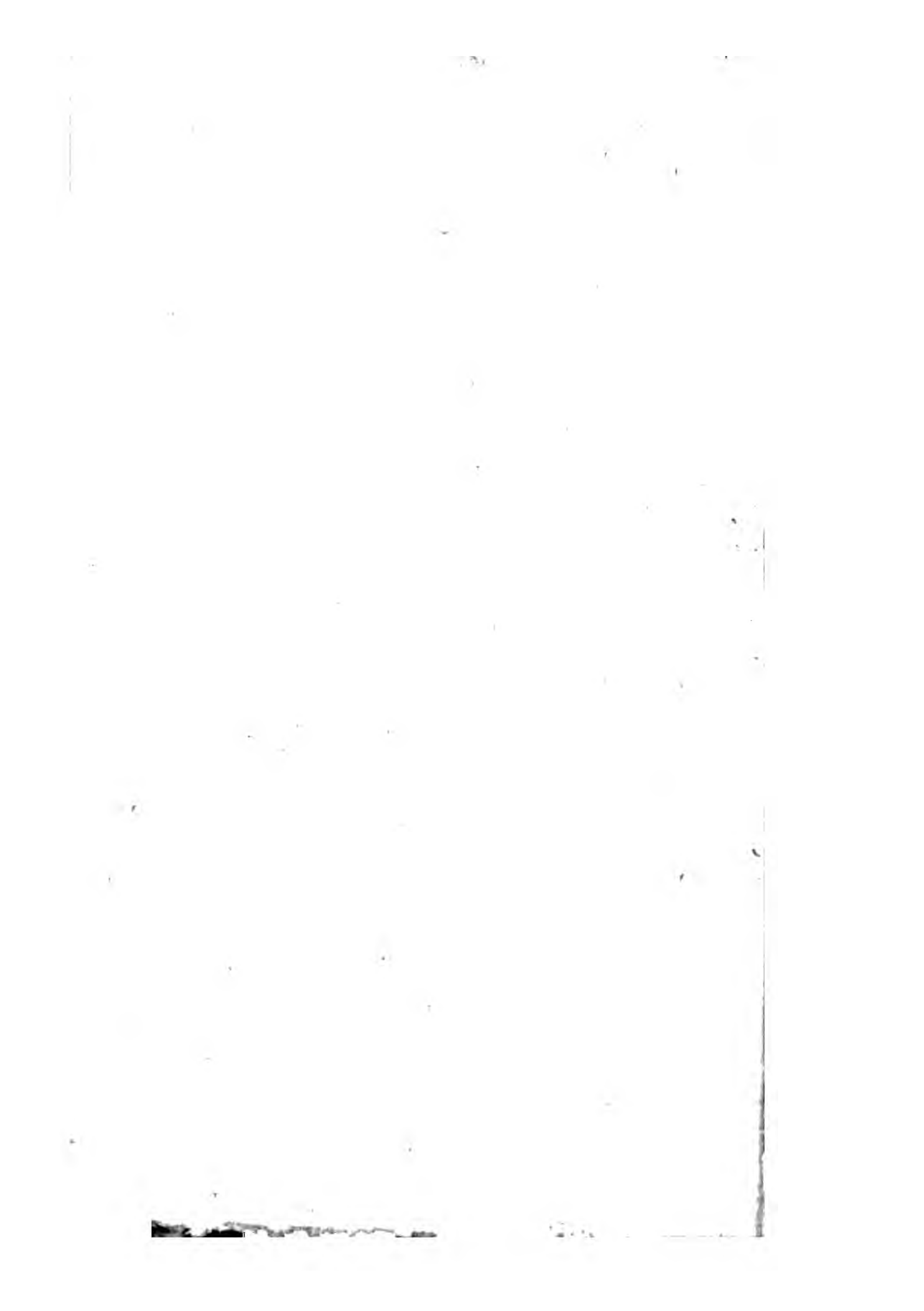
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNS. 159 e. 18







Goballe

OEUVRES

COMPLÈTES

DE JACQUES-HENRI-BERNARDIN

DE

SAINT-PIERRE.

TOME DIX-SEPTIÈME.

Handwritten signature or mark

DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE JACQUES-HENRI-BERNARDIN
DE
SAINT-PIERRE,

MISES EN ORDRE ET PRÉCÉDÉES DE LA VIE DE L'AUTEUR,
PAR L. AIMÉ-MARTIN.

. . . . Miseris succurrere disco.
ÆN., lib. 1.

DIALOGUES PHILOSOPHIQUES.



A PARIS,
CHEZ MÉQUIGNON-MARVIS, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 3.

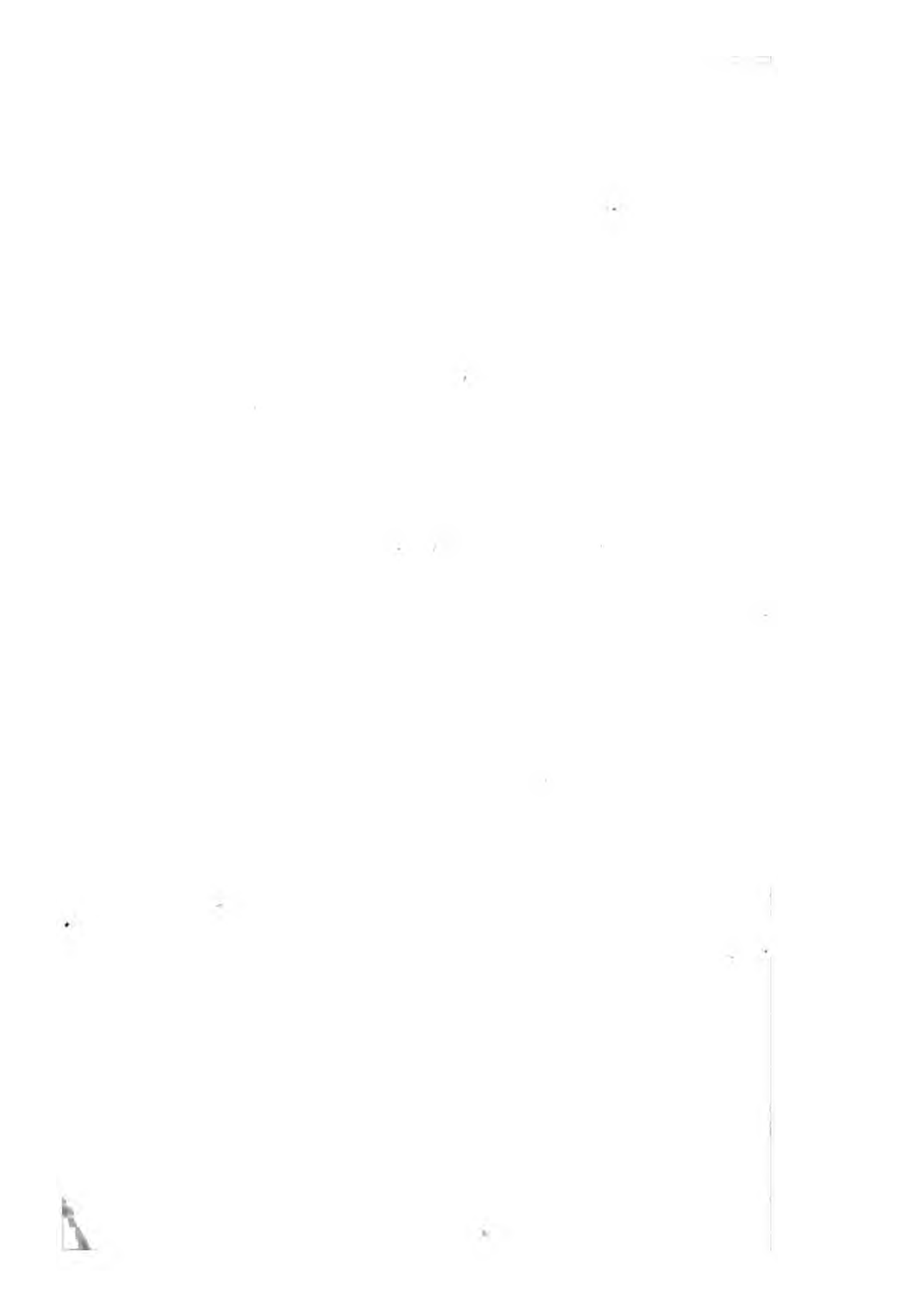
M. DCCC XX.



DIALOGUES
PHILOSOPHIQUES.



LA MORT DE SOCRATE.



LA MORT DE SOCRATE.

ARGUMENT.

«**SOCRATE**, le plus sage des Athéniens, s'étant
» fait beaucoup d'ennemis parmi les supersti-
» tieux et les athées, en soutenant l'existence
» d'un seul Dieu, fut condamné à mort sur
» l'accusation de Mélitus magistrat, appuyée
» par Anytus prêtre de Cérès, et par Lycon
» sophiste. L'accusation était conçue en ces
» termes :

« Mélitus, fils de Mélitus du peuple de Pi-
» thos, accuse Socrate, fils de Sophronisque
» du peuple d'Alopécé.

» Socrate est criminel parce qu'il ne recon-
» naît point les dieux que la république re-
» connaît, et qu'il introduit de nouvelles di-
» vinités. Il est encore criminel parce qu'il

» corrompt la jeunesse. Pour sa punition, la
» mort. »

« Socrate fut condamné par des juges ti-
» rés de toutes les sections, de toutes les tri-
» bus, ainsi que de tous les peuples qui com-
» posaient les habitants d'Athènes, quoiqu'il
» leur eût prouvé la fausseté de cette accu-
» sation.

» Je suppose que le jour où il mourut, ses
» trois accusateurs s'introduisirent dans sa
» prison en lui promettant la vie, la liberté,
» de la fortune et des honneurs, s'il voulait
» s'avouer coupable. Quant aux paroles de
» Socrate et aux raisonnements de ses enne-
» mis, on les trouve presque en entier dans
» Platon, Xénophon et Plutarque ; je n'ai
» guère eu d'autre mérite que de les mettre
» en ordre.

» Je suppose donc qu'Anytus, Mélitus, Ly-
» con, entrent dans le vestibule intérieur de
» la prison éclairé par une lampe.»

ANYTUS.

Cher Mélitus, la mort de Socrate va nous
faire beaucoup d'ennemis : je connais l'incons-

tance des Athéniens ; ils se réjouissent à présent de sa condamnation, ils le pleureront dès qu'ils le verront mort.

MÉLITUS.

Vous avez raison, sage Anytus. Offrons-lui la vie, et tout ce qui peut la lui rendre agréable, pourvu qu'il se reconnaisse criminel. Par cet aveu, il perdra son crédit, et nous serons tranquilles ; nous n'avons à craindre que son innocence.

LYCON.

Son innocence ! je vous le garantis coupable. J'ai préparé contre lui de nouveaux arguments auxquels je le défie de répondre.

ANYTUS.

Holà, quelqu'un !

« Le geolier paraît avec un grand trou-
»seau de clefs à sa ceinture. »

LE GEOLIER.

Que souhaitez-vous, illustres seigneurs ?

MÉLITUS.

Qui es-tu ?

LE GEOLIER.

Je suis le geolier, le valet des Onze.

MÉLITUS.

Mène-nous où est Socrate.

LE GEOLIER, *d'un ton attendri.*

Il est au cachot et aux fers.

MÉLITUS, *d'un ton courroucé.*

Il est où il doit être.

LE GEOLIER.

Il n'était pas besoin de tant de précautions ;
c'est le plus tranquille de mes prisonniers.

MÉLITUS.

Tais-toi, et obéis.

« Le geolier prend la lampe, et ouvre la
» porte d'un souterrain au fond duquel on
» aperçoit Socrate les fers aux mains, et les
» jambes engagées dans une grosse pièce de
» bois. »

MÉLITUS, *au geolier.*

Va-t-en. (*Le geolier sort.*)

ANYTUS, *à Socrate.*

Dans quel état nous vous trouvons, grand homme ! Il y a ici beaucoup de prisonniers, mais nous ne venons voir que vous seul ; c'est un sentiment d'humanité qui nous amène.

SOCRATE, *souriant.*

C'est l'humanité du cyclope, qui promet à Ulysse de le manger le dernier.

ANYTUS.

Socrate, vous aimez à railler jusque dans les fers. Qui peut donc vous rendre si gai au milieu de ces épaisses ténèbres ?

SOCRATE.

Je n'étais pas privé de lumière. Je viens d'achever un hymne à Apollon et à Diane.

MÉLITUS.

Cependant, vous ne reconnaissez pas les dieux de la république !

SOCRATE.

Je reconnais pour agents de la Divinité tous ceux de la nature ; il n'y en a point qui en soit une image aussi vive que le soleil.

ANYTUS.

Hélas ! je viens vous apprendre une bien triste nouvelle. Vous savez que le vaisseau que nous envoyons tous les ans à l'île de Délos, pour y célébrer par des sacrifices la naissance des enfants de Latone, est parti du Pirée depuis trente jours. Vous savez aussi qu'on ne peut faire mourir personne à Athènes pendant son absence.

SOCRATE.

Je sais tout cela. J'aurais trouvé son retour bien long, si je n'en eusse employé le temps à faire un hymne au soleil et à la lune ; mais est-ce que ce vaisseau a péri ?

MÉLITUS.

Non, il vient d'arriver.

SOCRATE.

J'avais bien raison de célébrer l'astre des nuits; il vient me délivrer précisément après un mois révolu de son cours. O l'heureuse nouvelle! elle confirme le songe que j'ai fait il y a deux nuits. Une femme d'une beauté excellente m'est apparue, et m'a dit ce vers d'Homère :

Tu seras dans trois jours à Phthia la fertile.

LYCON.

Laissez-là vos hymnes et vos rêves; ne songez qu'à la vie, qui est une réalité.

ANYTUS.

Socrate, votre sort est bien digne de compassion; vous êtes au moment de perdre ce que vous avez de plus cher, votre femme, vos enfants, l'estime publique. Vous allez mourir haï du peuple, flétri par la religion et les magistrats....

LYCON.

Et méprisé des savants.

MÉLITUS.

Lorsque le soleil sera ce soir à la fin de sa carrière, vous finirez la vôtre. Ouvrez les yeux sur le précipice effroyable où vous allez tomber, il en est encore temps. Obéissez aux lois, reconnaissez qu'elles vous ont justement condamné; nous vous sauverons la vie; vous connaissez notre crédit sur le peuple et sur vos juges. Vous avez d'ailleurs par la loi le pouvoir de demander la diminution de la peine portée dans l'accusation : vous n'avez point usé de votre privilège, vous n'avez été jugé que par un seul jugement.

SOCRATE.

Les lois m'ont jugé, je leur obéis en mourant.

LYCON.

Si les moyens proposés par Mélitus ne vous plaisent pas, nous nous chargerons nous-mêmes de votre évasion. Nous avons des amis dans tous les pays où fleurissent les sciences; nous vous recommanderons à eux : mais il faut avouer auparavant que vous avez eu tort de ne pas croire à leurs systèmes.

SOCRATE.

Croyez-vous, Lycon, qu'il y ait hors de l'Attique quelque lieu où l'on ne meure pas ? Quant à vos amis, je ne doute point qu'ils n'aient le pouvoir de faire sortir un de leurs ennemis de prison, et même de la vie ; mais ils n'ont pas celui de l'y retenir long-temps. J'ai ri quelquefois de leurs systèmes ; cependant je ne les ai jamais ni calomniés ni offensés.

MÉLITUS.

Songez ce que c'est que d'être condamné à la mort. A la mort !

SOCRATE.

La nature m'y avait condamné avant vous. Mais après tout, cette mort dont vous voulez me faire peur, va me délivrer, sans aucune recommandation, des fers, des persécutions, des calomnies, de tous les soucis de la vie, et des infirmités de la vieillesse à laquelle je touche. La mort est un bien pour moi.

ANYTUS.

Ce n'est pas la mort que vous devez crain-

dre ; c'est cette vie sans fin où vous allez entrer, où vous serez à jamais puni dans les enfers par des tourments horribles, si vous n'expiez pas vos erreurs et vos crimes par un prompt repentir. Hâtez-vous, la loi vous accorde encore une heure ; croyez-en, Socrate, un ministre des dieux qui ne vient ici que pour votre salut éternel.

SOCRATE.

Je vous sais bon gré, Anytus, de votre zèle. Après m'avoir livré aux bourreaux, vous me donnez en proie aux démons. Mais, croyez-moi, qui ne craint que Dieu ne craint point les mauvais génies : il n'y a d'autres démons que les méchants, et d'autre enfer que leur cœur.

ANYTUS.

Impie ! il vous sied bien de réclamer un dieu auquel vous ne croyez pas, et de nier les enfers que tant de témoignages attestent. Voyez ces écritures, écoutez et tremblez. (*Il déroule un volume qu'il portait sous son manteau.*) « Du temps de Deucalion, fils de Minos, » il y avait dans l'Attique... »

SOCRATE, *souriant.*

Je crois bien qu'il y avait, dès ce temps-là, des hommes intéressés à faire peur aux autres.

ANYTUS.

Comment ! vous ne croyez point à des écritures d'une antiquité si reculée ! Sachez qu'il faut être très-savant pour pouvoir même y lire.

SOCRATE.

Les écritures ne sont point pour moi des témoignages divins : tout livre est l'art d'un homme. Les lois de Dieu ne sont point écrites sur des parchemins intelligibles aux seuls savants ; mais elles sont tracées dans la nature, et dans le cœur de tous les hommes. Jen'ai jamais lu dans le mien qu'il y eût des enfers, mais j'y ai éprouvé le sentiment d'une Providence très-bonne, dont les bienfaits remplissent l'univers.

LYCON.

Où est-elle cette Providence ? dans des atomes.

ANYTUS.

Lycon, mon cher Lycon, il n'est pas question de philosopher, gardez ces questions pour le Portique. Pour vous, Socrate, dites-moi comment vous honorez cette Providence. Vous voit-on fréquenter les temples des dieux?

SOCRATE.

Je m'y suis souvent présenté aux jours solennels ; j'ai enseigné aux jeunes gens à vivre entre eux comme des frères, adorant tous ensemble le Dieu qui est le père commun des hommes. J'ai toujours respecté la religion de mon pays.

ANYTUS.

Que comptez-vous devenir, impie, qui vous êtes fait une religion à vous-même ? Où sont vos autorités ?

SOCRATE.

Dans la nature. Ma religion se manifeste à tous les hommes : ils n'ont qu'à ouvrir les yeux et consulter leur cœur.

MÉLITUS.

Celle d'Athènes en réunit les habitants : elle est d'une si haute antiquité qu'elle commence avant ses premiers rois.

SOCRATE.

La mienne commence avec le monde, et ne finira qu'avec lui; c'est d'elle que sortent toutes les autres religions. Elles ne s'en seraient jamais séparées, si des politiques ne les avaient altérées pour leurs propres intérêts. Voyez celles de la Thrace, de la Perse, de l'Égypte; chaque cité y a son dieu, qui en met les habitants en guerre : j'adore celui de l'univers, qui fait vivre tous les hommes en paix.

ANYTUS.

Où est donc son temple ? où sont ses autels, ses statues, ses oracles, ses ministres ? quels sacrifices lui faites-vous ? quelles lampes brûlez-vous en son honneur, vous qui jamais n'avez mis une goutte d'huile dans les nôtres ?

SOCRATE.

Il n'a pas besoin du pauvre Socrate pour enrichir ses autels. Son temple est l'univers, et la terre est un de ses autels ; la lampe qui l'éclaire, le soleil ; les sacrifices qu'il me demande sont ceux de mes passions ; ses statues sont les animaux et les hommes, qui se meuvent, agissent, s'entr'aident, et ne sont pas morts comme les ouvrages des sculpteurs ; enfin ses oracles et ses ministres sont les sages qui m'instruisent, et sur-tout mon bon génie.

MÉLITUS.

Que dites-vous de bon génie ? Il n'y a de bons génies que les magistrats des républiques ; ce n'est qu'à ceux-là qu'il faut obéir.

SOCRATE.

Il faut obéir avant tout aux lois de la nature : mais je n'ai pas moins été fidèle à celles d'Athènes. J'ai combattu dans ma jeunesse pour leur défense, et j'accepte avec plaisir la mort qu'elles me donnent dans ma vieillesse.

ANYTUS.

Puisque la religion est une loi de votre patrie, pourquoi ne vous y soumettez-vous donc pas ?

SOCRATE.

J'en ai rempli les principaux actes. Tout citoyen doit respecter non-seulement celle de son pays, mais celles des autres nations.

ANYTUS.

Ainsi, tout culte vous est indifférent. Vous adoreriez le vent avec les Thraces, le feu avec les Perses, l'eau avec les Indiens, et vous immoleriez des hommes chez les habitants de la Chersonèse.

SOCRATE.

Non, certes. C'est pour cela que j'ai dit qu'il fallait obéir avant tout aux lois de la nature. Je m'opposerais à une religion injurieuse à Dieu et aux hommes, comme j'ai fait au gouvernement des Trente. Je tâcherais de ramener peu-à-peu mes concitoyens à un culte pur.

ANYTUS.

Cependant, vous ne croyez pas à la pluralité des dieux.

SOCRATE.

Non; je ne crois qu'à un seul Dieu. Mais parce que je m'éclaire de la lumière du soleil, je n'empêche personne de se servir de celle des lampes.

ANYTUS.

Subtilité, sophisme, absurdité, hypocrisie détestable ! Comme la raison humaine, livrée à elle-même, s'égare !

LYCON.

Ce n'est pas la raison qui nous égare, c'est l'orgueil.

SOCRATE.

Sans doute la raison est le plus beau don que nous ayons reçu du ciel : elle ne se trouble que par nos passions. Prenez garde que l'ambition et l'intérêt particulier n'égarent la vôtre.

ANYTUS.

Impiété manifeste ! Quand on ne croit pas aux dieux , on regarde leurs ministres comme des imposteurs. Vous me traitez donc d'imposteur , Socrate ?

SOCRATE.

Vous me faites dire ce que je ne dis pas. Vous pouvez n'être qu'un homme égaré. D'ailleurs , on doit respecter les ministres de tous les cultes qui ne sont pas inhumains , parce que dans leur origine ce sont des rayons de la Divinité qui se proposent pour but le bonheur des hommes. Je me suis honoré de l'estime et de l'amitié de plusieurs de leurs ministres.

ANYTUS.

Mais quelle est donc votre religion ?

SOCRATE.

Je vous l'ai déjà dit : celle de tous les temps et de tous les lieux.

ANYTUS.

A quoi vous a-t-elle servi ?

SOCRATE.

A vivre tranquille, et à mourir content.

ANYTUS.

Et qui vous assure d'un heureux avenir ?

SOCRATE.

Ma conscience.

ANYTUS.

Qui vous l'a dit ?

SOCRATE.

Ma raison.

LYCON.

Mais, s'il n'y a pas de Dieu ?

SOCRATE.

S'il n'y a pas de Dieu, je n'ai rien à craindre ; s'il y en a un, comme me le dit toute la nature, j'ai tout à espérer.

LYCON.

Que fera-t-il pour vous après votre mort,

puisqu'il n'a rien fait pour vous pendant votre vie ?

SOCRATE.

Il a tout fait pour moi en me faisant marcher dans les sentiers de la vertu ; après la mort , il est assez puissant pour me récompenser. Le passé et le présent sont dans ses mains ; pourquoi non l'avenir ? L'univers est rempli de ses bienfaits.

ANYTUS.

La religion d'Athènes est pleine de ses miracles. Voyez Jupiter et ses métamorphoses ; l'Olympe, où l'on boit le nectar ; les Champs Élysées, où sont rassemblés tous les plaisirs. Croyez, Socrate, croyez. Les dieux pour récompense vous donneront une Hébé, comme à Hercule.

SOCRATE, *souriant.*

A quoi me serviront tous les plaisirs des Champs Élysées après ma mort, lorsque je n'aurai plus ni langue ni palais pour savourer leurs fruits, ni sexe pour leurs Hébés ? Si vous me dites que les hommes y recou-

vrent tous leurs sens, ils y auront donc les mêmes besoins et les mêmes passions que sur la terre ? car Dieu ne fait rien en vain ; on y serait donc sujet aux mêmes infirmités ? quelle félicité !

LYCON.

Quel bien résultera donc pour vous de la mort ?

SOCRATE.

Celui de connaître les lois de la nature, que nous n'apercevons ici qu'à travers un voile.

ANYTUS.

Belle contemplation, vraiment ! La physique vous a perdu, Socrate. Cher Mélitus, les magistrats devraient défendre l'étude de la physique : elle corrompt les meilleurs esprits.

LYCON.

La physique ne dit rien de semblable. Il faudrait au contraire une loi qui constatât les opinions reçues en physique, et défendît à toute personne de s'en écarter, sous peine

de punition. La physique devrait être réservée aux seuls physiciens, comme la religion aux prêtres. La science est aussi un sacerdoce.

SOCRATE.

Cependant l'étude de la nature et de la religion appartient à tous les hommes. Je ne les ai étudiées que pour mes besoins et ceux de mes enfants ; je n'en connais point les lois primitives, mais j'en ai recueilli quelques résultats utiles à mes semblables. J'ignore comment une paille se forme, et encore plus comment le soleil a été formé pour mouvoir, éclairer, et animer tant de mondes ténébreux ; mais je sais que cet astre, si éloigné de nous, fait mûrir l'épi qui me nourrit, et j'en ai conclu qu'un être très-intelligent, très-puissant, et très-bon, pourvoyait aux besoins de la terre, de la plante et de l'homme.

MÉLITUS.

Si vous croyez que cet être existe, que ne songez-vous à profiter vous-même des biens qu'il a répandus ici-bas ? Vous êtes père de famille, vous jouissez encore d'une vieil-

lesse vigoureuse, vous persuadez tout ce que vous voulez ; il n'est rien où vous ne puissiez parvenir.

LYCON.

Faites comme les autres ; flattez les grands, intriguez parmi les petits. Nous vous servirons de tout notre crédit, pourvu que vous soyez des nôtres ; vous deviendrez riche et heureux : mais auparavant, il faut avouer que vous vous êtes trompé.

SOCRATE.

Plutôt mourir que d'agir contre ma conscience.

LYCON.

Quel bonheur espérez-vous donc dans un autre monde, privé de tous vos sens ? la mort, selon vous-même, va vous les enlever.

SOCRATE.

Oui, je perdrai mes sens corporels ; mais je conserverai ceux de l'intelligence. Cette ame qui ne mange ni ne boit, que vos fers n'ont point enchainée, cette ame qui se transporte

par la pensée où il lui plaît, ira se réunir à ce qu'il y a de conforme à sa nature. Les éléments de mon corps retourneront à ceux de la terre, et mon ame intelligente à l'intelligence suprême; là elle connaîtra dans sa source l'ordre admirable de l'univers. Croyez-vous que Dieu, qui m'a donné dans ce monde des sens merveilleux pour goûter des plaisirs dont jamais je n'aurais eu d'idée, ne puisse dans une autre vie m'admettre à un système de bonheur au-dessus de toutes vos conceptions? Quand je n'y goûterais que les jouissances que ma raison a éprouvées ici-bas, n'y suffiraient-elles pas à ma félicité éternelle? Peut-être que je connaîtrai ces astres dont l'éclat ne semble briller pour nous, au sein des nuits, que pour élever nos pensées vers les cieux. Parmi vous, les uns croient que le soleil n'est qu'une pierre embrasée et à demi-fondue; les autres, que c'est un homme monté sur un char de feu, qui se promène sans cesse autour de nous d'orient en occident. Peut-être est-ce une habitation céleste, placée au centre de notre univers pour en vivifier les mondes: peut-être, comme il est pour leurs

habitants la source de tous biens pendant leur vie , est-il destiné après leur mort pour récompense à ceux qui ont été vertueux, comme un prix au milieu du jeu pour les vainqueurs. Les meilleurs esprits, pour connaître la vérité sur la terre, ne se traînent que sur des lignes, et n'en entrevoient que des points. Mon ame, dégagée de son corps, en embrassera des sphères dans les cieux; je connaîtrai l'Auteur de la nature, au sein de la lumière qui le voile à nos yeux. Notre ame, ici-bas, quoique troublée et agitée par les passions, est dérivée de la sienne; comme la flamme nébuleuse et ondoyante d'une lampe agitée par les vents, fut originairement empruntée d'un rayon du soleil.

Vous me demandez ce que je ferai dans un autre monde. Dieu qui a créé sur ce globe de boue tant de créatures ravissantes, mais passagères et fugitives, n'en a-t-il pu former d'autres plus aimables, plus durables et plus heureuses, dans le soleil lui-même, source de tous nos biens? Manque-t-il d'emplois à distribuer dans tant d'astres innombrables qui nous environnent? Peut-être y deviendrai-je un

des ministres de sa bonté sur la terre, comme j'ai tâché de l'être pendant ma vie : peut-être serai-je un de ces médiateurs invisibles qui inspirent les bonnes pensées, qui consolent et fortifient la vertu malheureuse ; le bon génie d'un autre Socrate. Je parlerai à la raison des peuples égarés, et même à la vôtre, Mélitus. Je vous ferai sentir que s'il faut une grande intelligence pour gouverner la république d'Athènes, il en faut une bien plus étendue pour gouverner le monde. Je vous ferai connaître, Anytus, qu'un dieu ne peut avoir les passions d'un homme ; et à vous, Lycon, que rien n'est plus aimable que la vérité. En vous détachant de vos ambitions, vous connaîtrez qu'il y a dans l'univers une puissance bien supérieure à la vôtre : sans doute je vous rapprocherai d'elle, si je peux ouvrir vos cœurs au repentir. C'est ainsi que mon bon génie m'a préservé souvent moi-même de mes passions. (*On entend à travers la porte des voix de femmes et d'enfants qui crient : Mon mari ! mon père ! Socrate ! Socrate troublé, baisse la tête.*)

MÉLITUS.

Holà ! geolier. Maudit geolier ! où es-tu ?

LE GEOLIER.

Seigneur, me voici.

MÉLITUS.

Que fais-tu donc ?

LE GEOLIER.

Seigneur, je broie la ciguë. Le soleil va bientôt se coucher ; je viens de tourner le dernier sable de l'horloge. (*Socrate relève sa tête et ses yeux pleins d'espérance vers le ciel.*)

MÉLITUS, *au geolier.*

Va voir quels sont ceux qui viennent à la porte. (*Le geolier sort.*)

LYCON.

Je demande qu'on ne laisse entrer personne, avant que j'aie proposé à Socrate tous mes arguments ; ceux qui me restent sont péremptoires ; il n'y a rien à répondre.

MÉLITUS.

Nous avons trop de plaisir à vous entendre pour ne pas vous donner toute notre attention.

ANYTUS, à *Lycon*.

Il faut avouer que les dieux ont réuni en vous toutes les forces de la raison humaine. Quelle tête ! Quelle conception ! (*Le geolier rentre.*)

LE GEOLIER, à *Mélitus*.

Seigneur, ce sont la femme et les enfants de Socrate qui demandent qu'on les laisse entrer.

MÉLITUS.

Cela ne se peut à présent.

LE GEOLIER.

Ils vous en supplient au nom des dieux et de la nature ; ils pleurent.

MÉLITUS.

Je ne connais point d'autre nature que la loi.

LE GEOLIER.

Ses disciples demandent la même faveur ; ils disent que la loi le permet.

MÉLITUS.

Dis-leur que le magistrat le défend. Les voilà nouveaux interprètes des lois comme de la religion. Tel maître, tels disciples ; ils mériteraient bien de passer le pas avec lui. (*Au geolier.*) Dis-leur d'attendre, et à la garde de repousser toute cette populace loin de la porte, au delà du vestibule et de la barrière.

LE GEOLIER.

Seigneur, vous allez être obéi. (*Il sort.*)

MÉLITUS, à *Lycon.*

Vous pouvez commencer, docte Lycon, et parler tant qu'il vous plaira.

LYCON, à *Socrate.*

Vous dites donc, Socrate, que la terre est couverte des bienfaits de la Divinité ; mais d'où viennent, je vous prie, les orages, les

grêles, les tonnerres, les débordements de rivière, les tremblements de terre, les pestes, les maladies, les calomnies, les jalousies, les incendies, les procès, les querelles, les guerres, les famines, les banqueroutes, et la mort? (*Il se met à rire.*) En ai-je nommé assez? Je crois bien que ce sont de véritables maux que ceux-là. Répondez, si vous le pouvez. (*Il se met à rire aux éclats, et, à son exemple, Mélitus et Anytus.*)

SOCRATE, *souriant.*

Ces prétendus maux, Lycon, entretiennent l'harmonie générale de cette terre; ils y sont nécessaires; la plupart y sont rares. Mais jetez un coup-d'œil sur les biens que la Divinité y répand à chaque instant : le soleil en est le dispensateur. Son char d'or, comme dit Homère, est attelé tous les matins par les Heures, qui conduisent ses quatre coursiers, le lumineux, l'empourpré, l'ardent et l'amoureux. La plus jeune des Heures, à demi-éveillée, sort la première de dessous le manteau safrané de l'Aurore; éblouie du premier éclat du jour, elle frotte en souriant ses yeux

encore humides. Ses sœurs, de différents âges, la suivent parées d'argent, de vermillon et de pourpre. Elles s'élèvent au plus haut des cieux, en formant toutes ensemble des chœurs de danses et de concerts autour du soleil leur père. Chemin faisant, elles ensemencent la terre de fleurs brillantes, mais fugitives comme elles. Bientôt ces filles célestes viennent tour-à-tour se réfugier sous le voile constellé de la nuit. A peine Apollon a-t-il disparu pour éclairer d'autres horizons, que Diane, sa sœur, portée sur un char d'argent, attelé de deux chevaux noirs, vient réfléchir sur le nôtre une partie des rayons fraternels. Elle soulève de son sceptre le crêpe des nuits; à la faveur de sa lumière sororale, elle fait encore apparaître les monts escarpés, les vallées profondes, et leurs eaux réverbérantes sous un firmament étincelant de mille et mille feux. Des nymphes, couronnées de mousse, tournent autour d'elle en silence, versant sur la terre des corbeilles de pavots.

Pendant qu'elle parcourt le cercle oblique des nuits, elle trace celui des semaines et des mois qui accompagnent le soleil dans le

cours des saisons et de l'année. Elle est la mère des mois, semblables aux différents âges de la vie et à leurs périodes. Le premier de tous, entouré de neiges, de pluies et de vents nébuleux, comme un enfant dans ses premiers langes, ne verse que des pleurs, et ne fait entendre que de tristes vagissements. Ses frères le suivent, l'un couronné de verdure, dans une enfance déjà riante; l'autre, de boutons, de fleurs, dans son adolescence; un autre, des roses éclatantes, mais épineuses, de l'ardente jeunesse; les suivants apportent les différents fruits de la virilité. Le dernier se traîne après eux, et ferme l'année; semblable à un vieillard chauve et à barbe blanche, c'est lui qui dépouille les forêts de leurs feuilles, et les couvre de frimas.

Ainsi la reine des nuits, dans sa course inégale, roule dans les cieux son disque chargé d'une lumière versatile. Comme une navette céleste, elle entrelace de ses rais d'argent les rayons du soleil, et en forme ce réseau de la vie dont les nœuds merveilleux produisent les amours et les générations. Le soleil en engendre les chaînes éternelles, la lune en four-

nit les trames passagères, dont le temps coupe tour-à-tour les fils pour en faire renaître de nouveaux. Pour l'astre du jour, il répand sur tous les mondes qui l'environnent, d'autres concerts de lumières, de couleurs, de mouvements et de vie, en se conjuguant avec d'autres Phébés. Semblable à la Divinité, dont il est la plus vive image, il ne se communique à nous que par des bienfaits, et si nous voulons porter nos contemplations jusque dans son sein, il éblouit notre vue, comme celles que nous osons hasarder sur la Divinité, éblouissent notre entendement.

LYCON.

C'est là sans doute un fragment de votre hymne à Apollon et à Diane. Je hais toutes ces longueurs, qu'on appelle de l'éloquence; c'est un langage indigne d'un philosophe. Pour moi, je n'emploie que celui de la physique. Je préfère à ces vaines bouffissures le simple squelette de la pensée.

SOCRATE.

La nature ne nous montre de squelette que dans les corps qu'elle a livrés à la mort. Elle

revêt de couleurs et de formes ravissantes ceux qu'elle remplit de vie : c'est sans doute pour plaire principalement aux hommes, qui sont les seuls des animaux auxquels elle a donné le sentiment de toutes les beautés. Les philosophes doivent suivre son exemple, quand ils parlent de ses ouvrages.

LYCON.

Si la nature avait voulu plaire aux hommes, elle se serait trompée dans son but comme dans ses moyens. En effet, à peine sont-ils entrés dans la vie, qu'ils sont forcés de la quitter. Les uns meurent dans le sein de leur mère, d'autres en venant au monde, ceux-ci dans l'enfance, ceux-là dans l'adolescence : il en est fort peu qui parviennent à la vieillesse ; et quand ils vivraient tous autant que Nestor, que serait-ce après tout qu'une carrière aussi courte ? S'il y avait des dieux dispensateurs de la vie humaine, ils seraient inconséquents.

SOCRATE.

Croyez-moi, Lycon, la vie est un bienfait des dieux, et la mort en est un aussi. Le monde où la vie nous donne entrée, est une fête

bien plus magnifique et plus solennelle que celle des jeux olympiques ; nous y sommes à-la-fois acteurs, spectateurs et juges. La Divinité nous y introduit tour-à-tour comme des étrangers qui au fond n'y ont aucun droit. Elle permet aux uns d'y rester un jour, à d'autres deux jours, à d'autres davantage : devons-nous trouver mauvais qu'elle nous appelle ensuite à d'autres scènes, sans doute pour y jouer d'autres rôles ? A quelque âge que nous mourions, nous devons sortir de cette vie comme d'un banquet, en remerciant et bénissant la Divinité qui nous y invite gratuitement. (*Après une pause, il sourit.*) Mais, Lycon, il paraît que vous vous y plaisez bien plus que vous ne dites, puisque vous voudriez y rester toujours.

LYCON.

Moi, m'y plaire ! comme un malheureux à la galère où il est enchaîné. Eh ! qui jouit de ce prétendu festin ? Il semble que les mets qu'on y sert, soient livrés au pillage ; ils sont la proie du plus fort ou du plus rusé ; on ne les conserve qu'à force d'artifices, au milieu

des procès, des impôts, des guerres et des superstitions, monstres toujours prêts à les enlever, comme des harpies. Enfin, les peuples mêmes ne se procurent le plus simple nécessaire qu'à force de travaux. Ah! s'il y avait des dieux, ils seraient méchants.

SOCRATE.

Vous n'avez cherché la Providence que dans la société des hommes; encore, si vous les aviez observés avec quelque attention, vous verriez que le méchant seul y vit dans de continuelles alarmes: le juste, au contraire, quel que soit son sort, passe sa vie dans un cercle perpétuel de jouissances. Le travail dont vous vous plaignez au sein de vos loisirs, en est une source constante pour lui. Il est d'abord le frein le plus assuré de ses passions; il développe les facultés de son ame, ou au moins celles de son corps: il les fortifie par de continuels exercices. C'est par lui qu'il jouit des productions de tous les éléments, et de l'amitié de ses semblables, auxquels il est utile. Lui enlève-t-on les fruits de ses travaux? est-il privé des biens les plus com-

muns ? il tourne ses yeux vers l'avenir, et son cœur vers cette Providence que vous méconnaissiez. La mort, qui effraie tant les méchants, ne lui paraît qu'un passage à un état plus heureux, ou au moins plus tranquille. Il juge par ce que la Divinité a fait pour le bonheur des hommes dans ce monde, de ce qu'elle peut faire pour eux dans un autre ; il s'endort en paix sur son sein, comme un enfant qui souffre, sur le sein maternel.

LYCON.

Mais où est donc cette Providence dont vous parlez sans cesse ? Dans des atomes. Ce monde, si magnifique selon vous, n'en est qu'un assemblage fortuit, réuni et mu par les lois éternelles du mouvement, puisqu'enfin il faut le dire.

SOCRATE.

Mais d'où viennent ces atomes ? Quelle main a pris d'abord la peine de les réduire en poussière impalpable, et leur a donné ensuite les moyens de s'accrocher de mille manières différentes, à l'aide d'un simple mouvement ? Où est l'origine de ce mouvement ?

LYCON.

En eux-mêmes. L'attraction est inhérente à la matière, et la matière est éternelle.

SOCRATE.

Mais s'il est ainsi, comment la matière s'est-elle d'abord divisée en atomes? ils ne devaient jamais se séparer les uns des autres, puisqu'ils s'attirent toujours.

LYCON.

Cela est ainsi, Démocrite l'a dit.

SOCRATE.

O Lycon ! un athée est dans la nature comme un aide-manœuvre dans un superbe palais, où il ne voit tout au plus que l'équerre et le niveau qui en ont élevé les murs ; il ne fait aucune attention aux proportions des colonnes, aux belles formes des statues, à la distribution des appartements convenables aux divers besoins de ses habitants, et à aucune des harmonies et concordances du plan dont un habile architecte a tracé l'ensemble ; son intelligence, toujours attachée à son mortier, ne peut plus s'élever au-des-

sus de ses conceptions grossières. Ainsi le matérialisme abrutit l'esprit et endurecit le cœur. Quoi ! il ne s'est jamais élevé dans le vôtre le plus petit mouvement de reconnaissance, d'amour et de religion, à la vue d'un arbre chargé de fruit, d'une vierge belle et modeste, ou du lever de l'aurore ! (*Lycon se met à rire.*) Grand Dieu ! l'athéisme est la plus terrible punition de l'athée.

LYCON, *à demi fâché.*

Quoi ! ce ne sont pas des atomes éternels qui ont tout formé en s'attirant et s'accrochant mutuellement ?

SOCRATE.

Si ces atomes s'attirent et s'accrochent sans cesse, ils ont dû faire un bloc unique de tout l'univers ; il serait à présent impossible d'en trouver un séparé des autres, qui pût en donner au moins une idée.

LYCON.

Mais ils se repoussent aussi.

SOCRATE.

S'ils s'attirent et se repoussent à-la-fois,

ils devraient tenir le monde en perpétuelle dissolution ; on devrait voir les corps célestes, tantôt se réunir en masses informes, tantôt se dissiper en poudre. Le soleil et la lune n'auraient pas cette forme sphérique, si propre au mouvement : il n'y aurait pas de raison pour qu'ils fussent plutôt en globe, qu'en pyramide ou en cube.

LYCON.

Si fait, si fait ; parce que ces astres ayant été originairement dans un état de mollesse, les atomes du centre ont dû attirer ceux de la circonférence vers eux, et en former une boule.

SOCRATE.

Mais pourquoi ceux de la circonférence n'auraient-ils pas attiré aussi bien ceux du centre vers eux, puisqu'ils étaient à la même distance ? ils auraient dû tourner des astres en forme de coupes ou de fuseaux. D'ailleurs, comme vous dites qu'ils se repoussent * en même temps, ils n'ont donc jamais dû se réu-

* Il y a plus ; celui qui est au centre, n'ayant pas plus de force pour attirer que les autres, c'est lui qui doit être attiré par ceux de l'enceinte et de la

nir. Mais si les astres ont été dans un état de mollesse qui les a arrondis par une attraction centrale, pourquoi sont-ils maintenant dans un état de sécheresse qui les maintient dans leur rondeur ? Les vapeurs dont ils étaient imbibés, n'ont jamais dû s'évaporer, puisqu'elles étaient attirées au centre aussi bien que les parties solides.

LYCON.

Toutes vos réponses ne sont que du verbiage.

SOCRATE.

Passez-m'en encore une. Si les atomes ont formé autrefois sur la terre des corps, de formes si différentes, et si bien organisés, sans les faire tous sphériques ou circulaires comme dans les cieux ; pourquoi n'en produisent-ils pas encore de nouveaux sur de nouveaux plans, puisqu'ils sont mus par le hasard ? Que diriez-vous en jouant aux dés, s'ils amenaient toujours les mêmes points ? vous diriez qu'ils sont pipés. Qui est-ce qui a donc pipé les projections de la nature ?

circonférence dont il est environné, et qui sont en bien plus grand nombre.

LYCON.

Je ne réponds point à des sophismes. Le système de l'univers est tel que je vous l'ai dit ; et il n'y a plus à en douter, car il est calculé.

SOCRATE.

Permettez - moi de vous faire à mon tour quelques questions.

LYCON.

A la bonne heure.

SOCRATE.

Qui est-ce qui a fait la statue de Vénus au Prytanée ?

LYCON.

On dit que c'est le sculpteur Lysias.

SOCRATE.

N'est-elle pas très-belle ?

LYCON.

Je n'en sais rien , car moi je ne vois dans une Vénus que des lignes droites et des courbes.

SOCRATE.

Où Lysias a-t-il pris le modèle de la sienne ?

LYCON.

On dit que c'est d'après les plus belles filles d'Athènes, et je le crois.

SOCRATE.

Et à qui ces filles devaient-elles leur beauté ?

LYCON.

Sans doute à la nature.

SOCRATE.

Lysias, qui a imité leur bonne grace et leurs belles formes, a-t-il de l'intelligence ?

LYCON.

Sans doute ; il en faut beaucoup pour bien faire une Vénus.

SOCRATE.

Pourquoi Lysias n'a-t-il pas rendu sa Vénus capable de se mouvoir, de marcher, de parler, et de danser comme ses modèles ?

LYCON.

Cela surpassait son art.

SOCRATE.

Et si je vous disais maintenant que ce sont des atomes de marbre qui, s'accrochant dans l'atelier de Lysias, ont formé sa Vénus!

LYCON.

Je dirais que c'est une absurdité. Ne voudriez-vous pas me le faire croire? vous n'êtes pas encore un assez habile sophiste.

SOCRATE.

Quoi! vous ne croyez pas que des atomes puissent former une statue, et vous croyez qu'ils ont formé le sculpteur lui-même! Vous voulez que ces atomes, aveugles, insensibles, sans intelligence, mus au hasard, aient composé les mondes, avec les êtres qui les habitent, clairvoyants, sensibles, intelligents, qui se meuvent, s'aiment, et se reproduisent! Reconnaissez donc qu'il y a une intelligence infinie dans l'Auteur de la nature, puisque Lysias y a trouvé l'image d'une Vénus d'après ses plus beaux ouvrages, sans approcher que de bien loin des moindres de leurs perfections.

LYCON.

Dans vos comparaisons vous supposez toujours un dieu qui agit comme un homme.

SOCRATE.

N'est-ce pas vous plutôt, homme faible et aveugle, qui voulez toujours agir comme un dieu ? Vous voulez créer un monde à votre manière, et moi je ne vous parle que du monde qui a déjà été fait par une Providence très-sage, très-puissante et très-bonne. O Lycon ! si vous avez le malheur de n'en plus éprouver le sentiment, servez-vous au moins de vos yeux et de votre bon sens, comme font les plus simples des hommes.

LYCON.

Je ne verrai et ne penserai jamais comme la multitude.

ANYTUS.

C'en est assez, et trop, en vérité. Lycon, permettez-moi de vous dire que vous abusez de votre raison.

LYCON, *en colère.*

Il vous sied bien de me faire ce reproche, vous qui ne vous êtes jamais servi de la vôtre.

ANYTUS.

Comment ! impie, vous refusez de penser comme le peuple ! vous ne croyez pas même aux dieux ! Sans doute, vous ne faites aucun cas de la bonne Cérès, qui nous donne les moissons, et dont j'ai l'honneur d'être grand-prêtre ?

LYCON.

Y crois-tu, toi-même, orgueilleux hypocrite ?

ANYTUS.

Misérable sophiste, tu mériterais à ton tour que je te dénonçasse aux Athéniens.

MÉLITUS.

Est-ce donc là le respect que vous portez tous deux au magistrat ? n'avez-vous pas honte de vous injurier en sa présence ? Vous n'avez que faire de vous reprocher vos vérités ; je vous connais tous deux de longue main.

ANYTUS.

Qu'est-ce à dire ? (*Il se lève.*) Lycon, il nous insulte.

SOCRATE.

Quel scandale vous allez donner ! par respect pour vous-mêmes.....

MÉLITUS.

Il suffit. Puisque Socrate se refuse à l'autorité des lois, de la religion, et de la raison, employons d'autres moyens. Holà ! geolier.

LE GEOLIER, *accourant.*

Plaît-il, seigneur ?

MÉLITUS.

Fais entrer les femmes et les enfants de Socrate.

SOCRATE.

Ah ! vous m'attaquez par les armes les plus dangereuses.

« Xantippe entre avec trois enfants, dont deux en bas âge, et le troisième dans l'ado-

» lescence, Lampsaque, Lamproclès, et une
» petite fille appelée Sophronisca. Le premier
» est fils de Xantippe, les deux autres sont de
» Myrto. Le geolier sort. »

SOCRATE.

Mes pauvres enfants, comme vous êtes
changés!

SOPHRONISCA.

Mon bon papa, nous avons passé toute la
nuit et tout le jour à pleurer.

MÉLITUS, *les arrêtant.*

Allez plus loin! la loi défend d'approcher
des prisonniers qui sont dans les chaînes.

SOPHRONISCA.

Oh! les méchants qui vous ont couvert de
fers!

LAMPSAQUE.

Nous ne sommes pas assez forts pour les
rompre.

SOPHRONISCA.

Nous voulons seulement les baiser.

SOCRATE.

Respectez les lois, chers enfants !

XANTIPPE.

Te voilà encore avec ton respect pour les lois. Elles te font mourir innocent.

SOCRATE, *souriant.*

Bonne Xantippe, voudrais-tu qu'elles me fissent mourir coupable ? Où est Myrto ?

SOPHRONISCA.

Ma mère ? Elle est malade.

XANTIPPE.

Ta douce Myrto ! elle est restée à la maison. Elle dit qu'elle a vu mourir son grand-père en prison, et qu'elle n'a pas la force de t'y voir mourir aussi ; c'est elle qui t'a porté malheur. Tu as eu bien tort de me donner une pareille compagne ; n'avais-tu pas assez de moi donc ?

SOCRATE.

Ce furent les lois qui, après la bataille de

Potidée, et la mort de tant de nos citoyens, m'obligèrent, comme les autres pères de famille, d'épouser deux femmes.

XANTIPPE.

Celle-ci t'a été d'un grand secours ! elle ne prend pas soin même de ses enfants, il faut que je les traîne par-tout avec moi ; elle est comme une imbécille. Au moins, à ta place, j'aurais cherché une femme riche, puisque tu en voulais une délicate.

SOCRATE.

J'ai consulté non mon goût, mais mon *devoir*. Elle était petite-fille du juste Aristide, et fort pauvre ; j'ai dû la secourir. Après tout, chère Xantippe, ne devais-je pas du respect aux lois ?

XANTIPPE.

Elles t'ont bien respecté elles-mêmes. Elles te tiennent au cachot, enchaîné comme un criminel, toi qui n'es qu'un trop bon citoyen.

ANYTUS.

Ma chère Xantippe, votre mari n'a point de religion. Il veut faire de nouveaux dieux.

MÉLITUS.

Il corrompt les jeunes gens ; il en veut faire de nouveaux citoyens, en les ramenant aux anciennes lois de la nature.

LYCON.

C'est un orgueilleux qui veut endoctriner les doctes. Il croit tout savoir.

XANTIPPE.

O mes nobles seigneurs ! vous ne le connaissez pas ; c'est un homme simple et sans esprit. Vous le croyez un grand génie ; c'est un bonhomme. Il parle comme tout le monde ; on entend tout ce qu'il dit. Ah ! sauvez-lui la vie.

ANYTUS.

Nous sommes venus ici uniquement pour cela. Il ne tient qu'à lui de se sauver ; il n'a qu'à se reconnaître coupable.

SOCRATE.

Je ne veux pas manquer à la vérité et à la justice à mon égard, plus qu'envers tout autre

citoyen. Je reconnais que j'ai bien mérité de la patrie, et qu'attendu ma pauvreté, elle doit me nourrir jusqu'à la fin de mes jours, que j'ai employés à l'éclairer et à la servir.

LYCON.

Quel opiniâtre ! il me met en fureur.

MÉLITUS.

Vous allez vous perdre à jamais, si vous ne vous repentez dans l'instant.

ANYTUS.

Vous allez tomber dans les enfers pour l'éternité.

XANTIPPE, *pleurant.*

O mon bon mari ! songe que tu vas me laisser veuve, trois enfants en bas âge, sans fortune, et sans protecteur.

SOCRATE.

Je te laisse, ainsi qu'à mes enfants, celui qui m'a protégé moi-même.

XANTIPPE.

Malheureux ! il t'abandonne, puisqu'il te livre à tes ennemis.

SOCRATE.

Il me délivre des infirmités de la vieillesse, par une mort honorable et douce. Quel secours, Xantippe, eusses-tu trouvé dans un vieillard de soixante-dix ans ? Bientôt tu aurais été obligée de me protéger moi-même. Devenu caduc, les mains, la tête et les genoux tremblants, il te faudrait me veiller et me soigner comme le plus petit des enfants. L'âge, qui m'affaiblit de jour en jour, fortifie les nôtres : ils n'ont maintenant ni industrie ni force, mais la nature les a revêtus d'innocence ; c'est une égide qui les défend contre les plus barbares. Quand les vents de l'adversité soufflent sur la terre, la pitié descend du ciel, et couvre les orphelins de ses ailes ; par-tout les lois humaines viennent à leur secours, par-tout leurs bienfaiteurs prospèrent, et leurs tyrans font tôt ou tard une fin malheureuse. Mais quand il serait possible que

les lois d'Athènes abandonnassent les miens, crois-tu que celui qui revêt les petits animaux de douces fourrures, et qui les met en naissant dans des nids maternels, ne prenne pas soin des enfants de l'homme, son plus bel ouvrage ? Dieu protège ceux que la société repousse, il étend leur esprit et fortifie leur cœur, il leur inspire de grands talents, ou, ce qui vaut encore mieux, de grandes vertus. Les hommes célèbres et les sages de tous les pays, ont été des enfants malheureux.

XANTIPPE.

Pauvre bon homme ! tu as donc été bien heureux dans ton enfance, car tu n'es guère sage dans ta vieillesse. Tu veux mourir quand tes enfants ont le plus besoin de tes conseils.

SOCRATE.

Je leur laisse pour conseils l'exemple de ma mort.

XANTIPPE.

A quoi leur seras-tu utile quand tu ne seras plus ?

SOCRATE.

Si Dieu donne aux enfants de se rappeler le souvenir de leurs ancêtres pour se conduire dans la vie, crois-tu qu'il ne donne pas aux ancêtres d'influer sur les destins de leurs enfants ? Une chaîne éternelle lie les enfants et les pères, les époux et les épouses ; c'est elle qui remue notre sensibilité à la vue des tombeaux où reposent les objets de nos affections ; c'est à elle que sont attachés nos souvenirs et nos espérances. Fidèle compagne de ma vie, je ne t'abandonnerai point, après ma mort, dans le soin de nos orphelins : la bonté divine me permettra de réparer, dans un monde plus heureux, les fautes que j'ai pu commettre dans celui-ci. Dégagé de mes propres passions, je viendrai au secours des tiennes ; je te ranimerai par de bons sentiments ; je calmerai tes chagrins. Quand ton caractère, impatient de l'infortune, t'emportera hors des bornes de la raison, je me rappellerai à ton souvenir, et en pensant à moi, tu te diras : « Socrate eût dissipé ma colère par un sourire. »

XANTIPPE.

Ah ! te voilà à ton ordinaire , riant de tes propres maux. Encore , si je n'avais que les miens à supporter ! mais vois tes pauvres enfants fondant en larmes. Que leur répondrai-je demain au lever de l'aurore , à l'heure où tu avais coutume de les prendre dans tes bras , quand chacun d'eux , en se réveillant , me dira : « Ma mère ! où est mon père ? » O dieux ! ô dieux ! que je suis malheureuse !

SOPHRONISCA.

Mon papa , depuis un mois , nous vous demandons aux dieux , tous les jours , le matin , le soir , et encore la nuit.

LAMPSAQUE.

Maudits soient les cruels qui vous causent tant de maux !

LAMPROCLÈS.

Mon père , ne nous abandonnez pas !

SOCRATE.

Non , mes enfants , vous ne serez point

abandonnés ; le ciel prendra soin de vous : ma mort est son dernier bienfait pour moi. Lampsaque, n'en poursuivez jamais la vengeance contre votre patrie ; un peuple n'est point coupable des crimes des factions. Ma mort est glorieuse , puisque je meurs pour la justice ; elle ne répandra que trop d'éclat sur ma vie commune , et sur la vôtre. Mais fuyez la célébrité , mes enfants : celui qui a tout créé , s'est réservé la gloire pour son partage ; mais il a distribué sur la terre une portion de bonheur à tous les enfants des hommes ; il l'a attachée à leur concorde. Vivez obscurs et unis , et vous vivrez heureux ; vivez entre vous comme j'ai cherché à faire vivre entre eux mes concitoyens. Dieu a mis l'amitié fraternelle à l'entrée de la vie humaine , pour en faire les premiers exercices , comme un péristyle à l'entrée d'un grand cirque. Il a donné aux enfants des ressemblances avec leurs parents , non-seulement afin que leurs parents les aimassent , mais afin que les enfants s'aimassent entre eux , en retrouvant les traits et les qualités de leurs pères et de leurs mères dans ceux de leurs frères et de leurs sœurs.

L'un de vous a ma mélancolie, l'autre mon humeur railleuse ; j'y démêle encore les caractères de vos mères : l'un a la franchise et les affections vives de Xantippe, l'autre le calme de Myrto. Que chacun de vous les retrouve donc dans ses frères et sa sœur. Aimez vos mères comme je les ai aimées. Oh ! si mes fers ne me retenaient, avec quel plaisir je vous presserais tous ensemble contre mon sein !

LAMPSAQUE.

Mon père, je veux mourir avec vous.

LAMPROCLÈS.

Et moi aussi.

SOPHRONISCA.

Et moi aussi.

SOCRATE.

Et toi aussi, ma chère fille ! oh ! vivez tous pour vos mères !

SOPHRONISCA, *se jetant aux pieds de Mélitus.*

Laissez-moi essuyer avec mon voile les

larmes qui coulent sur son visage. Vous lui avez lié les mains. O mon bon papa !

ANYTUS.

Eh bien ! Socrate, vous pleurez ! vous tenez donc encore au monde ?

SOCRATE.

Je pleure de joie d'y laisser des enfans dignes de moi.

XANTIPPE.

Non, tu ne mourras pas ! (*Aux juges.*) Vous m'arracherez plutôt auparavant la vie et celle de ces innocents. (*Elle s'écrie : Citoyens, les lois sont violées ; au secours ! au secours ! Les enfans crient : Au secours ! On entend des murmures du peuple qui frappe à la porte de la prison.*)

ANYTUS.

Ils vont ameuter le peuple. Mélitus, faites enfermer cette folle avec ses enfans jusqu'après la mort de Socrate.

MÉLITUS.

Il faut un décret pour priver un citoyen de sa liberté.

LYCON.

Une femme et des enfants ne sont pas des citoyens.

ANYTUS.

Si on ne les renferme tout à l'heure, ils vont exciter une sédition par leurs cris. Le salut du peuple est la loi suprême.

LE GEOLIER, à *Mélitus*.

Seigneur, le désordre augmente; le peuple a forcé la barrière; les gardes mêmes semblent se ranger de son parti.

MÉLITUS *se lève*.

Allons, Anytus, vous avez raison, le salut du peuple est la loi suprême. (*Au geolier.*) Enferme la famille de ce sophiste.

SOCRATE.

Oh ! comme la vérité se change en erreur dans la bouche des méchants ! Oui, le salut du peuple est la loi suprême ; mais la justice, même envers les femmes et les enfants, est le salut du peuple.

LE GEOLIER, à Xantippe, d'un air triste.

Allons, Xantippe.

XANTIPPE.

Non, je ne sortirai pas.

LES ENFANTS.

Nous ne sortirons pas. (*Ils font résistance.*)

MÉLITUS.

Que chacun de nous emmène un des enfants, la mère sera bien forcée de les suivre.

« Anytus, Lycon, le geolier, Mélitus, »
poussent tous ensemble la famille de Socrate
» vers un autre souterrain. »

XANTIPPE *marche après eux.*

Pauvres enfants, vous n'avez plus de père !

LES ENFANTS.

O mon père !

SOCRATE.

Mes bien-aimés, je vous laisse le mien.

MÉLITUS, *au geolier.*

En rentrant tu ôteras les fers de Socrate, tu ouvriras à ses amis, et tu lui présenteras la ciguë au moment très-précis, prescrit par la loi, où le soleil se couche.

LE GEOLIER.

Oui, seigneur.

SOCRATE.

Je me sens troublé. O Dieu, ma force unique, prenez soin de mes enfants !

« Il reste dans le silence, les yeux levés au » ciel. On entend les voix de Xantippe et de » ses enfants qui crient : *Mon époux ! Mon » père !* Ces voix vont en diminuant à mesure » qu'ils descendent dans le souterrain ; l'écho » des voûtes les répète à plusieurs reprises : » Socrate frémit. »

LE GEOLIER *accourt.*

Ils ont voulu eux-mêmes les renfermer. Soyez sûr, Socrate, que j'en aurai grand soin.

SOCRATE, *au geôlier qui se jette à ses pieds.*

Que faites-vous ?

LE GEOLIER.

Je me hâte d'ôter vos fers pour ouvrir la porte à vos amis.

SOCRATE.

Commencez par mes amis ; je souffre plus de leur absence que du poids de mes fers.

« Le geolier court leur ouvrir la porte ; ils entrent d'un air triste. Il revient ensuite auprès de Socrate , et commence par lui ôter ses menottes. Les amis de Socrate se rangent autour de son lit : ce sont Criton, l'orateur Lysias, Platon, Antisthène, Aristippe, Phædon, Eschine, Xénocrate, Chærephon, Apollodore.

» Socrate , ayant la main droite libre, la leur tend tour-à-tour d'un air riant ; pendant ce temps, le geolier débarrasse ses jambes de leurs entraves. »

SOCRATE.

Bonjour, Criton, mon père nourricier ;

je vous salue, orateur Lysias, et vous aussi, éloquent Platon, infatigable Antisthène, cher Eschine, infortuné Phædon, modeste Xénocrate, vertueux Chærephon, bon Apollodore, et vous aussi joyeux Aristippe; je vous salue tous, mes chers amis. Asseyez-vous; vous devez être bien fatigués d'être restés si long-temps debout à la porte.

LE GEOLIER, *ayant ôté les entraves.*

Socrate, vous êtes dégagé de tous vos fers.

SOCRATE.

Je vous remercie, mon ami. (*En se frottant les jambes.*) Quel plaisir vous m'avez fait! (*Le geolier le salue et sort.*)

SOCRATE, *continuant à se frotter les jambes.*

Ésope dit que Jupiter voulut un jour mêler ensemble la volupté et la douleur, et que n'ayant pu en venir à bout, il ordonna qu'elles se suivraient mutuellement : ainsi quand la douleur précède, la volupté la suit, et réciproquement. Je crois qu'il en sera de même

des félicités de la vie future ; elles succéderont aux misères de la vie présente.

CRITON.

O Socrate, ne songez point encore à quitter vos amis ! Tout est prêt pour votre liberté ; nous avons gagné le geolier ; il va vous faire sortir de la prison par un long souterrain : il vous mènera de là dans une rue détournée, chez un de nos amis, qui vous fera ensuite traverser la ville à la faveur de la nuit. Allons, levez-vous, il n'y a pas un moment à perdre.

SOCRATE, *riant*.

Où me mènera-t-on ensuite ?

CRITON.

En Thessalie, où je vous ai préparé une retraite ; Apollodore y conduira vos femmes et vos enfants. O Socrate, vous vivrez encore pour notre bonheur !

SOCRATE, *riant*.

Criton, croyez-vous que la mort ne puisse

franchir les hautes montagnes de la Thessalie ? Mais quand j'y devrais vivre autant que Nestor, je n'ai garde de recourir à ce moyen : les lois me le défendent.

CRITON.

Ce ne sont pas les lois, ce sont des juges iniques qui vous ont condamné.

SOCRATE.

Ce sont les lois qui ont nommé les juges qui m'ont condamné à la mort : je dois la subir. La république est sous la tutelle des lois ; si je les violais, je serais criminel.

CRITON.

O Socrate, rendez-vous à nos vœux ! Amis, joignez-vous à moi pour sauver Socrate de lui-même.

SOCRATE, *d'un air sévère.*

O mes amis ! au nom du ciel, je vous ai déjà priés de ne plus me parler de mon dés-honneur.

ARISTIPPE.

Acceptez, Socrate, ces deux cents écus

pour servir à votre fuite, ou à vos derniers besoins.

SOCRATE.

Et d'où vous vient cet argent, Aristippe ?

ARISTIPPE.

De la même source que votre pauvreté ; c'est le fruit de vos leçons que je transmets à mes disciples. J'emploie la même méthode, qui les porte à la volupté des sens, que vous pour disposer à celle de l'ame. Je n'exclus ni l'une ni l'autre, mais je préfère la première.

SOCRATE.

Votre école sera nombreuse. Mais, mon pauvre ami, gardez vos écus ; c'est vous qui en avez besoin.

LYSIAS.

O Socrate, si vous aviez voulu vous servir de mon discours à la tribune, vous ne seriez pas ici ; j'aurais confondu tous vos ennemis.

SOCRATE.

Votre discours était très-bien fait ; je l'ai

lu avec plaisir : mais parce qu'il était écrit plutôt selon les règles de la rhétorique, et l'esprit du monde, que d'après les sentiments d'un philosophe, il ne me convenait pas. Je n'en suis pas moins redevable à votre amitié.

LYSIAS.

Mais comment, s'il était bien fait, ne vous convenait-il pas ?

SOCRATE.

Comme on peut faire un très-bel habit, et de très-beaux souliers, qui ne m'iraient pas bien.

PLATON.

Et moi aussi, Socrate, j'ai voulu vous défendre devant le peuple ; mais après avoir préparé votre défense selon l'harmonie constante de vos principes et de vos actions, les juges m'ont empêché de monter à la tribune, sous prétexte que je n'avais pas l'âge de trente ans requis pour les orateurs.

SOCRATE.

Si Dieu n'a pas destiné votre éloquence

aux orages de la tribune , il vous en fera faire un usage plus étendu et plus utile pour les hommes , dans le repos du cabinet. Aucun magistrat ne pourra empêcher vos écrits de se répandre dans le monde , et de montrer aux républiques la route du bonheur.

PLATON.

O Socrate ! c'est à vous que j'en dois les éléments. Je m'étais d'abord livré à la poésie , et vous me conseillâtes d'embrasser la philosophie. Combien ne vous suis-je pas redevable ! Vous êtes mon bon génie.

SOCRATE.

Chacun a le sien ; vous serez un jour l'Homère des philosophes. Y a-t-il long-temps que vous n'avez reçu des lettres de notre ami Xénophon ? Quel charme dans son style ! le miel d'une abeille attique n'est pas plus doux.

PLATON.

Il m'a écrit il y a un mois , des environs de Babylone ; il me mande que tout est perdu , excepté sa confiance dans les dieux. L'armée

du jeune Cyrus, à la solde duquel il s'était mis avec dix mille Grecs, a été entièrement détruite par celle d'Artaxercès, son frère aîné : Cyrus lui-même est tué. Les Grecs seuls ont échappé au carnage, mais ils sont poursuivis par l'armée entière des Perses, qui brûle autour d'eux les villages et les moissons. Xénophon commande la retraite de ses compatriotes ; c'est là qu'il aura l'occasion de mettre en pratique vos sublimes leçons. Il me prie instamment de lui donner de vos nouvelles dans le plus grand détail, pour fortifier son courage. Hélas ! il ignore que nous éprouvons des malheurs plus grands que les siens ! Qu'est-ce que la perte d'un prince auprès de celle d'un sage ?

SOCRATE, *soupirant.*

Pourquoi ce jeune ami de la philosophie a-t-il pris parti dans les querelles des rois, et sur-tout dans celles des rois frères ? Peut-être est-ce que né chez les Athéniens, il a préféré le gouvernement monarchique à leurs dissensions ; peut-être aimez-vous mieux, Platon, le gouvernement républicain. Mais

Je vous exhorte à ne jamais vous diviser pour des opinions politiques. Pourvu que les peuples soient heureux, qu'importe après tout qu'ils soient gouvernés par les lois d'une monarchie ou d'une république ?

ANTISTHÈNE.

Pour moi, Socrate, je n'aime ni l'un ni l'autre gouvernement ; je tâche, à votre exemple, de leur échapper, me privant de tout pour me rendre indépendant de tout.

SOCRATE.

Cependant je ne manque de rien, et ma vie n'a rien d'extraordinaire. Pourquoi, par exemple, infatigable Antisthène, faites-vous tous les jours cinq milles du Pirée à Athènes, et cinq milles d'Athènes au Pirée ?

ANTISTHÈNE.

Pour le plaisir de vous entendre, Socrate. Je resterais jour et nuit couché à la porte de votre prison, si je n'avais aussi mes disciples au Pirée, auxquels je porte tous les jours de vos nouvelles.

SOCRATE.

Je suis bien sensible à ces témoignages d'attachement, mais.....

ANTISTHÈNE.

Socrate, je vous dois les biens de l'ame, qui font mépriser toutes les jouissances du corps, et cependant le fortifient. Je vous réponds que j'ai des disciples plus robustes que ceux d'Aristippe qui prétend les conduire d'après vos principes.

ARISTIPPE.

Sans doute. Je dois aussi à Socrate de ne pas mépriser les jouissances des sens. Ne l'avons-nous pas vu souvent dans les festins ? n'est-il pas toujours simplement, mais proprement vêtu ? Après tout j'ai plus de disciples que vous.

SOCRATE, *riant*.

Il me semble que votre philosophie est comme vos manteaux : celui d'Antisthène est trop court et percé de trous, et celui d'Aristippe est brodé et trop long. Amis, souve-

nez-vous de l'oracle de Delphes : *Rien de trop , ni de trop peu*. Bannissons toute espèce de vanité.

PHÆDON.

Pour moi , Socrate , je vous dois plus que la liberté et les richesses ; je vous dois la pureté de l'ame et du corps. J'ai été bien malheureux dans mon enfance ; maintenant j'ai beaucoup de disciples , auxquels je répète vos principales maximes : *Abstenez-vous , et supportez*.

SOCRATE.

Le temps les multipliera , infortuné Phædon. O mes amis ! n'ai-je pas bien sujet de remercier Dieu de ma mission sur la terre ? Il m'a planté dans Athènes , comme un arbre des forêts au milieu d'une place publique , pour fournir de l'ombre à ses citoyens. J'ai poussé des branches vigoureuses à l'orient , au midi , au couchant , au nord ; chacun de vous ensuite a greffé ses divers talents sur ma force. Mon tronc ne vous a fourni que la première sève , et vous l'avez couvert de fleurs et de fruits de différentes odeurs et saveurs. Des écoles nombreuses de sages sortiront un

jour de mes principes. Amis , vous ne me devez rien ; je n'ai jamais rien écrit ; je suis la sage-femme des esprits , je ne suis venu que pour les faire accoucher.

CHÆREPHON.

Que dites-vous, Socrate , vous que l'oracle a déclaré le plus sage des hommes ? Ce fut moi qui l'apportai de Delphes à Athènes. Je passais ma vie au théâtre , agitant , comme la plupart des Athéniens oisifs , la question : *Quel était le plus grand poète , du vieux Sophocle ou du jeune Euripide ?* je tenais pour le premier , et mon frère Xénocrate pour le second. Cette division d'opinion ne tarda pas à nous brouiller , à tel point que je résolus d'aller à Delphes , et de la faire décider par l'oracle. Pour donner plus de poids à ma demande , je me fis nommer député par mon parti , qui était plus nombreux que l'autre. Quand je proposai à l'oracle cette question , voici la réponse qui sortit du trépied sacré : O frivoles Athéniens ! pourquoi demandez-vous sans cesse quel est le plus grand poète de Sophocle ou d'Euripide ? C'est sans

doute le disciple de Socrate, parce que Socrate lui-même est le plus sage des hommes.

SOCRATE.

Sans doute, Chærephon, l'oracle ne prononça ainsi que parce que je sais que je ne sais rien. Ce n'était guère la peine de faire un si grand voyage.

CHÆREPHON.

Et quand je ne lui devrais que de m'être lié d'amitié avec Euripide.

SOCRATE.

Et où est-il maintenant ? Que fait-il ?

CHÆREPHON.

Il est à Mégare, où il s'est enfui au moment d'être arrêté par rapport à vous. J'ai été le voir il y a un mois ; il s'occupe à faire une tragédie, dont le sujet est Palamède condamné à mort par la calomnie d'Ulysse : c'est Homère qui l'a fourni. Ce fut un effet de la vengeance d'Ulysse, qui contrefaisait le fou pour ne pas aller au siège de Troie ; il

labourait le sable sur le bord de la mer, Palamède se douta que sa folie n'était qu'une ruse, et pour s'en convaincre il met l'enfant Télémaque, encore au maillot, au-devant de la charrue de son père, qui la détourna. Ulysse, découvert par sa prudence, ne put s'exempter d'aller à Troie; mais pour s'en venger, il fit enfouir de l'argent dans la tente de Palamède, et l'ayant fait accuser de l'avoir reçu des Troyens pour trahir les Grecs, il le fit lapider par ses propres soldats.

SOCRATE.

Je m'en souviens très-bien, Chærephon.

CHÆREPHON.

Euripide a traité ce sujet avec tout le talent que vous lui connaissez, et que vous avez pris vous-même le soin de former. Il m'en a lu un fragment dont j'ai retenu ce vers :

Au plus juste des Grecs vous arrachez la vie.

Oui, Socrate, si les Athéniens l'entendaient, ils briseraient vos fers.

Ils feraient deux fautes, celle de me les avoir donnés au nom des lois, et celle de les rompre malgré les lois; mais maintenant j'en suis débarrassé. Je vais être libre pour toujours. (*Apollodore se lève et met en pleurant aux pieds de Socrate un paquet caché sous son manteau, en lui disant : O mon maître ! Socrate apercevant le paquet :*) Que m'apportez-vous là ?

APOLLODORE, *pleurant.*

Un bel habit que je vous prie de mettre tout présentement.

SOCRATE, *riant.*

O bon Apollodore ! pensez-vous que celui que je porte aujourd'hui m'ait été propre à vivre, et ne me soit pas propre à mourir ? Rempportez donc votre dernier présent; mais vous me faites souvenir qu'il est temps de laver mon corps, afin de n'en point donner la peine, après ma mort, aux femmes chargées de ce dernier office. (*Il se lève; ses amis se jettent*

à ses pieds en criant : O Socrate ! O mon père ! Ils lui embrassent les genoux en soupirant et pleurant. Socrate debout, d'un air fâché :) Qu'entends-je ? que vois-je ? des gémissements ! des larmes ! Amis faibles, c'est donc là le fruit des discours que nous avons tenus si souvent ! Nos paroles n'ont-elles été que de vains sons pour amuser nos loisirs ? Comment ! ces préceptes des sages, les exemples des grands hommes sur le mépris de la vie, auxquels nous avons joint si souvent nos réflexions, ne sont-ils plus d'aucun usage lorsqu'il faut mourir ? Les principes de la sagesse ne sont pas de brillants sophismes, semblables à ces armes dorées et argentées dont on se sert au théâtre pour amuser le peuple par des combats simulés, et qui ne sont d'aucun usage à la guerre : ce sont de véritables armes de l'ame, plus durables et plus solides que les boucliers et les cuirasses de fer et d'acier éprouvés dans les combats à mort. Armons-nous donc de constance et de fermeté : la mort s'avance vers nous, marchons vers elle. Je suis votre chef de file, le soin de votre gloire m'est aussi

cher qu'à vous. Sans doute, chers amis, c'est votre amitié pour moi qui vous inspire ces alarmes. Vous me croyez malheureux parce que je vais mourir; vous connaissez les biens de la vie, et vous savez qu'ils sont surpassés, sur-tout à mon âge, par de plus grands maux; mais vous ignorez ce qui est au delà du trépas. Rappelez-vous au moins nos discours sur l'immortalité de l'ame, nos pressentiments tant de fois vérifiés, ainsi que nos songes prophétiques. Joignez-y les exemples de ces grands hommes qui nous ont précédés dans les sentiers de la vertu. Quand ces ressouvenirs ne seraient que comme ces tableaux du printemps et de l'été, que nous suspendons à nos murailles pour nous en rappeler les fleurs et les fruits pendant l'hiver; si cependant on présentait ces tableaux à quelques peuples des contrées boréales, et qu'on y joignît quelques-uns des fruits dont ils n'offrent que les images, et que l'Attique produit en abondance, ne croyez-vous pas qu'ils seraient tentés d'abandonner leur pays stérile pour venir goûter les jouissances du nôtre? Mais si on ajoutait à ces dons quel-

ques amphores de nos bons vins, dont ils se sentissent tout réchauffés au milieu de leurs glaces, ne doutez pas que plusieurs d'entre eux ne s'abandonnassent au courant de leurs fleuves pour aborder sur nos rivages. Pour moi, placé dès l'enfance dans les âpres montagnes de la vie, Dieu m'a fait la grace de savourer les fruits des contrées célestes, et m'y a fortifié du vin de la vertu. J'ai donc dirigé ma navigation vers les régions qui les produisent. Maintenant que ma voile et ma rame sont usées, que ma nacelle coule bas, irai-je me remettre en mer et m'exposer à de nouveaux orages ? Je touche au port ; je n'ai plus à craindre ni les vents tempétueux, ni les écueils où la sagesse même peut échouer, ni les vers de la calomnie et de la superstition, qui rongent dans l'obscurité les plus fortes carènes. Calme, paix, repos, innocence, justice, vérité, protection divine ; j'ai tout à espérer. Félicitez-moi donc de mourir. Pour celui qui cherche la sagesse, la vie est un bienfait du ciel ; mais la mort en est encore un plus grand. Laissez-moi donc purifier par un bain ce corps fatigué du voyage.

« Socrate sort, et se retire derrière un escalier dans le fond du cachot. Ses amis se remettent à leurs places. Ils restent quelque temps dans le silence ; ils conversent ensuite à voix basse. »

ANTISTHÈNE.

Quelle force de caractère !

PLATON.

Quelle sublimité de sentiments !

CRITON.

Quelle tranquillité d'âme ! Quelle obligation ne lui avons-nous pas ! il nous a appris à vivre, il nous apprend encore à mourir.

LYSIAS.

Je lui dois de plus les premiers principes de l'art oratoire , et sur-tout ceux de son invincible logique. Il a l'art inimitable de vous ramener à son sentiment de question en question ; quelque long que soit son discours, il en tient toujours les deux extrémités dans sa main. Il sait les parsemer de tant d'images

intéressantes, qu'on ne se lasse point de l'entendre ; et quand il a fini, son antagoniste se trouve, si j'ose dire, enchaîné par un collier de perles que Socrate lui a passé autour de l'entendement. Cependant, avec tant de supériorité, il ne sait pas comment il faut parler à un peuple furieux et à des juges corrompus. Nous en avons vu l'expérience dans l'affaire des capitaines condamnés à mort. Il s'y montra avec bien du courage ; il voulut même enlever de vive force Théràmène à ses bourreaux ; mais le peuple, comme une bête féroce à laquelle on veut enlever sa proie, fut au moment de faire sa victime de Socrate même. Ce n'est pas ainsi qu'on ramène un peuple égaré et fanatisé de politique ou de religion.

PLATON.

Comment eussiez-vous parlé en pareille circonstance ?

LYSIAS.

Comme dans celle de Socrate. Je commençais par convenir que Socrate avait donné lieu à l'accusation, par ses anciennes liaisons

avec Alcibiade et Critias ; je le justifiais ensuite par ses autres sociétés, et par ceux de ses disciples qu'il avait ramenés du vice à la vertu ; j'avais des témoins qui attestaient son respect pour Minerve, patronne d'Athènes ; son bon génie qui le guidait en toutes choses, et enfin l'oracle de Delphes qui l'avait déclaré le plus sage des hommes. Je n'aurais pas manqué d'autres témoins pour diriger les crimes dont il était accusé, et même des crimes encore plus grands, contre Anytus, Lycon et Mélitus ; je les accablais des sarcasmes les plus amers, et des ridicules les plus plaisants ; je finissais par demander justice au peuple, et je tournais contre eux-mêmes la fureur dont ils l'avaient agité. Mais Socrate ne le voulut pas ; il me dit que ce discours était fait suivant l'esprit d'Athènes. Je vous le lirai un jour, Platon, vous en jugerez.

PLATON.

Je l'entendrai avec un grand intérêt. Mes principes maintenant ne diffèrent plus des vôtres ; je tiens qu'il faut tout faire pour le peuple, et rien par le peuple ; il n'est pro-

pre qu'à renverser. Autrefois je ne pensais pas ainsi : j'ai remercié souvent la Divinité de m'avoir fait homme et non animal, Grec et non barbare, de m'avoir introduit dans la vie dans le siècle de Socrate, et non dans un autre ; mais maintenant qu'il va mourir de la propre main des Athéniens auxquels il a rendu tant de services, je me plains au ciel de n'être pas né barbare plutôt qu'Athénien, et bête brute plutôt qu'homme. Socrate est pour moi un demi-dieu.

ARISTIPPE.

Quoique ma philosophie diffère un peu de la sienne, je lui dois cependant beaucoup ; j'emploierai quelque jour une partie de ma fortune à lui élever un beau monument au milieu de mes jardins.

ESCHINE.

Je lui suis plus redevable qu'aucun de vous. Je vivais dans une extrême pauvreté, et je voyais tant de jeunes gens riches et nobles fréquenter sa maison, que je n'osais en approcher. Enfin, comme mon ame avait un

grand besoin d'instruction , je me hasardai un jour à l'aborder. Je lui dis , tout tremblant : Je suis pauvre , Socrate ; je me trouve dans l'impuissance de vous rien offrir en récompense des soins que je désirerais que vous prissiez de moi , en me recevant au nombre de vos disciples ; mais je me donnerai à vous tout entier ; je serai le compagnon de votre bonne et mauvaise fortune. Il fut si touché de ma franchise qu'il m'embrassa , et me dit : Mon pauvre Eschine , il n'y a que vous qui ayez su m'honorer parfaitement. Je lui dois aujourd'hui l'art de faire des vers avec quelque succès.

PHÆDON.

Eschine , je lui ai bien plus d'obligation que vous. J'étais fort jeune , et esclave d'un maître infâme ; mais ayant entendu un jour Socrate discourir sur la vertu , je le priai de me délivrer à-la-fois de l'esclavage de mon maître , et de celui du vice ; mais je crains bien , ajoutai-je en pleurant , qu'il ne soit déjà trop tard pour me corriger. Pourquoi donc ? me dit Socrate. Pour être vertueux ,

on n'a qu'à le vouloir. Moi-même je suis né avec les plus fortes inclinations pour le vice ; mais , avec l'aide de Dieu , je m'en suis guéri par la philosophie. Puis , touché de mes larmes , il me fit racheter par l'argent d'Alciade , et il n'a cessé de purifier et de fortifier mon cœur par ses instructions.

CHÆREPHON.

A qui de nous n'a-t-il pas rendu les plus grands services ! A mon retour de Delphes , il apprit que j'étais brouillé depuis long-temps avec mon frère Chærecrate ; il fit si bien qu'il nous réconcilia , et maintenant nous vivons dans une parfaite amitié.

ESCHINE.

Il va mourir ; je lui ai promis d'être le compagnon de sa bonne et de sa mauvaise fortune : je vais me déclarer moi-même aux juges le complice de ses sentiments , afin de mourir avec lui.

APOLLODORE.

Et moi aussi.

ANTISTHÈNE.

Pourquoi ne pas mourir pour lui ? ou plutôt pourquoi ne pas vaincre ? Je vais combattre ses débiles ennemis à la tête de mes vigoureux disciples.

ARISTIPPE.

Gardez-vous-en bien, Antisthène ! Quelle persécution vous attireriez sur les philosophes ! Que deviendraient mes beaux jardins ?

ANTISTHÈNE.

Aristippe, vous ne feriez pas une longue résistance.

CRITON.

Aristippe a raison, songeons à honorer Socrate en l'imitant. Mais le voici.

SOCRATE, *riant.*

Maintenant je suis prêt.

CRITON, *d'un air triste.*

Socrate, vous avez refusé la robe d'Apollodore ; dites-nous comment vous voulez que nous vous rendions les derniers devoirs.

SOCRATE.

Comme il vous plaira , pourvu que je ne vous échappe point. Pensez-vous que quand j'aurai bu le poison , je demeure encore ici ? Assurément ce ne sera point Socrate que vous verrez alors mettre en terre ou sur le bûcher : disposez donc de ces choses à votre fantaisie , ou plutôt selon la coutume.

CRITON.

N'avez-vous rien à me commander pour vos femmes et vos enfants ?

SOCRATE.

O Criton ! je croirais faire tort à notre amitié.

CRITON.

Et pour nous tous ?

SOCRATE.

Rien , mes amis , si ce n'est que vous ayez soin de vous-mêmes , parce que vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. Au contraire , si vous vous négligez , et si vous n'a-

gissez pas suivant les discours que nous avons tenus, quand vous me promettiez maintenant beaucoup, vous ne ferez cependant rien pour moi. (*Il regarde autour de lui.*) Qu'écrivez-vous donc là, jeune et modeste Xénocrate ? vos réflexions ?

XÉNOCRATE.

Oh ! non, mon père : ce sont les vôtres, pour en profiter.

SOCRATE.

Vous aimez mieux vous distinguer par de bonnes actions que par de belles paroles. Vous ressemblez au figuier, dont les fruits sont délicieux au dedans, quoiqu'ils ne montrent pas de fleurs au dehors. (*D'un air plein de joie :*) Ah ! voici le signal de mon départ.

CRITON.

De quoi parlez-vous, Socrate ?

SOCRATE.

Voyez-vous ce rayon qui entre par le spirail, et se repose sur cette toile d'araignée ? tous les soirs il me visite. Quand il sera en-

viron à ma hauteur, il disparaîtra; le soleil sera couché, et je me leverai pour l'éternité.

« Les disciples émus regardent les uns le » rayon, d'autres Socrate; d'autres mettent » un pan de leur manteau sur leurs yeux. »

SOCRATE,

Ce rayon m'a souvent fait naître des réflexions consolantes, au milieu de ce noir cachot. D'abord j'y ai reconnu la bonté des dieux, qui m'y envoient de quoi me réjouir la vue, et les rappeler à mon souvenir. Plus d'une fois, j'y ai cherché des preuves palpables de leur providence, en maniant dans les ténèbres la tige, les nœuds et l'épi vide d'une simple paille de mon lit; mais à la vue inopinée de cette lumière céleste, je crus voir quelque chose de leur essence. Observez son éclat pur et vif, qui fait pâlir la flamme obscure de la lampe; vous diriez d'un or volatilisé: cependant il est si léger qu'il repose sur les fils d'une araignée sans les mouvoir. Observez les riches couleurs qu'il tire de chacun de ceux qu'il éclaire: il y en a six bien distinctes; trois primitives, la jaune, la rouge,

la bleue ; et trois intermédiaires , l'orangée , la pourprée et la verte : elles sont rassemblées autour de chaque fil comme des anneaux de pierreries. Ce n'est donc pas sans raison que les premiers poètes ont feint qu'Apollon était le dieu de la musique , et qu'ils ont donné , les uns trois cordes , les autres six cordes à sa lyre. La lumière porte avec elle la joie , l'amour , l'espérance , dont ces couleurs sont les emblèmes. Ce rayon est d'une nature céleste à laquelle rien n'est comparable sur la terre ; quelque léger qu'il soit , il vient du soleil jusqu'ici , à travers la région orageuse des vents , sans qu'aucun le détourne en chemin ; quoi qu'il paraisse à la disposition des hommes , et qu'il soit d'une longueur immense , aucun art n'en peut retrancher la plus petite partie : il est impalpable , et cependant il se fait sentir non-seulement à la vue , mais encore à la main. Mais ce qu'il y a de plus admirable , c'est qu'il fait tout voir , et qu'il est lui-même invisible ; quoiqu'il traverse ce cachot , nous n'apercevons point sa trace au milieu des ténèbres ; nous ne voyons que le lieu où il arrive , et qu'il éclaire.

Je suppose que cette nuit d'un mois que je viens d'éprouver, environnât notre globe pendant une année, par l'absence subite du soleil ; il n'y a pas de doute que les couleurs de son aurore et de son couchant ne se répandraient plus dans l'atmosphère ; que les feux de son midi ne se faisant plus sentir, sa chaleur ne produirait plus les vents, et que l'océan fluide se convertirait bientôt en un océan de glace. La terre serait sans fécondité, tous les végétaux et les animaux sans vie périraient, excepté peut-être quelques hommes habitants des forêts, qui pourraient encore subsister quelque temps, à l'aide du feu, dans ce vaste tombeau : sans doute ce fut l'état où il trouva le berceau des mortels. Avant la création du soleil, ses éléments étaient dans un état universel d'inertie ; aucun mouvement, aucune vie, aucun bruit ne se manifestait à sa circonférence ; par-tout régnait la nuit, l'hiver, le silence et la mort. Mais à la voix de Dieu, le soleil parut : aussitôt les feux de son aurore s'étendirent dans l'atmosphère, l'air attiédi et dilaté engendra les vents ; les glaces de l'océan se fondirent vers l'orient,

et le globe soulagé, dans cette partie, de leur énorme poids, tourna sur ses pôles, et circula autour de l'astre du jour, comme le pensent les sages de la Chaldée. Ce fut alors que ses rayons minéralisèrent les montagnes, fécondèrent et développèrent les germes des végétaux, pénétrèrent de leurs flammes invisibles leurs tiges, leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits; de là elles repassèrent dans l'estomac des animaux, et y portèrent la chaleur, le mouvement et la vie. Tout corps vivant se paît des feux du soleil en harmonie avec ses besoins. L'homme seul eut le privilège de les dégager, par la combustion, des corps où ils étaient renfermés, de les reproduire dans l'air, et de les fixer dans son foyer ou à l'extrémité de sa lampe. Ainsi comme le soleil, dans la volonté de Dieu, était le premier agent des ouvrages de la nature; le feu, dans les mains de l'homme, devint celui de tous les arts qu'il en avait imités.

Sans doute le soleil n'est qu'une faible image de ce grand Dieu qui ordonne les harmonies de notre univers; la lumière est son voile, la vérité est son essence. Il y a de

grandes analogies entre elles , et des différences plus grandes encore : la lumière est la vérité des corps , et la vérité est la lumière des ames. Toutes les vérités émanent de Dieu , comme tous les rayons de lumière émanent du soleil , avec cette différence , que le soleil n'est que le centre de notre univers , et que Dieu en est à-la-fois et par-tout le centre et la circonférence. La vérité , comme la lumière , est inaltérable , immortelle ; mais elle pénètre où la lumière ne pénètre pas : elle est , comme elle , éblouissante à sa source , invisible dans son cours , et ne se manifeste que dans les lieux où elle opère : elle se décompose , dans son principe , en trois facultés primitives , la puissance , l'amour , l'intelligence ; comme la lumière en trois couleurs , qui en sont les emblèmes : elle embrasse à-la-fois les trois temps , le passé , le présent et l'avenir. Reçue par l'ame humaine , divisée comme elle , en trois facultés susceptibles d'en recevoir les impressions , la mémoire , le jugement , et l'imagination , elle se joue sur les nerfs de notre entendement , plus déliés que les fils de l'insecte ; là elle se réfléchit en-

core en facultés intermédiaires, et en tire les plus ravissantes harmonies, d'après celles qui existent dans la nature. C'est la vérité qui en a établi les lois; elle les conçut par l'amour, elle les ordonna par l'intelligence, elle les exécuta par la puissance. Ce fut elle qui se mêlant à la lumière, forma le soleil; qui aimantant la terre de l'amour de cet astre céleste, et se couronnant de ses rayons, versa les couleurs de l'aurore dans l'atmosphère, fit mouvoir les vents, circuler les nues, et germer les métaux, au sommet des montagnes; elle revêtit leurs flancs d'arbres chargés de fruits, et leurs vallons, de tapis de verdure et de fleurs. Elle dissémina des âmes sensibles dans tous les sites où elle étendit les rayons de l'astre du jour, et leur donna de se former un corps par l'entremise des amours, dans un sein maternel. Chaque genre d'animal ne fut doué que d'un rayon de puissance, d'amour et d'intelligence; mais la vérité reposa avec toutes ses facultés dans l'âme de l'homme, et la rendit susceptible, avec l'aide de ses semblables, d'acquérir la sphère de toutes celles qui environnent notre globe.

Chaque ame humaine eut besoin de s'en nourrir, comme chaque corps de lumière et de feu. C'est elle qui excite en nous seuls cette curiosité naturelle qui nous porte à tout connaître, à tout entreprendre, et à tout oser; elle est un besoin pour le cœur humain. C'est la vérité qui agrandit et fortifie l'ame; c'est sa découverte qui fait nos délices; et, quand nous ne l'apercevons point dans un discours ou dans les imitations de la nature, l'ennui s'empare de nous, comme le sommeil de nos yeux, dans l'absence de la lumière. Comme Dieu nous a donné de fixer dans nos lampes un feu artificiel, tiré, dans son origine, du soleil; il nous a donné de même de fixer dans des livres des vérités émanées de lui. Mais il y a autant de différence entre les vérités transmises par des hommes, et mêlées de doutes, de fables et d'erreurs, et les vérités émanées de Dieu, qu'il y en a entre le feu matériel terrestre, mêlé de cendres et de fumée, et celui du soleil toujours pur et inaltérable. Le feu du soleil vivifie; le feu des hommes dévore et détruit. La science de Dieu gouverne les passions; celle des hommes les excite.

Il y a de plus une telle affinité entre la lumière et la vérité, que Dieu leur a donné un sensorium commun dans le même lieu du cerveau ; et que, quand le soleil prive le soir notre horizon de sa lumière, il prive en même temps notre ame de ses opérations. Elle s'endort, comme s'il n'y avait plus de vérités à connaître pour elle dès qu'il n'y a plus d'objets à considérer. La vue de l'ame cesse avec celle de la lumière. Cependant elle reste toujours vivante dans le plus profond sommeil ; l'aurore suivante la réveille. Sans doute il en sera de même à la mort, qui n'est que la nuit de notre vie, comme la nuit n'est que la mort d'un de nos jours. C'est alors qu'elle sera réveillée à-la-fois par la lumière et la vérité éternelles ; mais.... (*Le rayon disparaît.*)

LES AMIS DE SOCRATE.

Ah ! Socrate, le rayon !

SOCRATE.

Il a disparu ; ce n'est rien : il n'est pas éteint, mes amis ; il éclaire un autre horizon :

il n'a quitté notre couchant que pour une nouvelle aurore.

LE GEOLIER, *portant une coupe qu'il présente en pleurant à Socrate.*

Socrate, le soleil est couché.

SOCRATE *se lève, et prend la coupe d'un air assuré.*

Mon ami, consolez-vous, vous m'apportez la coupe du bonheur.

LE GEOLIER.

Pour que l'effet de la ciguë soit plus prompt et vous fasse moins souffrir, quand vous l'aurez bue, vous ferez quelques tours dans la chambre; et lorsque vous vous sentirez fatigué, vous vous reposerez sur votre lit.

SOCRATE, *d'un air plein de joie lève la coupe vers le ciel.*

Je te salue, coupe sacrée, honorée par les lèvres du juste Aristide et de plusieurs hommes innocents. (*Il boit, et remet la coupe au geolier.*) Oh! que le breuvage de l'immorta-

lité est doux ! il me fait oublier tous les maux de la vie mortelle, et il jette mon ame dans une ivresse divine. Oui, chers amis, si vous sentiez ce que j'éprouve, vous envieriez ma félicité ; il m'est impossible de vous en donner une idée. Je viens de vous parler de la lumière et de la vérité, mais c'est comme un mortel qui ne voit les choses célestes qu'à travers un voile, et qui n'a point de langage pour les exprimer. Les ténèbres et l'erreur sont inhérentes à notre nature terrestre. Non-seulement la nuit couvre la moitié de notre globe ; mais dans l'autre moitié qu'éclaire le soleil, les montagnes, les vallées, les rochers, les forêts, les herbes, les animaux, ont chacun leurs ombres, qui sont des espèces de nuits au milieu du jour. Les nuages mêmes qui s'élèvent sans cesse de la terre, nous cachent le soleil la moitié de l'année, de sorte que nous jouissons à peine d'une douzième partie de sa lumière ; encore est-elle incertaine, variable et fugitive.

Il en est de même des erreurs qui nous voilent la Divinité. De ténébreuses superstitions sont répandues comme une nuit sur

plus de la moitié du genre humain , et lui cachent la source de toute vérité et de toute vertu : de plus, chaque nation , chaque tribu, chaque famille , chaque homme a ses préjugés et ses erreurs qui obscurcissent sa raison. Dans les villes même les plus civilisées , l'athéisme , formé des passions dépravées de leurs habitants , s'élève comme un nuage rempli de foudres et de tempêtes, qui s'exhale du sein des marais fangeux , et amène des ténèbres effroyables au milieu du jour le plus calme. La plupart des hommes sont uniquement occupés à satisfaire leurs passions abjectes et obscures ; ils fuient la lumière de la vérité , et si quelqu'un de ceux qui la cherchent en découvre un rayon nouveau , il est persécuté à-la-fois par les athées et les superstitieux.

Mais espérez un meilleur avenir , chers compagnons de mes travaux. Le globe et le genre humain sont encore dans l'enfance. Dieu n'opère qu'avec nombre , temps , poids et mesure ; il perfectionne sans cesse ses ouvrages. Semblable à un laboureur infatigable, il laboure sans cesse ce globe avec les rayons

du soleil, et l'arrose avec les eaux de l'océan. Il le pénètre de lumière, et l'améliore de siècle en siècle. Voyez combien de végétaux et d'animaux nouveaux se sont répandus, des parties orientales de l'Asie et de l'Afrique, dans la Grèce; et de là s'étendent peu-à-peu dans les régions occidentales. Voyez, d'un autre côté, combien les productions de la vérité, formées d'abord dans l'orient, se sont propagées dans les mêmes lieux. Les Orphée, les Homère, les Pythagore en ont apporté les lettres, les sciences et les arts. Les sages sont les rayons de la Divinité. Combien de coutumes inhumaines et de lois injustes n'ont-ils pas déjà abolies! Ils passent sur la terre comme des rayons de vérité, qui montrent le chemin céleste de la vertu; et quand ils ont parcouru leur carrière rapide, Dieu les rappelle dans son sein, comme le soleil les rayons de sa lumière.

N'en doutez pas, chers amis, il est des récompenses dans les cieux pour ceux qui ont marché constamment dans les voies de la vérité et de la vertu. C'est là que nous nous trouverons réunis avec tous les bienfaiteurs.

des hommes. Ne vivez donc que pour la patrie céleste. Ici-bas, tout est renversé ; là-haut, tout est à sa place. Les nuits, les hivers, les tempêtes, les erreurs, le faux savoir, les superstitions, les calomnies, les guerres, la mort, viennent de cette terre ténébreuse, dont tant d'hommes se disputent l'empire, parce qu'ils se flattent d'y vivre toujours. La lumière, la vérité, la vraie science, la vie, les amours, les générations, descendent de ce ciel qui ramène à lui tout ce qu'il y a de bon, et dont presque personne ne s'occupe. (*Ici il fait une pause.*) O mes amis ! aimez-vous : soutenez-vous les uns les autres, en gravissant l'âpre montagne de cette vie ténébreuse. Bientôt vous en atteindrez les sommets lumineux, et vous serez, comme moi, au-dessus des tempêtes. (*Il s'arrête et s'approche de son lit.*) Je me sens fatigué.... mes jambes ne peuvent plus me soutenir.... les liens qui attachent mon ame à mon corps se relâchent, et vont bientôt se dénouer. Je t'embrasse, mort sacrée ! (*Il se jette sur son lit et se couvre le visage d'un pan de son manteau.*)

SES AMIS *se lèvent et s'écrient :*

Socrate ! oh ! Socrate n'est plus !

SOCRATE , *revenant à lui , se redresse sur son séant ; ses yeux sont baissés vers la terre.*

O terre , je sens que je t'abandonne ! Mais que vois-je ? les temps se dévoilent à mes yeux !... Athènes , quelle peste affreuse ravage tes malheureux habitants ! tes écoles se ferment ! les exercices cessent ! Mélitus , tu es condamné à ton tour.... Anytus , tu fuis en vain.... tu tombes lapidé sous les murs d'Héraclée ! Et vous , misérables témoins de la calomnie , on vous refuse de toutes parts le feu et l'eau ! dans votre désespoir , vous vous arrachez la vie de vos propres mains. (*Il lève ses yeux vers le ciel.*) Justice éternelle , que vous êtes terrible aux méchants ! (*Il fait une pause et porte ses yeux à l'horizon.*) Quels honneurs !... Quelle fête !... Une statue de bronze s'élève pour moi dans le Prytanée par les mains de Lysippe , et une chapelle de marbre sur le chemin du Pirée ! Infortunés Athéniens , je suis donc l'objet de vos re-

grets!... (*Après une pause, les yeux baissés.*)
Je ne vois plus la terre. (*Il relève ses yeux ravis en admiration et ses mains tremblantes vers le ciel.*) Où suis-je ? Quel doux éclat !
Astre des nuits, quel ordre admirable dans tes montagnes réverbérantes ! Astre des jours, quel amphithéâtre de mondes t'environne, et reçoit de toi le mouvement et la vie ! Est-ce toi, Vénus, astre de l'aurore ? Quelles formes ravissantes dans tes vallées fleuries et tes monts étincelants ! O habitants fortunés ! O Mercure, plus brillant encore et plus heureux, tu circules dans des flots de lumière. Quel torrent m'entraîne ! quelle puissance m'attire ! c'est le soleil. O Dieu ! quelle étendue ! quelle splendeur ! Célestes habitations !.. ineffables ravissements ! (*D'un ton de voix affaibli et lointain :*) Criton !... Criton !...

CRITON.

O demi-dieu ! que me voulez-vous ?

SOCRATE.

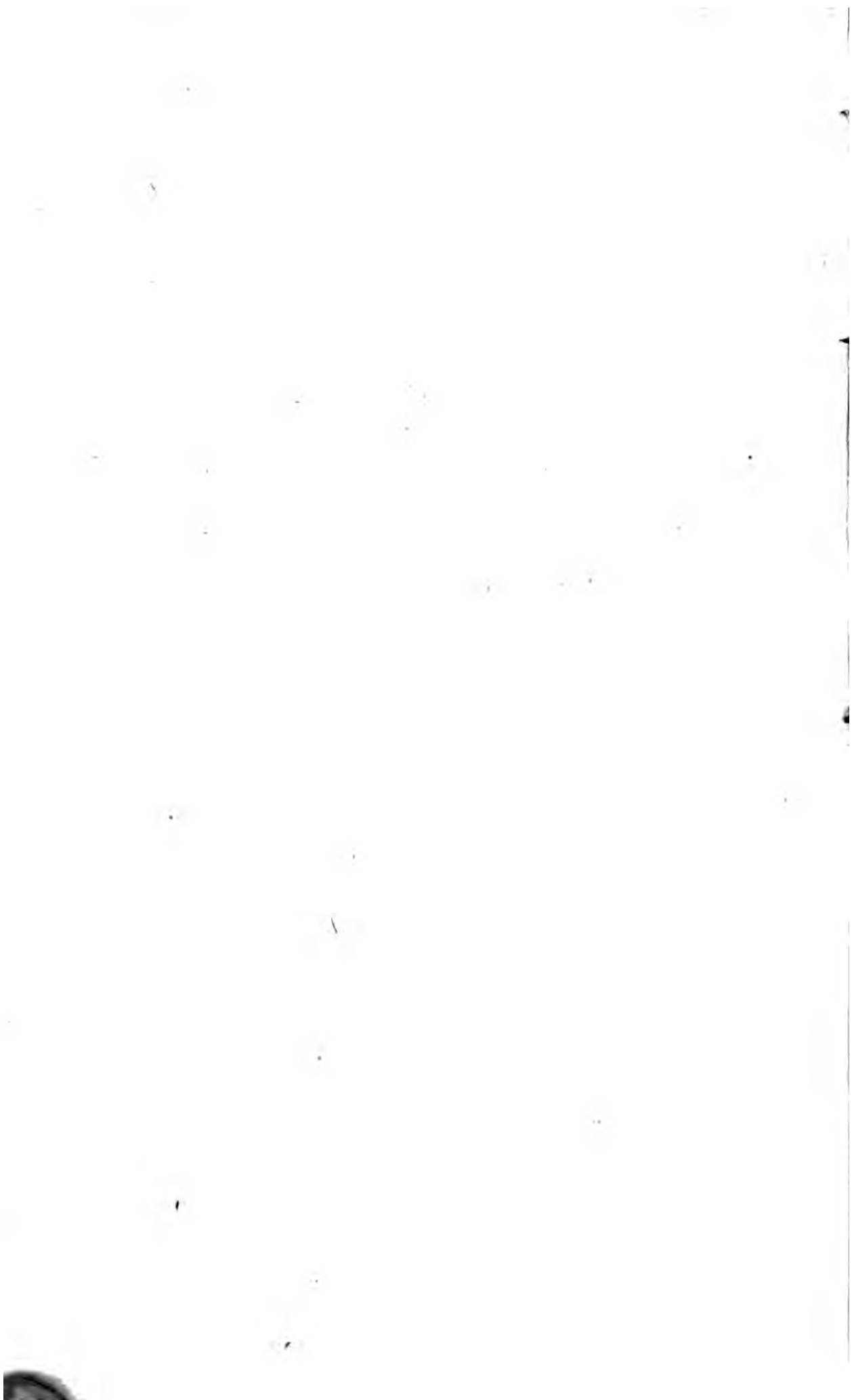
Le dieu de la santé me délivre de mes sens

corporels.... Il fait lever sur moi le jour de l'éternité... Nous lui devons l'oiseau du matin.

« Il tombe à la renverse sur son lit, et expire. Ses amis se jettent en pleurant sur son corps : les uns lui baisent les pieds, d'autres les mains ; d'autres lui ferment les yeux. »

FIN.

EMPSAEL.



EMPSAEL.

Au pied des hautes montagnes de l'Atlas, sur les bords de la mer, on voit encore aujourd'hui les débris d'une simple cabane : une jeune Française, esclave et épouse d'Empsael, l'avait fait élever pour garder le souvenir de sa patrie. Environnée d'esclaves comme elle, Zoraïde cherchait à adoucir leur sort ; mais l'empire qu'elle exerçait sur le cœur de son mari n'allait pas jusqu'à obtenir leur liberté. Empsael, ministre de l'empereur de Maroc, n'avait pas toujours été à côté du trône. Son cœur était magnanime ; mais ses souvenirs étaient amers, et il avait juré de ne vivre que pour la vengeance. Empsael était né dans le pays de Bambouk, sur les bords de la rivière Falémé, qui roule de l'or dans ses sables, et va se jeter dans le fleuve du Sénégal. Son père et sa mère y vivaient heureux dans une abondante simplicité. Des calebassiers, des

cotonniers, des palmiers, des bananiers entouraient leur cabane, et leur donnaient, toute l'année, des meubles, des habits, du vin, des fruits et de l'ombrage. Un champ de mil et de racines fournissait abondamment à leurs besoins. Ils admiraient, soir et matin, le soleil, qui, dans ces belles contrées, fait produire à la terre deux récoltes par an. Deux enfants, Empsael et Almiri, mettaient le comble à leur bonheur. On leur avait empreint, en naissant, sur la poitrine la figure de l'astre du jour, en reconnaissance de ses bienfaits. Dans ces pays libres, chaque homme se figure son dieu à son gré; partout où sa faible raison entrevoit l'intelligence suprême, dans un oiseau, dans un arbre, dans un rocher, elle s'y repose et en adore l'image : le soleil fut donc le fétiche d'Empsael et d'Almiri. On les appelait les enfants du soleil; et quand en effet ils eussent été les fils de ce grand astre, ils n'eussent pu jouir d'un plus grand bonheur que celui qu'ils avaient en partage. Le plaisir d'Empsael était de traverser la Falémé à la nage, en portant son jeune frère sur son dos. Il allait aussi à la chasse des bêtes féro-

ces, et comblait de joie sa mère en lui apportant la peau d'un léopard ou d'une panthère. Souvent cette famille intéressante passait une partie de la nuit à jouer du balafon, ou à danser, au clair de la lune, avec les jeunes filles du voisinage, simples et douces comme des tourterelles. Déjà Empsaël était dans l'âge d'aimer, déjà son cœur avait fait un choix. Ainsi ils menaient avec leurs parents une vie libre et heureuse, sans nuire à personne et faisant du bien à tout le monde. Aucun voyageur ne passait près de leur cabane sans recevoir l'hospitalité; connu ou inconnu, il y restait un jour, une lune, une année, tout le temps qu'il voulait, encore plus chéri au moment de son départ qu'à celui de son arrivée.

Un jour, deux Européens se présentèrent chez cette bonne famille : elle n'avait jamais vu de blancs. A leur aspect, les premiers sentiments d'Empsaël furent ceux de la reconnaissance envers le soleil. Lorsque les Sauvages découvrent dans les bois une espèce inconnue de fruits ou d'oiseaux, ils les regardent comme un nouveau bienfait de l'astre

du jour : ainsi, en voyant pour la première fois des hommes blancs, Empsael pensa que le soleil venait de lui donner une nouvelle espèce d'amis sur la terre. Ceux-ci lui semblaient bien supérieurs à lui-même : ils connaissaient des arts qui remplissaient d'admiration, et même d'épouvante. Mais s'ils avaient plus d'intelligence, ils avaient aussi plus de besoins ; le père d'Empsael redoubla donc d'hospitalité à leur égard, d'autant plus qu'ils ne pouvaient faire connaître leurs désirs, faute de parler la langue de leurs hôtes. Cependant ils firent entendre par signes qu'ils s'en retournaient vers leur nation à l'occident, et qu'ils venaient de l'orient pour y chercher de l'or, dont ils montrèrent quelques grains dans des coquilles. Pour satisfaire leur goût pour l'or, on les mena sur les bords de la Falémé, et on leur en montra des paillettes parmi les sables de son rivage. A la vue de ce métal, ils tressaillirent de joie, et n'eurent plus d'autre souci que d'en ramasser. Ils y employèrent le temps des repas et du sommeil, ne tenant aucun compte des autres productions de la contrée,

ni de ses palmiers, ni des hôtes qui leur donnaient l'hospitalité. Touchée d'une passion si étrange, toute la famille s'empressa de les aider à recueillir avec des calebasses cette poussière inutile. Quoiqu'ils en eussent déjà une quantité considérable, ils n'auraient jamais mis fin à leurs recherches, si les approches de la saison pluvieuse, où la Falémé déborde, ne les eussent fait songer à continuer leur voyage. Comme Empsael s'était appliqué à apprendre quelques mots de leur langue, afin de leur être utile, ils le demandèrent pour guide à ses parents, qui, n'ayant jamais rien refusé à des hôtes, y consentirent. Son jeune frère, accoutumé à le voir tous les jours, voulut aussi l'accompagner. Sa mère s'y opposa d'abord; mais son père lui ayant dit qu'ils ne passeraient pas les limites de leur pays, où ils avaient beaucoup d'amis, elle y consentit; car elle n'avait jamais résisté à sa volonté. Ces deux jeunes gens les conduisirent donc de village en village, à travers le pays de Bambouk, fêtés par-tout, jusqu'aux frontières d'un peuple ennemi de la nation dont Empsael faisait partie, mais ami des

Européens. Là ils se préparaient à les quitter, lorsque, pendant la nuit, ces perfides étrangers leur lièrent les mains, et leur mettant un bâillon dans la bouche, la tête dans un sac, les emmenèrent prisonniers. Ainsi garrottés, ils furent conduits à travers les forêts jusqu'au bord de la mer : là, les traîtres partagèrent entre eux leur butin. L'un d'eux s'empara d'Empsael, et l'autre de son frère, qui, en s'éloignant, jetait des cris lamentables en appelant à son secours sa mère dont il faisait la joie, et son frère, qui ne pouvait adoucir ses maux : ainsi ils furent séparés. Le ravisseur d'Empsael, qui était Espagnol, le vendit à un capitaine de sa nation qui allait à l'île de Saint-Domingue. Pendant tout le voyage, il eut à souffrir de la faim, de la soif, de la chaleur, des coups de ces barbares, qui avaient entassé par centaines dans la cale du vaisseau ses malheureux compatriotes, enlevés à différentes contrées de l'Afrique. Arrivé à Saint-Domingue, il fut revendu à un habitant espagnol qui passait sa vie à tourmenter les hommes. Ce barbare portait, suivant l'usage de son pays, un poi-

gnard à son côté, et un chapelet à sa main. Dès qu'il sut qu'Empsael entendait quelques mots de sa langue, il lui parla de sa religion. Le pauvre esclave la trouva si consolante, et il était si malheureux, qu'il désira de l'embrasser : elle ne parlait que d'aimer. On le fit donc baptiser, et on lui dit : « Te voilà devenu » un de nos frères, un enfant de Dieu, comme » nous. » Alors son nom fut changé, et on lui fit porter celui de son maître, qui s'appelait Pedro Ozorio.

Dans le premier moment, Empsael crut que Pedro Ozorio en agirait comme dans son pays, où les pères font porter à leurs enfants les noms de leurs amis, pour les chérir davantage. Avec ce nom saint de Pedro, il se crut devenu un objet de vénération pour un Espagnol, et d'affection pour son maître; mais il connaissait mal le perfide, qui, lui trouvant de l'intelligence, se mit en tête de le rendre aussi savant que lui, et de lui apprendre à coups de fouet à lire et à écrire. Il voulait aussi lui faire connaître cette religion si douce, qu'il se plaisait à violer sans cesse. Empsael, élevé dans les caresses de ses pa-

rents, trahi, à la vérité, par des Espagnols, mais devenu chez eux l'enfant de leur Dieu, honoré par eux d'un nom révééré sur leurs autels, fut frappé d'étonnement quand il se vit accablé d'outrages par son prétendu bienfaiteur. Il ne lui parlait du salut de son ame que pour le jeter dans le désespoir, de la bonté de Dieu qu'en le menaçant de l'enfer, et du bonheur du chrétien qu'en l'accablant de tourments dans ce monde et de frayeurs horribles pour l'autre. Ah ! sans doute il était le plus scélérat des hommes, car l'ignorance ou l'erreur peuvent servir quelquefois d'excuse aux méchants ; mais ceux qui connaissent la justice et qui sont injustes, l'humanité et qui sont inhumains ; ceux qui adorent un Dieu, père commun des hommes, et qui en font un tyran, ne doivent être que des monstres en horreur à toute la terre. Quand une fois Empsael put lire dans leurs histoires, il s'étonna des crimes dont il les trouva remplies : ce ne sont que duels entre mêmes citoyens, procès dans leurs familles, orgueil dans leurs tribus, guerres de peuples à peuples, trahisons et parjures envers des nations

innocentes , que les guerriers cherchent par tout le monde , pour les soumettre par le fer et le feu , et les rendre victimes de leur gloire. Hélas ! il apprit bientôt , par de nouveaux compagnons de son esclavage , que les traîtres Espagnols qui l'avaient enlevé , ainsi que son frère , avaient en même temps pris possession de son pays en y enterrant une inscription , par laquelle ils le déclaraient acquis à leur prince et à leur Dieu ; coutume perfide , commune aux ingrats Européens envers les peuples bons et fidèles qui leur donnent l'hospitalité. Le roi d'Espagne ayant appris qu'on trouvait de l'or en abondance dans le territoire de Bambouk , se hâta d'y envoyer des soldats. Le village fut incendié , et le père d'Empsaël y fut tué en combattant pour sa défense. Pour sa mère , elle était morte de douleur quelque temps après l'enlèvement de ses fils , redemandant sans cesse ses enfants aux sables d'or de la Falémé , et au soleil qui avait répandu de si funestes trésors sur ses rivages.

Empsaël avait résisté à ses maux , mais il ne put supporter ceux de sa patrie : il déli-

béra s'il devait mourir. Mourir ! se disait-il, et mes tyrans vivront ! ils vivront pour le malheur de mon pays ! vivons aussi pour la vengeance. Alors il voulut commencer par tuer son maître ; mais il se dit : A quoi me servira sa mort ? Ce n'est pas d'un homme seul que j'ai à me venger, c'est de sa nation : bientôt il vit que c'était de toute l'Europe. Avant tout, il fallait sortir d'esclavage. Un jour qu'il en cherchait les moyens, il aperçut un vaisseau qui voguait près de la côte de Saint-Domingue. Comme il nageait parfaitement, il se jeta à la mer, et gagna son bord à deux lieues au large : c'était un vaisseau hollandais. Il se crut libre sous un pavillon républicain ; mais le capitaine, admirant sa force et sa hardiesse, lui dit qu'il le prenait à son service. Il était clair qu'il ne lui appartenait pas, et qu'on violait à son égard les droits de l'humanité. Mais qu'importe ? il était noir. Il fut donc vendu à un capitaine anglais qui allait à la Jamaïque ; vendu ou troqué successivement à des Flamands, des Danois, des Suédois, des Français, des Juifs, pour de l'argent, du fer, du tabac, du café, pour un

cheval, pour un bœuf. Tous ses maîtres étaient charmés de sa taille, de sa jeunesse, de son intrépidité; mais, voulant le soumettre par la violence, ils se dégoûtaient bientôt de lui : il avait appris sous son tyran espagnol à opposer la résistance la plus opiniâtre à tous les maux. On le traitait comme une brute; mais il leur fit voir qu'il était un homme. Chacun d'eux imprimait sur sa peau le sceau de son esclavage avec un fer brûlant. Son corps fut tour-à-tour à plusieurs tyrans, mais son ame resta toujours à lui : enfin un Italien l'acheta, et fut un de ses plus cruels bourreaux. Il crut le réduire à force de tourments; mais n'en pouvant venir à bout et craignant de le tuer, de peur de perdre son argent, il le vendit à Muley Ismaël, empereur de Maroc, à qui il portait en secret de la poudre, des boulets et des canons; mais il ne savait pas qu'il lui vendait en Empsael l'arme la plus fatale aux chrétiens. Dès qu'Empsael fut sur le continent de l'Afrique, son ame se releva comme se relève, après l'orage, le palmier courbé par la tempête. Il abjura d'abord la religion de ses persécuteurs, et embrassa celle

des musulmans. Quand les chrétiens baptisent leurs esclaves, c'est pour leur rendre leurs fers sacrés; mais quand les musulmans circoncisent les leurs, c'est pour les en délivrer. Le premier acte de justice dont ils récompensèrent sa foi, fut de lui rendre sa liberté. Il se distingua bientôt dans une guerre sanglante contre les Espagnols. Sa taille, sa force, et sur-tout sa haine contre les Européens, plurent à l'invincible empereur; d'ailleurs un sang pareil à celui d'Empsael coulait dans ses veines. On lui donna un vaisseau à commander: la fortune lui fut favorable, et Muley Ismaël l'honora bientôt de toute sa confiance. Successivement pacha d'Almanzor, de Tétuan, de Salé, du cap d'Aguer, et enfin amiral et ministre des royaumes de Fez et de Maroc, il fut comblé de biens. Mais le plus grand de tous pour lui était la vengeance. On le vit porter dans les deux mers la terreur du Croissant, et poursuivre les vaisseaux européens sous tous les rumb de vents, dans la Méditerranée, sur les côtes d'Italie, de Malte; et, dans l'Océan, le long des rivages de l'Espagne, du Portugal, de la France, de la Hollande,

de l'Angleterre, et jusque dans les Hébrides et les Orcades. Il croisait sur-tout le long des côtes de la Guinée, où les chrétiens vont chercher les nègres dans leurs berceaux. Toutes les nations maritimes de l'Europe tremblaient à la vue de ses pavillons noirs, semés de sabres et de têtes de mort. Ses vaisseaux, comme des éperviers, fondaient nuit et jour sur leurs rivages, et en enlevaient des familles entières. Aucun des Européens qui tombaient en son pouvoir, ne recevait de soulagement dans ses maux.

Cependant l'amour cherchait à apaiser cette soif de la vengeance ; chaque jour, Zoraïde osait, sous les yeux mêmes d'Empsael, prodiguer l'or de ses parures aux infortunés dont elle était entourée. Elle ne vivait que pour aimer ; mais elle aimait sur-tout les malheureux, et son unique souci était de les soulager. Quelquefois on voyait ces pauvres esclaves s'assembler dans la forêt, près de la ville déserte des Lions, ou sur la colline où s'élevait la chaumière où Zoraïde venait chercher les souvenirs de sa patrie : alors ils s'entretenaient entre eux et soulageaient leur

douleur par les aveux de leurs plus doux secrets. Un soir, Januario, ancien écuyer napolitain, et Williams, pilote hollandais, tous deux dans les fers d'Empsael, se rencontrèrent sous les dattiers qui bordaient la chaumière : les malheureux sont bientôt amis. Leurs travaux venaient de cesser; c'était l'heure du repos : ils furent s'asseoir sur un rocher couvert de raquettes et d'aloès, qui dominait la campagne; les rayons du soleil couchant doraienent les tours de la ville d'Aque et les sommets lointains de l'Atlas. Après un instant de silence, Januario s'adressa à Williams :

Mon cher Williams, vous êtes toute ma consolation; car il n'y a pas d'état plus malheureux que celui d'un écuyer dans l'esclavage; il est tout le jour au vent, au soleil, à la pluie, à exercer des chevaux fougueux : heureux encore de passer sa vie avec ces animaux ! mais, à la chasse, il faut suivre des bêtes féroces, un maître barbare, encore plus intraitable; il faut courir ventre à terre dans la montagne, à travers les halliers et sur les bords des précipices : non, il n'y a

que l'amitié qui puisse me faire supporter mon malheureux état.

WILLIAMS.

Le vôtre est moins à plaindre que le mien. Jour et nuit, un homme de mer est le jouet des éléments; le feu est toujours près de consumer son vaisseau, l'air de le renverser, l'eau de le submerger, et la terre de le briser; il n'éprouve qu'ingratitude de la plupart des hommes auxquels il apporte les richesses des deux mondes. L'esclavage n'ajoute presque rien à sa misère; cependant on l'embarque de force sur un corsaire, où il est obligé, au milieu du feu, des combats et des orages, de contribuer, au risque de sa vie, à la captivité de ses propres compatriotes. Avouez qu'il n'y a rien d'aussi misérable que le sort d'un pilote; mais l'amour et ma pipe me consolent de tout.

JANUARIO.

Comment pouvez-vous comparer votre état au mien? Sachez que rien n'est plus difficile que de bien dresser un cheval.

EMPSAEL.**WILLIAMS.**

Il n'y a point de cheval aussi indomptable que l'océan en furie.

JANUARIO.

Il n'y a point d'art qui exige autant d'adresse que celui d'un écuyer.

WILLIAMS.

Il n'approche pas de celui d'un pilote. Un vaisseau est le chef-d'œuvre de l'esprit humain ; tous les arts travaillent à l'équiper, et toutes les sciences à le conduire.

JANUARIO.

L'équitation est l'art des nobles, et la marine celui du peuple. Les grands et les rois se piquent de bien monter un cheval, et s'embarrassent fort peu de conduire un vaisseau.

WILLIAMS.

C'est que les grands et les rois ne veulent monter que sur des chevaux dressés à leur obéir, et non sur des vaisseaux qui ne flat-

tent personne. Votre métier est celui des courtisans, et le mien celui des hommes libres: voilà pourquoi l'équitation est en honneur dans les monarchies, et la marine dans les républiques.

JANUARIO.

Brisons là-dessus, seigneur Williams. Dès que j'ai vu de loin le voile de Rosa Alba suspendu à un arbre près de la chaumière d'Empsaël, j'ai jugé qu'elle avait quelque chose de pressé à me dire; je suis charmé que ce signal de ma maîtresse, qui est de mon invention, vous donne de temps en temps l'occasion de voir la vôtre, qui l'accompagne toujours.

WILLIAMS.

Je n'aurais pas démarré du lieu où j'étais, si je n'avais reconnu le signal de Marguerite à une fumée qui s'élevait sur le rivage.

JANUARIO.

A la bonne heure. Mais voyons ce que me veut ma maîtresse; sans doute que je la tire d'ici. J'en ai un moyen assuré: je monte-

rai pendant la nuit un des meilleurs chevaux d'Empsaël, je la mettrai en croupe derrière moi, et je m'enfuirai avec elle chez les barbares du mont Atlas; vous en pourrez faire autant avec la vôtre.

WILLIAMS.

Je ne sais pas monter à cheval; mais j'ai un meilleur expédient pour la délivrer, elle, Zoraïde, ses suivantes, et même leurs amants. Je choisirai un moment où le vent sera favorable, je m'emparerai d'une barque de pêcheur, et, fût-ce en plein jour, tous ensemble nous ferons voile vers la patrie.

JANUARIO.

Votre projet ne vaut rien.

WILLIAMS.

Vous ne pensez qu'à vos intérêts particuliers, et moi je m'occupe de l'intérêt de tous.

« En ce moment Rosa Alba, esclave napolitaine, et Marguerite, esclave hollandaise, tenant une cage où il y a deux tourterelles, se trouvent auprès de Williams ».

MARGUERITE.

Comment ! deux malheureux esclaves ne peuvent se supporter !

ROSA ALBA.

Non, Empsael n'a rien imaginé de plus cruel contre les esclaves européens, que de les mettre tous ensemble pêle-mêle, Italiens, Français, Hollandais, Anglais, Portugais, Espagnols. Chacun d'eux voulant être partout le maître, ils passent leur vie à se quereller.

MARGUERITE.

Comment ! les petits oiseaux, quoique de différentes espèces, forment des concerts dans la même volière; et vous qui êtes des hommes, vous vous battez dans les fers ! ô mes amis !

JANUARIO.

Ma Rose, je parlais des moyens de te rendre la liberté.

ROSA ALBA.

Januario, je ne t'ai point fait venir pour

un enlèvement; il est question, non de quitter Zoraïde, mais de la servir.

MARGUERITE.

Mon cher Williams, Zoraïde ne veut point s'en aller; elle tient à Empsaël par l'amour de ses devoirs : c'est son mari.

ROSA ALBA, à *Januario*.

Tu sais combien de fois ses bienfaits ont soulagé les esclaves ! elle veut employer de nouveaux moyens pour adoucir leur sort. Avertis donc le Père de la Merci, qui vient d'arriver d'Italie pour le rachat des captifs, de venir lui parler sur-le-champ.

JANUARIO.

Je n'y manquerai pas.

MARGUERITE.

Et toi, Williams, tu sais que Jacob, ce juif portugais si riche, qui a des relations en Hollande, est arrivé depuis quelques jours de Maroc. Il se promenait ce matin autour du camp. Dis-lui de venir parler à ma maîtresse :

elle voudrait lui vendre quelques bijoux pour en distribuer l'argent aux esclaves.

WILLIAMS.

Oh ! dès qu'il s'agit d'acheter des bijoux, il ne tardera pas à venir.

ROSA ALBA.

Dépêche-toi, Januario ; Empsael sera bientôt de retour. Où l'as-tu laissé ?

JANUARIO.

Au milieu de la forêt, à l'entrée de la ville des Lions, où il s'est engagé seul avec son intrépidité ordinaire.

ROSA ALBA.

Ah ! c'est cette ville ruinée dont tu m'as tant parlé, qui n'est habitée que par des lions. Puisse-t-il rencontrer un monstre aussi féroce que lui, qui le dévore ! Mais, hâte-toi, Januario ; ma maîtresse est dans l'impatience de parler à ce bon Père, si charitable.

JANUARIO.

Tu vas être servie ; mais auparavant donne-moi un baiser.

ROSA ALBA.

Comment ! d'avance ? Oh ! après le service rendu.

JANUARIO.

Ah, ma Rose ! (*Il l'embrasse après quelques difficultés*).

ROSA ALBA.

Eh bien ! il faut te contenter. Allons, va-t'en à présent.

MARGUERITE, à *Williams* qui s'approche.

Tu veux donc aussi la même récompense ? eh bien ! embrasse-moi ; mais, avant de partir, mes amis, embrassez-vous aussi.

WILLIAMS.

Oh ! volontiers ! de bon cœur ! (*Il tend la main à Januario*).

JANUARIO.

Je n'ai point de rancune, sur mon honneur.

MARGUERITE.

Embrassez-vous donc. (*Williams s'ap-*

proche de Januario , qui reçoit son embras-
sade avec froideur.) Williams, souviens-toi
 de la devise de la Hollande, notre patrie : Les
 petites choses croissent par la concorde, et
 les grandes se ruinent par la discorde.

ROSA ALBA.

Allons, mes amis, hâtez-vous, et soyez
 unis. Adieu, adieu.

« Ils sortent. Rosa Alba et Marguerite res-
 tent seules. »

ROSA ALBA.

Sans les femmes, les hommes vivraient
 entre eux comme des loups ; il est fort heu-
 reux que Zoraïde, qui est si sensible, n'ait
 pas été témoin de leur querelle. Mais que
 portez-vous là dans cette cage ?

MARGUERITE.

Ce sont deux tourterelles que j'ai trouvées
 sur le rivage, où je me baignais, au pied
 d'un palmier. Je venais d'y allumer un grand
 feu pour avertir Williams de se rendre ici ;
 tout-à-coup ces deux oiseaux, qui venaient

de passer la mer, se sont abattus auprès de moi, sur une touffe d'acanthé; ils étaient si fatigués, qu'ils ne pouvaient plus s'envoler : dès que j'en ai eu pris un, l'autre, au lieu de s'enfuir, est venu de lui-même se jeter dans mon sein.

ROSA ALBA.

» C'est un augure heureux pour toi; il t'annonce que l'amour te sera favorable.

MARGUERITE.

Je les destine à Zoraïde; je croyais la trouver ici.

ROSA ALBA.

Elle ne tardera pas à s'y rendre; mais son appartement n'est pas prêt, hâtons-nous de l'arranger. (*L'une et l'autre montent à la chaumière, et en ouvrent la porte et les fenêtres.*) Rangeons ces coussins; ouvrons ces fenêtres du côté de la mer; donnons de l'air à ce cabinet; rafraîchissons-le d'eau de rose : la journée a été brûlante.

MARGUERITE.

L'air de la mer ternit déjà ces vases d'ar-

gent, je vais les rendre brillants comme ceux de mon pays.

ROSA ALBA.

Nous n'en aurons pas le temps ; voici la fin du jour : Zoraïde va venir prendre ici le frais, Empsael ne tardera pas à s'y rendre. Ce ministre de Maroc, noir comme l'enfer, ne trouve de délassement qu'auprès de cet ange. Mais d'où vient donc le pouvoir des noirs dans ce pays ? Les premières charges de l'empire sont remplies par eux ; Empsael, le premier ministre, est nègre, et l'empereur lui-même est mulâtre.

MARGUERITE.

Le pouvoir des hommes noirs vient de celui des femmes noires : la favorite de l'empereur est une négresse.

ROSA ALBA.

Je le sais bien ; mais pourquoi les femmes noires ont-elles ici tant de crédit, tandis qu'il y en a de blanches qui sont si belles et si bonnes ?

MARGUERITE.

J'en ai ouï conter ainsi l'histoire. * On dit

* Voyez le Voyage en Afrique, de Jean Moquet, fondateur du Jardin royal des Plantes à Paris. Il raconta lui-même, à son retour de Maroc, ce trait d'histoire à Henri iv, à qui il fit beaucoup de plaisir. — Dapper, dans sa Description de l'Afrique, dit que le royaume de Gago est au couchant de celui de Guber. — La principale habitation, qui donne son nom à toute la contrée, est à cent cinquante lieues de Tombut, entre le midi et l'orient, à trente-cinq degrés de longitude et à huit degrés trente minutes de latitude. — On trouve beaucoup d'or dans ce royaume, où les marchands de Maroc viennent s'en fournir. Pour faire ce voyage, qui dure d'ordinaire six mois, ils forment une caravane de deux ou trois cents personnes; et comme ils ont à traverser, pendant l'espace de deux mois, des déserts sablonneux et inhabitables, où l'on ne trouve point de chemin battu, et où l'on n'a pour se conduire que le soleil, la lune et les étoiles, ils courent grand risque de s'y égarer, et de mourir de faim et de soif. — Leur prince a été tributaire du roi de Maroc, depuis que Muley Hanef se saisit de la ville de Gago, lors de son expédition contre les nègres. (Dapper, page 224, vol. in-fol.) J'ai suivi la tradition de Moquet, qui attribue à l'amour la conquête du royaume de Gago.

qu'un roi de Maroc envoya un jour son fils pour conquérir, dans l'intérieur de l'Afrique, le royaume de Gago, d'où vient le bon or. Son armée, après avoir consommé toutes ses provisions en traversant les déserts de Libye, se trouva près de périr de faim et de soif, environnée d'une armée de noirs de Gago qui étaient venus défendre leur pays. Le prince de Maroc ne pouvant, à cause de la faiblesse de ses troupes, ni donner bataille, ni s'en retourner, se trouva bien en peine. Un soir, comme il se promenait fort triste dans son camp, il entendit deux soldats qui jouaient aux échecs, dont l'un disait à l'autre : « Ton » roi est comme notre prince, il ne peut ni » avancer ni reculer. » Le prince fit venir le soldat, et lui dit que, puisqu'il faisait tant l'entendu et se mêlait de contrôler sa conduite, il eût à dire quel moyen il trouvait pour sortir du lieu où ils étaient.

ROSA ALBA.

C'était bien difficile.

MARGUERITE.

Le soldat ayant demandé pardon au prince

de sa hardiesse, lui répondit qu'il en imaginait un, qui lui ferait grand honneur s'il venait à réussir : c'était d'envoyer un ambassadeur au roi auquel il avait voulu faire la guerre, pour lui dire qu'étant jeune et désirant une femme, il avait ouï faire le plus grand éloge des perfections de sa fille ; qu'il était venu pour le prier de la lui donner en mariage, et qu'il ne s'était mis à la tête d'une armée que pour faire en sûreté un si grand voyage à travers tant de pays. Le prince suivit le conseil du soldat, et il eut le plus heureux succès. Le roi nègre de Gago se trouva fort honoré de donner sa fille au prince de Maroc ; il combla son gendre de richesses, et lui fit présent, entre autres, de quatre grosses boules d'or : ce sont celles qui sont au sommet de la mosquée du palais, à Maroc.

ROSA ALBA.

Ne sont-ce pas celles qu'on voit briller de fort loin dans nos campagnes ?

MARGUERITE.

Ce sont elles-mêmes. Depuis ce mariage,

le riche royaume de Gago appartient aux rois de Maroc : c'est ainsi que leurs descendants sont alliés au sang des noirs.

ROSA ALBA.

Votre histoire est fort curieuse. Ainsi, c'est l'amour qui a donné ici la puissance aux noirs par le moyen des femmes noires ; mais les blanches pourront bien avoir leur tour : Zoraïde a le plus grand empire sur l'esprit d'Empsaël. Ce terrible noir, ministre de Fez et de Maroc, n'est heureux qu'aux lieux où elle est : il préfère à la cour de l'empereur, dont il est le favori, cette solitude qu'elle aime, où il nous fait camper sous des tentes ; et à son château de Maroc, cette chaumière qu'elle a fait bâtir à la mode de son pays. Depuis que Zoraïde s'y plaît, il y envoie chaque jour de nouveaux meubles, des chaînes de perles, des œufs d'autruche, et des pièces de mousseline des Indes ; il rassemble autour d'elle un étrange contraste de magnificence et de simplicité, de galanterie et de guerre. Comment a-t-elle fait pour captiver ce noir si redoutable ? pour moi, je

n'ose seulement le regarder de loin. Quand j'aperçois son doliman rouge, sa cuirasse de peau de léopard, son turban noir surmonté d'une aigrette et d'un croissant d'acier, son poignard et ses deux coutelas, aussi tout d'acier, je tremble comme une feuille. Il ne met sa gloire qu'à armer des vaisseaux, afin d'avoir des esclaves de toutes les nations de l'Europe, qu'il accable de travaux dans ces déserts. Quels charmes emploie Zoraïde pour captiver cette bête féroce, qui ne se plaît que dans le carnage ? Elle le mène comme un agneau : cependant elle ne sait ni chanter, ni danser, ni jouer d'aucun instrument ; son esprit est peu cultivé, car elle sait à peine lire. Pour moi, mon éducation a été fort soignée, et j'avoue que le naturel heureux de cette femme surpasse tous mes talents. Certainement, belle Hollandaise, vous l'emportez sur elle par la fraîcheur de votre teint, l'Anglaise a une taille plus fine, la Russe plus d'embonpoint, on dit que j'ai plus de feu dans les yeux ; cependant je trouve Zoraïde plus aimable qu'aucune de nous toutes : elle seule me fait supporter la perte de ma liberté.

Quand elle paraît au milieu de nous, on dirait, à nos respects, des esclaves autour de leur sultane; et, à notre affection, des compagnes autour de leur amie. Vous qui avez passé une partie de vos beaux jours auprès d'elle, dites-moi quel est son pays, et par quels attraits elle sait inspirer à-la-fois tant de respect et d'amour : par-tout la destinée d'une femme est de plaire, et elle en doit étudier les moyens jusque dans les fers.

MARGUERITE.

Notre maîtresse est née en France, ce pays si renommé par les agréments de ses femmes. Pour moi, je ne lui en trouve point de plus grand qu'une extrême sensibilité, qui, jointe à un grand fonds de bonté, la dispose toujours à faire du bien ou à dire des choses aimables. Quant à ses habillements, ils sont simples; elle préfère une robe de toile à toutes les riches étoffes de l'Inde, et des fleurs aux pierreries. Comme elle ne vit que de végétaux, son teint est toujours beau, sa taille parfaite, et tous les mouvements de son corps sont doux comme ceux de son ame.

ROSA ALBA.

Elle a un goût exquis dans ses ajustements. Je trouve que ses robes longues et ondoyantes, qui accompagnent si bien sa taille, lui vont à ravir. C'est, je crois, l'habit des anciennes femmes grecques; car celui des modernes est insupportable. Si jamais je suis assez heureuse pour retourner dans mon pays, je tâcherai d'y introduire la mode de ces robes antiques si simples et si nobles.

MARGUERITE.

Comment retourner dans votre pays? on ne sort jamais d'ici; Empsaël ne donne la liberté à aucun esclave: c'est là ce qui rend Zoraïde si triste. Sa sensibilité la rend très-malheureuse; je la surprends souvent à pleurer; mais dès qu'elle voit que je l'observe, elle essuie ses larmes.

ROSA ALBA.

Tâchons de la dissiper, et redoublons de soins pour lui plaire; mais la voici qui vient, et rien n'est prêt.

ZORAÏDE.

Chères compagnes, cessez vos travaux; la chaleur est grande, reposez-vous : vous mettez dans tout ce que vous faites trop de zèle.

ROSA ALBA, *s'inclinant respectueusement.*

Sultane, c'est vous qui nous inspirez.

ZORAÏDE.

Ne m'appellez point sultane ; je suis votre amie, votre compagne, une esclave comme vous.... Reposons-nous sur ces roches, où nous respirerons en liberté..... Petrowna, avez-vous dit au chef des cuisines de donner des rafraîchissements aux esclaves malades ?

PETROWNA.

Oui, madame : ce noir a un peu murmuré ; mais les esclaves vous bénissent.

ZORAÏDE.

Sur-tout qu'on ait soin des vieillards : partout les vieillards sont négligés, mais principalement dans l'esclavage.

EMPSAEL.

PETROWNA.

Madame, on a eu un soin particulier de ceux de votre nation.

ZORAÏDE.

Tous les malheureux sont de ma nation ; il ne faut préférer que les plus infirmes. J'espère cependant être utile à ceux qui se portent bien.... Rosa Alba, avez - vous fait dire à ce bon Père de la Merci de venir me parler ?

ROSA ALBA.

Oui, madame ; j'en ai chargé Januario.

DALTON.

Il ne faudrait que deux bonnes frégates de mon pays pour empêcher tous les royaumes d'Afrique de faire un seul esclave européen ; elles ne coûteraient pas en armement la dixième partie de ce qu'il en coûte en charités pour le rachat des captifs. On ne réprime les barbares que par la force.

MARGUERITE.

Madame, j'ai fait prévenir le juif portugais de se rendre ici.

ZORAÏDE.

Chères amies, vous allez en tout au-devant de mes désirs... (*A Marguerite.*) Que portez-vous là dans cette cage ?

MARGUERITE.

Ce sont deux oiseaux que je vous prie d'accepter : je les ai trouvés , rendus de lassitude, sur le bord de la mer , qu'ils venaient de traverser. Dès que j'en eus pris un, l'autre , au lieu de s'enfuir , retourna se joindre à son compagnon. Je ne sais si ce sont deux amants ou deux amis ; tous deux sont de la même taille ; tous deux sont gris de perle ; tous deux ont la moitié d'un anneau noir autour du cou.

ZORAÏDE.

Ah ! ce sont des tourterelles de mon pays ; c'est le mâle et la femelle. La nature a partagé entre elles l'anneau conjugal , comme le signe d'une union égale et parfaite. Je vous en prie , donnez-leur bien à manger, et quand elles seront reposées , demain , au lever de l'aurore , rendez - leur la liberté ; les oiseaux

de l'amour ne doivent porter que sa chaîne :
tendres amies, puissiez-vous un jour n'en pas
connaître d'autres !

DALTON.

Belle Zoraïde , voici de quoi mettre votre
teint à l'abri du soleil ; acceptez ce chapeau ,
il est fait de paille d'Angleterre.

ZORAÏDE.

Il est charmant ; tout ce qui vient d'Angle-
terre est parfait.

DALTON.

Il n'y a d'industrie que dans les pays li-
bres.

ZORAÏDE.

Que m'apportez-vous là , bonne Russe ?

PETROWNA.

Madame, ce sont des pommes du mont
Atlas.

ZORAÏDE.

Des pommes de mon pays, en Afrique ! elles
me font le plus grand plaisir. Le plus doux
fruit est celui de la patrie.

ROSA ALBA.

Je n'ai rien à vous offrir aujourd'hui que ma plus tendre affection.

ZORAÏDE.

Aimable Napolitaine, c'est le don qui me flatte le plus; c'est celui qui me sert à m'acquitter envers vous et vos compagnes.

ROSA ALBA.

Ab ! si je pouvais, un jour, vous recevoir dans Naples, ce séjour de délices !

DALTON.

Et moi, dans l'heureuse Angleterre !

MARGUERITE.

Et moi, en Hollande ! Sensible Zoraïde, vous n'en voudriez jamais sortir : il n'y a pas un seul malheureux qui y manque du nécessaire.

PETROWNA.

Beaux sapins de mon pays, je ne vous aurais jamais quittés, si j'avais eu dans mon village une maîtresse comme Zoraïde !

ZORAÏDE.

Chères amies , qui n'a pas une patrie à regretter ? tâchons d'en affaiblir le souvenir. Nous avons travaillé tout le jour, et nous n'y pensions pas. Le travail charme les ennuis : c'est un don du ciel , mais le plaisir en est un aussi. Voici l'heure de nous réjouir ; voilà des provisions : que chacune de vous les prépare de la manière qui lui sera la plus agréable.

DALTON.

Si j'étais en Angleterre , avec du rum des Barbades , et ces citrons , je vous ferais du punch meilleur que le meilleur vin de France.

ROSA ALBA.

Et moi , avec le jus de ces grenades , je m'en vais vous faire des sorbets excellents comme ceux de Naples.

PETROWNA.

Je les ferai rafraîchir dans cette neige qu'on vous a apportée de la montagne. La neige me réjouit , elle me rappelle mon pays. (*Elles se mettent toutes à préparer des sorbets.*)

ROSA ALBA.

La seule vue de la neige me fait transir. Voilà pourquoi j'aimerais beaucoup l'Afrique, si je n'y étais pas esclave : nous sommes au mois de janvier, voyez comme ces dattiers sont verts ! quand le soleil éclaire leurs troncs, on les prendrait pour les colonnes d'un temple ; et quand la nuit les couvre de son ombre, et que le ciel brille à travers leurs cimes, on dirait qu'ils portent à-la-fois des palmes et des étoiles. J'ai un grand plaisir d'y entendre chanter la caille et l'hirondelle, qui sont venues passer ici la mauvaise saison. Heureux oiseaux, vous ne connaissez ni les hivers ni l'esclavage ! Pour moi, j'ai passé mon enfance dans un couvent, et me voilà esclave dans un sérail ! En vérité, ma bonne maîtresse, sans l'amitié que je vous porte, j'aimerais mieux être un oiseau qu'une femme.

ZORAÏDE.

Quoique la neige couvre mon pays dans cette saison, cela n'empêche pas qu'on y soit heureux. C'est à présent que l'on s'y rassem-

ble pour célébrer la fête des Rois. Faisons aussi un gâteau des rois; nous en donnerons les débris à quelque pauvre esclave. C'est dans le superflu des riches qu'est le nécessaire des pauvres.

MARGUERITE.

Je vais vous en faire un à la manière de mon pays, qui sera meilleur que le couscou-sou d'Afrique.

ROSA ALBA.

Si Empsaël arrive, cette fête ne sera pas de son goût; il préfère le rum à tous les sorbets, et une pipe de tabac à la fleur d'orange : quant aux rois, il n'en veut point d'autre que lui dans son sérail.

ZORAÏDE.

Mon époux ne trouble pas nos plaisirs; vous ne connaissez pas ses bonnes qualités. Il n'a pas l'extérieur de la politesse européenne, mais il ne trompe jamais personne. S'il est un ennemi terrible pour ceux dont il se croit offensé, c'est un ami ardent pour qui lui a rendu le plus léger service; il est généreux pour tout être innocent qui souffre; il se jette-

rait à la mer pour sauver la vie d'un enfant. Il s'attache singulièrement à l'infortune, et je crois que s'il m'a choisie pour son épouse, par préférence à tant de femmes qui valaient ici mieux que moi, je dois sa préférence uniquement à mes malheurs.

ROSA ALBA.

Tout amant prend des qualités de l'objet aimé : Empsael deviendra bon, puisqu'il vous aime.

PETROWNA.

Ah ! l'amour rend les hommes généreux, sincères, obligeants : tout le monde serait bon, si tout le monde aimait.

ZORAÏDE.

Aimable Napolitaine, pendant que nous nous délassons de nos travaux, chantez-nous quelque chanson de votre pays ; vous improvisez à merveille.

ROSA ALBA.

Peut-on chanter dans les fers ?

PETROWNA.

Les oiseaux chantent bien en cage !

TOUTES.

Chantez, chantez.

« Rosa Alba monte à la chaumière pour y
» prendre une guitare. »

ROSA ALBA.

Je vous chanterai une chanson que je composai tantôt à la vue de cette chaumière et de ces drapeaux.... Bonne Russe, pendant que je m'accompagnerai de la guitare, exprimez le jus de ces grenades dans ce vase de cristal. (*Elle chante.*)

ZORAÏDE.

Cessez vos chants, j'entends soupirer. (*Elle regarde au côté gauche de la colline.*) O Dieu! ce sont des hommes qui souffrent ! Hélas ! ce sont des esclaves : il ne nous est pas permis de les approcher. Retirons-nous dans la chaumière.

« Elle monte avec ses femmes dans la chau-

»mière. Don Ozorio, esclave espagnol, et
»Almiri, esclave noir, chargés de deux pa-
»niers de pierres, s'arrêtent au bas de la col-
»line. Ils y mettent bas leurs fardeaux. Don
»Ozorio s'assied en soupirant. »

DON OZORIO.

Ils nous font entourer de murs les fossés
profonds où ils nous enferment la nuit.... Les
forces me manquent, je n'irai pas plus loin.

ALMIRI.

Seigneur, donnez-moi votre fardeau, je
suis assez fort pour le porter avec le mien.

DON OZORIO.

O mon ami ! laisse-moi finir ici ma vie.
Quand je ne mourrais pas de fatigue, je
mourrais de soif : nos barbares conducteurs
nous refusent à boire l'eau qu'ils mêlent à
leur mortier.

*ALMIRI, prenant unealebasse qu'il porte à
son côté, et l'ayant inclinée, dit en soupi-
rant :*

Hélas ! il n'y en a plus.

DON OZORIO.

C'était la provision de tout le jour ; tu me l'as fait boire toute entière.

ALMIRI.

Nous en pouvons demander dans cette chaumière.

DON OZORIO.

Elle est habitée par nos tyrans : regarde ces pavillons.

ALMIRI.

On y chantait tout à l'heure : les gens qui se divertissent sont bons.

DON OZORIO.

Songe que c'est ici le lieu de plaisance d'Empsaël, l'ennemi le plus cruel des chrétiens. Je demanderais de l'eau à qui a soif de leur sang ! plutôt mourir !

ALMIRI.

Je vais en chercher là-bas.

DON OZORIO.

Où en trouveras-tu dans ces sables ?

ALMIRI.

Seigneur Ozorio, du côté de la mer.

DON OZORIO.

Comment penses-tu en découvrir dans ces plaines arides où il n'y a pas la moindre verdure ?

ALMIRI.

Elle est dans un fond. Voyez ces oiseaux qui y volent au coucher du soleil ; voyez aussi sur le sable ces traces des tigres et des lions qui s'y dirigent de plusieurs points du désert.

DON OZORIO.

O ami intelligent ! tu as encore toutes les forces de ton corps et de ton ame. Pour moi, j'ai perdu les miennes ; je n'ai plus ni vue, ni raison, ni courage. Aucune de mes facultés n'a été exercée dans mon enfance. Je n'ai connu de raison que l'intérêt de ma fortune, et de courage que celui de l'honneur, c'est-à-dire de ma vanité. J'ai bravé quelquefois le danger lorsque j'étais sûr d'être applaudi ; mais je n'ai été élevé à résister à aucun des maux

qui attaquent l'homme sans témoin , au dedans et au dehors , tous les jours de sa vie : comment donc pourrais-je supporter l'esclavage ? O Almiri ! dans tous les temps tu as été plus heureux que moi.

ALMIRI.

Reposez-vous ici , mon maître , je vais vous chercher de l'eau dans maalebasse.

DON OZORIO.

Et les bêtes féroces !

ALMIRI.

Elles ne sortent que la nuit.

DON OZORIO.

Et les hommes , qui sont à craindre en tout temps ! Si nos conducteurs t'aperçoivent , ils croiront que tu t'enfuis ; je veux partager le danger avec toi.

ALMIRI.

Je vous en prie , mon maître , laissez-moi aller seul : il vaut mieux que je sois seul misérable.

DON OZORIO.

Pourquoi m'appelles-tu toujours ton maître ? tu ne peux être l'esclave d'un esclave : la servitude nous a rendus égaux.

ALMIRI.

Nous ne sommes pas égaux , puisque vous êtes plus malheureux que moi.

DON OZORIO.

Si quelque chose pouvait donner des rangs parmi les hommes , ce ne serait point le malheur ; ce serait la vertu , et c'est toi qui mériterais d'être mon maître.

ALMIRI.

Vous m'avez élevé avec tant de bonté, que je vous regarde comme un père.

DON OZORIO.

Serviteur fidèle dans mon adversité, tout mon regret est de ne t'avoir pas fait, dans ma prospérité, tout le bien que je pouvais te faire ; maintenant je mourrais content.

ALMIRI.

Mon père, ne vous affligez pas ; vous n'avez pas tout perdu ; vous aviez en moi un esclave, à présent vous avez un fils. Je cours vous chercher de l'eau.

DON OZORIO.

La fortune a épuisé sur moi tous ses traits. Je suis noble ; j'ai été jeune, considéré dans mon pays natal, applaudi par les femmes, auxquelles je donnais des fêtes ; mes domaines, cultivés par mes esclaves, s'étendaient plus loin que mon horizon, et ils étaient arrosés par des fleuves qui étaient à moi. Maintenant je suis vieux, méprisé, dénué de tout dans une terre barbare, n'ayant pas même la propriété de ma personne, et si tourmenté de la soif, que, si j'étais encore riche, je donnerais toutes mes possessions pour un verre d'eau.

O étrange revers du sort ! J'ai eu pour esclaves des noirs de toutes les contrées de l'Afrique ; d'un sourire je les comblais de joie, d'un coup-d'œil je les faisais trembler. Ici, les

noirs sont tout-puissants ; ce sont eux qui forment la garde de l'empereur ; ils remplissent les premières charges de sa cour : Empsael, qui en est le premier ministre, est noir, et l'empereur lui-même est mulâtre. Empsael, le plus cruel ennemi des chrétiens, est mon maître ! et moi , de l'illustre famille des Ozorio, ces anciens conquérants de l'Amérique, je suis l'esclave d'un nègre, obligé de porter des pierres pour élever les murs de la prison où il me renferme, et de mourir de soif au pied de sa maison de plaisance !

O mort ! viens finir mes maux. Qu'est-ce après tout que la vie ? une suite de besoins sans cesse renaissants, de combats contre la nature, contre ses semblables, contre soi-même ; un équilibre qu'on est toujours sur le point de perdre ; une petite flamme agitée de tous les vents, et qu'il faut renouveler chaque jour. Laissons faire la nature, mourons ; la mort n'est que le repos de la vie.

Mais une vie immortelle commence après la mort. Une mauvaise pensée, un murmure, une simple omission, y sont punis par des tourments horribles et éternels ! Quel effroya-

ble abîme est ouvert sous mes pas ! et je suis ici , sans aucun secours de ma religion , dans une terre impie ! Comment me présenter , sans être purifié , devant celui aux yeux duquel le juste même n'est pas pur ? Oh ! que l'existence est pour l'homme un funeste présent , puisqu'il a à redouter la mort infiniment plus que la vie ! Que d'hommes sont précipités à chaque instant dans les enfers , par cela seul que ma religion leur est inconnue !

Mais que dis-je d'hommes précipités dans les enfers ? Ainsi ma religion , dont j'ai effrayé des malheureux dans les jours de ma tyrannie , m'épouvante , à mon tour , dans ceux de ma détresse. O Dieu ! je reconnais là ta justice , et j'implore ta clémence ; pardonne-moi les maux que j'ai faits en ton nom. Les hommes n'ont jamais compté au nombre des crimes les injures que les nations font à l'humanité , ni les impôts qui font tant de misérables , ni les conquêtes dont ils prennent leur part , ni la guerre qu'ils environnent de gloire , ni l'esclavage dont l'ambition sanctionne les traités. Ils ne poursuivent que les faiblesses des malheureux , et ils flattent les forfaits des rois ,

qui font les malheurs du monde. Mais il est d'humbles vertus qui sont grandes devant Dieu ! Si la faute la plus légère est punie par sa justice, la moindre bonne action n'échappera pas à sa bonté ; s'il a menacé de l'enfer le riche dur, qui voit d'un œil sec les maux de son semblable, il a promis au pauvre sensible une part dans le bonheur, pour prix d'un verre d'eau : il ne laissera pas sans récompense les services de mon ancien serviteur. Almiri ! tu es peut-être en ce moment la victime de quelque bête féroce ou d'un barbare commandeur ! Je veux partager tes dangers et mourir avec toi. Mais le voici ; il accourt comme s'il était poursuivi par un tigre. (*Il se lève pour aller au-devant d'Almiri ; mais il retombe en disant :*) O mort ! viens finir mes maux.

ALMIRI.

Où alliez-vous, mon père ?

DON OZORIO.

A ton secours, mon fils.

ALMIRI.

Je n'en ai pas besoin. Buvez : cette eau

est fraîche comme si elle descendait de l'Atlas ; cependant elle sort du milieu des sables brûlants, près de la mer.

DON OZORIO.

O Providence ! Ah ! cette eau doit être excellente !

ALMIRI.

Je n'en sais rien.

DON OZORIO.

Tu n'en as donc pas goûté ?

ALMIRI.

Comment en aurais-je goûté pendant que vous mouriez de soif !

DON OZORIO.

Je veux que tu boives avant moi.

ALMIRI.

Oh ! non.

DON OZORIO.

Bois, te dis-je.

ALMIRI.

Vous me désespérez, buvez, mon maître.
(*Don Ozorio prend laalebasse, et boit.*)
J'ai trouvé au-dessus de la source un caroubier, dont j'ai cueilli quelques fruits : vous pouvez en manger, ils sont mûrs.

DON OZORIO *prend les caroubes, et lui rend laalebasse.*

Bois à ton tour.

ALMIRI.

Buvez encore.

DON OZORIO.

Ma soif est apaisée.

ALMIRI, *après avoir bu.*

Il en reste pour vous. Oh, c'est une bonnealebasse ! elle a du bonheur. Quand les corsaires prirent notre vaisseau, ils pillèrent tout l'équipage, mais ils me laissèrent maalebasse que je tenais à la main. Je ne la donnerais pas pour toute la vaisselle d'argent qu'ils vous ont prise.

DON OZORIO.

Elle m'a rendu un grand service. L'éclat, mon fils, attire les orages de la fortune, mais l'obscurité met à l'abri de ses coups.

ALMIRI.

Vous avez bien raison ! Je sais là-dessus une fable de mon pays ; je vous la conterais, si j'avais de l'esprit.

DON OZORIO.

Raconte-la-moi, mon ami ; ton esprit naturel me plaît beaucoup.

ALMIRI.

Il y avait dans un buisson touffu un oiseau dont la tête était rouge, et la queue verte. Quand il paraissait un oiseau de proie, il échappait à sa vue en tournant sa queue de son côté, et en cachant sa tête dans le buisson. Cependant il enviait les belles queues rouges des perroquets ; il disait : Si la mienne est verte, c'est qu'elle ne voit que la verdure ; si ma tête est rouge, c'est qu'elle voit le so-

leil. Il sortit donc de son buisson pour tourner sa queue au soleil ; mais un épervier ayant aperçu les plumes brillantes de sa tête , fondit sur lui et le pluma. *

DON OZORIO.

Ta fable est pleine de bon sens : tu as raison , j'étais assez riche , je n'aurais pas dû sortir de mon pays. Tout mon regret est de t'avoir associé à ma destinée.

* Il y a une fable à-peu-près semblable dans la Description de l'Afrique , de Dapper, au sujet du pays des nègres. « Les pays de Cilm , de Bolm et de » Bolmberre dépendent du royaume de Quoja , et » sont néanmoins plus puissants que lui : c'est ce que » le frère du roi Hamboère représentait à son neveu , » lorsque ce jeune prince, successeur présomptif de » la couronne , voulait déposséder le seigneur de » Blom. Il lui récita cette fable : Il y avait autrefois » un oiseau qui avait la tête et le cou garnis de belles » plumes rouges , mais il était presque nu par-der- » rière , et avait la queue fort petite ; cependant , » parce qu'il paraissait beau devant , on ne laissa pas » de l'élire roi , malgré ses défauts : mais comme cet » oiseau savait fort bien de quelle importance il est » de cacher ses défauts , il se tenait toujours dans un » pot , et ne montrait que la tête et le cou , quand le

ALMIRI.

Je n'ai rien perdu en votre compagnie ; j'ai été déplumé au sortir de l'œuf. Prenez courage, mon maître, j'ai fait un bon rêve cette nuit, qui vous promet la liberté : je voyais lever le soleil sur votre tête et sur la mienne.

DON OZORIO.

Je ne suis plus à plaindre, j'ai un ami ; repose-toi près de moi ; tu as été me cher-

» conseil des oiseaux était assemblé. Mais enfin, un
 » jour de fête solennelle, qu'on devait faire un sacri-
 » fice public au dieu Belly, dans le fond d'un bocage,
 » il fallut que notre roi sortît de son pot ; et faisant,
 » par ce moyen, remarquer sa nudité, tous les autres
 » oiseaux se moquèrent de lui. Il en est de même de
 » nous, ajoutait ce sage politique : tant que nous de-
 » meururons dans notre pays, nous serons respectés
 » des Orientaux ; mais si nous allons dans le leur, et
 » qu'ils voient combien nous sommes faibles et notre
 » suite petite, ils nous mépriseront infailliblement. Il
 » faut donc que nous demeurions chez nous, et que
 » nous ne nous montrions que du beau côté. »

On voit, par cette ingénieuse allégorie, que les nègres ne manquent ni de bon sens, ni de grace dans l'imagination.

cher de l'eau, au risque de ta vie, à la fontaine des Lions ; je veux une fois y aller moi-même. Dis-moi, comment pourrais-je la reconnaître ?

ALMIRI.

Ah ! je ne vous y laisserai pas aller, le danger est trop grand. J'ai trouvé d'abord un rocher aplati, qui s'élève au milieu du sable comme une grande tortue ; il est tout couvert de raquettes et d'aloès ; à son sommet s'élève un vieux caroubier couché par le vent, et qui forme un grand parasol au-dessus de la source. Quand je suis entré sous sa voûte obscure, j'y ai trouvé un grand squelette de buffle, dont les os étaient à demi rongés. J'ai vu sur le sable, bouleversé par les griffes des lions, des touffes de poils de leurs crinières, et j'ai senti l'odeur forte de ces terribles animaux. Je me suis hâté d'emplir ma calebasse d'une main, et de cueillir de l'autre des caroubes qui pendaient au-dessus de moi ; tout-à-coup j'ai entendu d'affreux rugissements ; alors je me suis enfui, croyant être poursuivi par tous les lions du désert ; mais, en me retournant, j'ai vu que c'étaient les flots de

la mer qui se brisaient près de là sur les roches, et je me suis mis à rire de ma peur.

DON OZORIO.

Les cheveux m'en dressent à la tête !

ALMIRI.

Voici de quoi nous tranquilliser ; il y a des femmes dans cette chaumière : il m'a semblé, en arrivant, entendre leurs voix.

DON OZORIO.

Des voix de femmes ! ce sont donc celles d'Empsaël : éloignons-nous ; ce lieu est plus dangereux que la fontaine des Lions. Autrefois, quand je voyageais dans un pays inconnu, la seule vue d'une femme était pour moi un augure de paix et d'hospitalité ; je m'approchais avec confiance des habitants, lorsque je voyais des femmes avec eux : ici, c'est un crime digne de mort, de regarder seulement le lieu qu'elles habitent. La jalousie de l'homme est plus terrible en Afrique que la fureur des lions. Mais quelle est cette troupe qui s'approche ?

ALMIRI.

Ce sont les gens de notre équipage qu'on amène esclaves. Voici à leur tête Achmet, ce méchant renégat qui nous a pris. Oh! s'il nous trouve ici!

DON OZORIO.

Il vient du côté de la mer, fuyons vers la forêt; fuyons, Almiri. Mais que fais-tu? (*Ils se lèvent.*)

ALMIRI.

Je me charge de votre fardeau et du mien. Vos bontés ont redoublé mes forces.

DON OZORIO.

Que Dieu soit ta récompense!

« Un capitaine de corsaire s'avance, portant un pavillon espagnol; il est suivi de plusieurs esclaves. »

ANNIBAL.

On m'a demandé quelques hommes de recrue pour nos corsaires de Tanger et de Salé: il faut un charpentier et un canonnier. Où sont ceux du vaisseau espagnol?

EMPSAEL.

ACHMET.

Les voici.

ANNIBAL.

Voyez s'ils se portent bien ; faites-les marcher et courir.

ACHMET *les examine , et les fait aller et venir.*

Seigneur Annibal , ceux-ci sont des plus robustes ; je vous les garantis ; vous en serez content ; ayez seulement attention de les séparer : comme ils sont Espagnols , il faut les accoupler avec des Portugais , leurs bons amis. (*On les détache.*)

UN DES ESCLAVES.

Nous sommes Espagnols. Oh ! ne nous mettez pas avec les ennemis de notre nation.

L'AUTRE ESCLAVE.

Ne me séparez pas de ma femme.

ACHMET.

Amène , amène.

ANNIBAL.

Notre chancelier noir me demande un enfant blanc pour le servir dans le désert.

ACHMET.

J'ai votre affaire. Qu'on détache un de ces enfants de la mère; le plus jeune est celui qu'il vous faut, et apprendra tout ce qu'on voudra. (*On détache les fers du plus jeune.*)

LA MÈRE.

Au nom de Dieu, ne m'enlevez pas mon fils!

LE PLUS AGÉ DES ENFANTS.

Ne me séparez pas de mon frère!

LE PLUS JEUNE.

O mon frère! ô ma mère! ma mère!...

LA MÈRE EN PLEURS.

Mon enfant, je ne te reverrai donc plus!

ACHMET.

Séparez-les. Si tu cries, on va t'enlever l'autre.

EMPSAEL.

LA MÈRE.

Mon fils ! mon cher fils !

ACHMET.

Otez-lui l'autre.

ANNIBAL.

Ne l'empêchez pas de pleurer.

ACHMET.

Où est cet esclave noir qui était toujours avec son ancien maître ? Vous savez, seigneur Annibal, qu'Empsaël ne veut point d'homme de sa couleur dans l'esclavage.

ANNIBAL.

Il a bien raison : les noirs naissent libres.

ACHMET.

Celui-ci ne doit pas être loin ; je l'avais fait partir ce matin d'avance , avec son vieux maître , qui ne peut plus marcher , et qu'on avait perché sur un chameau.

ANNIBAL.

On les a mis l'un et l'autre aux travaux ; ils ne doivent pas être loin.

ACHMET.

Qu'on les trouve , et qu'on les sépare : cela est essentiel , seigneur Annibal. Je connais les blancs ; dès qu'il y a quelque amitié entre deux esclaves blancs , il y a complot contre leur maître. Pour les gouverner , souvenez-vous de cette maxime : Séparez ceux qui s'aiment , et mettez ensemble ceux qui se haïssent. (*Zoraïde , tremblante , à la fenêtre de la chaumière ; Achmet s'incline respectueusement devant elle.*) Madame , mon maître m'a ordonné de déposer ce nouveau trophée dans le séjour de vos plaisirs. (*Il se tourne vers les esclaves.*) Allons , misérables , prosternez-vous devant cette chaumière d'Empsael , que la victoire a couverte de son pavillon.

ZORAÏDE , tremblante.

Où est Empsael ? quand reviendra-t-il ?

ACHMET.

Madame , il est dans la forêt ; il sera de retour à la nuit. (*Aux esclaves :*) Allons , plus bas

LES ESCLAVES.

Grace ! miséricorde ! miséricorde ! grande sultane ! (*Ils se relèvent et s'éloignent.*)

ZORAÏDE.

Rempportez ces sorbets, je n'ai plus soif. Amies infortunées, tendres compagnes de mon sort, laissez-moi seule ; votre vue redouble mes peines.... Rosa Alba, avertissez ce bon Père de la Merci de venir promptement.

ROSA ALBA.

J'y cours, madame.

ZORAÏDE.

Et vous, Marguerite, faites venir ce juif portugais.

MARGUERITE.

Il ne tardera pas, madame.

ZORAÏDE.

Des femmes séparées de leurs maris, des mères de leurs enfants ; des amis qu'on en-

lève à leurs amis , loin de leur patrie qu'ils ne reverront jamais ; abandonnés à la fureur des barbares , sans consolation et sans secours : ce n'est là qu'une partie des maux qu'entraîne par tout pays l'esclavage. Que ce vieillard , né dans une condition distinguée , est à plaindre ! Hélas ! la grandeur de notre chute se mesure par celle de notre élévation ; mais que ce noir , jadis son esclave , a l'ame grande ! Ah ! si Empsaël l'avait entendu ! il aime les actions généreuses : en faveur de l'esclave noir , il aurait fait du bien à son ancien maître ; il en eût fait à tous ces infortunés. Je n'ose entreprendre seule de les soulager ; il ne m'est pas permis de communiquer avec eux , Empsaël a les Européens en horreur. Il faut que j'appelle à mon aide ce riche juif portugais , et ce bon Père de la Merci , chargé des charités de l'Europe pour le soulagement des captifs ; je leur donnerai les fruits de mes économies : allons les chercher. O Dieu ! bénis mes faibles secours pour de si grands besoins ! Le grain de blé ne se multiplie dans les champs que par ta bénédiction. (*Elle rentre dans la chaumière.*)

BENEZET, quaker, paraît sur le bord de la mer, portant des plantes dans une main, et une canne dans l'autre.

Je crois qu'il serait possible de faire à pied le tour du globe, en suivant toujours les bords de la mer; on y trouve fréquemment de belles grèves, des ruisseaux, des plantes et des coquillages : c'en est assez pour se rafraîchir et pour vivre. J'ai parcouru ainsi une partie des rivages déserts de l'Europe et de l'Amérique, et me voici pour la seconde fois sur ceux de l'Afrique : par-tout la nature a pourvu à la communication et aux besoins des hommes; mais par-tout les hommes méprisent les bienfaits de la nature, et se rendent malheureux les uns par les autres. J'ai laissé en Amérique les noirs esclaves des blancs, je retrouve en Afrique les blancs esclaves des noirs.

Voici le chemin de la ville déserte, où je dois faire ma première station; j'y trouverai assez de logement dans ses tours abandonnées : j'imite la cigogne, qui, chaque année, passe l'hiver en Afrique, et fait chez les peuples barbares son nid au haut des monuments

ruinés, et le pose sur un toit de chaume chez les peuples bons et hospitaliers. Voici une chaumière, mais elle est entourée de pavillons ; c'est le séjour d'Empsaël. Ce noir est né avec toutes les bonnes qualités de son pays, mais les Européens les ont altérées en allumant en lui le feu de la vengeance. Allons chercher les bons Africains au milieu de l'Afrique. Mais voici un étranger qui s'approche.

BALABOU.

Philosophe, te voilà donc ! Je suis bien aise de te revoir ; tu m'as donné, l'an passé, des plantes qui m'ont fait du bien.

BENEZET.

Le régime végétal et l'exercice guérissent de tous les maux.

BALABOU.

Tu viens donc cueillir encore des plantes dans notre pays ?

BENEZET.

Je viens pour en cueillir et pour en planter.

EMPSAEL.

BALABOU.

Bon ! cueillir des plantes ! comme si ton pays n'en produisait pas aussi.... tu ne viens de si loin que pour chercher des trésors dans les ruines de nos villes désertes.

BENEZET.

Ami, c'est la vérité ; j'y en ai trouvé un fort grand.

BALABOU.

Où est-il ?

BENEZET.

Il est avec moi.

BALABOU.

Ah ! tu devrais bien m'en faire part !

BENEZET.

Très-volontiers.

BALABOU *tend un pan de sa robe.*

Donne.

BENEZET.

Mon trésor est la paix de l'ame.

BALABOU.

Voilà de belles richesses ! Comment fais-tu pour trouver cette paix de l'ame dans la solitude ? j'y meurs d'inquiétude et d'ennui.

BENEZET.

Je la trouve dans l'étude de la nature, et dans la confiance en Dieu.

BALABOU.

Comment ! tu crois en Dieu ? On dit que les philosophes n'ont pas de religion.

BENEZET.

Ami, tous les hommes adorent quelque divinité, ou au moins quelque chimère qui leur en tient lieu. Les plus infortunés sont ceux qui ne voient dans l'univers d'autre dieu qu'eux-mêmes ; ils meurent par-tout d'ennui.

BALABOU.

Comment peux-tu adorer un dieu dans ta vie errante ? Tu ne fréquentes ni église, ni synagogue, ni mosquée. Où est ton temple,

ton livre de la loi, tes sacrifices, ton autel et ton prêtre ?

BENEZET.

Mon ami, mon temple est celui de la nature ; sa voûte est le ciel ; sa lampe le soleil ; mon livre de la loi, l'amour de Dieu et des hommes ; mes sacrifices mes passions ; et mon autel mon cœur, dont Dieu même est le pontife. Crois-moi, tous les temples bâtis par la main des hommes ne sont que de faibles imitations de celui-là.

BALABOU.

Tous ces beaux sentiments ne te serviront à rien au jour du jugement, si tu ne crois à notre grand prophète.

BENEZET.

Je respecte toutes les religions ; laisse-moi garder la mienne. Adieu, il est temps de me mettre en route. Tiens, Balabou, prends ce peu de tabac pour te souvenir de ton ami Benezet. (*Il lui donne du tabac à fumer.*)

BALABOU.

Je te remercie. Adieu, bon philosophe

que le ciel t'amène à la connaissance de la vérité !

BENEZET.

Adieu. (*En s'en allant :*) O chère solitude ! ce n'est que dans ton sein que l'âme jouit de la paix du ciel.

BALABOU , *seul.*

L'homme qui respecte toutes les religions , n'en a aucune. C'est dommage que ce voyageur soit hors du bon chemin ! il a un grand esprit. Il court le monde pour chercher des trésors , peut - être par le secours du diable. Après tout , il vaut mieux qu'il en profite qu'un autre : c'est le meilleur homme que je connaisse. Il nous aime ; il a toujours quelque chose à nous donner ; il ne manque à ce blanc , pour être parfait , que d'être noir : mais tous les blancs de l'Europe sont plongés dans les ténèbres de l'erreur. Comment notre grand ministre a-t-il pu épouser une femme de leur pays ? Elle est bonne et charitable ; mais à quoi tout cela lui servira-t-il un jour ? Si je pouvais la convertir , j'aurais , par son moyen , un grand crédit sur son mari. Elle ferait bien-

tôt ma fortune. Voici le lieu où elle a coutume de venir passer la soirée ; il faut que je cherche l'occasion de lui parler pendant l'absence d'Empsael.

ANNIBAL s'approche respectueusement de Balabou, et lui baise le bas de sa robe.

Bonsoir, mon père.

BALABOU.

Bonsoir, mon fils ; où vas-tu ainsi ?

ANNIBAL.

Je viens d'envoyer un détachement de gardes noirs vers la ville ; je vais maintenant faire ma ronde du côté de la mer : ces maudits blancs nous donnent bien du mal !

BALABOU.

Comment ! a-t-on vu paraître quelque corsaire européen sur la côte ?

ANNIBAL.

Oh ! ils ne sont pas si hardis ; je ne me plains que de nos esclaves blancs. Ce matin ,

on nous en a envoyé un de la prise espagnole ; on l'a mis sur-le-champ aux travaux, et il a disparu cette après-midi. Il est suivi d'un noir qui, dit-on, a été son esclave, et ne le quitte jamais. J'ai averti de tout cela notre renégat Achmet.

BALABOU.

Rien n'est aussi trompeur que les blancs.

ANNIBAL.

On dit que celui-ci est gentilhomme. Qu'est-ce qu'un gentilhomme ? On dit que c'est quelque chose de grand en Europe.

BALABOU.

Les gentilshommes d'Europe sont des hommes d'une caste qui ne fait aucun travail ni aucun commerce.

ANNIBAL.

Ils doivent donc mourir de faim dans leur pays ?

BALABOU.

Au contraire, ce sont eux qui en ont toutes les richesses et toutes les grandes places.

ANNIBAL.

Les autres blancs sont donc leurs esclaves ?

BALABOU.

Oui. Ils sont faits aussi pour l'esclavage. Tu sais, mon fils, que plus on a de bonté pour eux, plus ils en abusent.

ANNIBAL.

C'est Zoraïde qui est cause des désordres qui arrivent parmi les nôtres. Chaque jour, elle obtient pour eux quelque nouvelle grâce d'Empsael. Je ne sais pourquoi notre grand général a épousé une femme de cette couleur ; il faut qu'elle l'ait séduit par quelque charme. Nos femmes noires sont plus belles, mieux faites, plus sages, plus vives, plus fortes, et cependant plus soumises à leurs maris que les femmes blanches.

BALABOU.

Il ne faut pas mépriser Zoraïde, parce qu'elle est blanche : Dieu lui a donné une ame comme à moi et à toi.

ANNIBAL.

Je ne la méprise pas pour cela ; il suffit qu'elle soit la femme de notre général. Comment peut-il avoir eu si peu de goût ? On voit bien des blancs devenir amoureux de femmes noires , mais bien peu de noirs en aimer de blanches.

BALABOU.

Tu as raison : la couleur noire est la couleur naturelle de l'homme et de la femme ; c'est le soleil qui la donne , et elle ne s'efface jamais. La couleur blanche , au contraire , est une couleur malade , qui ne se conserve qu'à l'ombre. Tous ces blancs d'Europe ont des visages efféminés.

ANNIBAL.

J'ai quelquefois bien ri en les voyant débarquer de leur pays. Il y en avait qui avaient sur leur tête de grands paquets de cheveux qui n'étaient pas à eux ; ils les avaient couverts de graisse de porc , de farine , et d'une coiffure noire à trois cornes. Un jour , j'en ai dépouillé un dans un vaisseau que nous pri-

mes ; je trouvai dans son habillement, de la tête aux pieds, vingt-sept pièces différentes, cinquante-deux boutons, six boucles, et dix poches remplies d'une multitude de choses dont ils ne sauraient se passer. Ils sont obligés, le matin, de se revêtir de tout cet attirail, et de s'en dépouiller le soir. Les noirs, au contraire, avec une pièce d'étoffe autour des reins, une lance à la main, et un cimeterre au côté, sont prêts à tout, en paix comme en guerre : en vérité, les blancs sont faits pour les servir.

BALABOU.

Le visage d'un Africain est un visage de guerre ; les blessures ne font point peur au noir. Pour l'y accoutumer, dès son enfance on le couvre de balafres ; il va sans crainte au-devant des épées et de la mort.

ANNIBAL.

Nous avons en tout l'avantage sur les blancs : nous montons à cheval sans selle et sans étriers ; nous sommes plus légers à la course, plus forts à la lutte, plus agiles à la nage, plus adroits à la chasse et à la pêche. Mais

comment se fait-il que ce noir qui s'est enfui avec ce blanc ait été son esclave ? Est-ce qu'il y a quelque pays dans le monde où les noirs sont esclaves des blancs ?

BALABOU.

Oui, mon fils.

ANNIBAL.

Et comment se peut-il faire que les blancs résistent aux noirs ?

BALABOU.

C'est que les blancs emploient les arts magiques.

ANNIBAL.

Est-il possible ?

BALABOU.

Oui ; ils ont commerce avec le diable.

ANNIBAL.

Je l'avais déjà oui dire à mes compagnons.

BALABOU.

Rien n'est plus vrai. C'est d'abord le diable qui leur a appris l'invention de la poudre

à canon. Il n'y a point de prise européenne où l'on ne trouve quelque nouvelle invention diabolique : tantôt c'est du feu qui se conserve dans un flacon d'eau, et qui s'enflamme dès qu'il est à l'air ; tantôt ce sont des verres qui font descendre le feu du soleil. Pendant que j'étudiais à Fez, on y apporta, au moyen d'une machine prise sur un vaisseau anglais, une boule de verre qui jetait des étincelles, et frappait sans qu'on vît d'où venait le coup ; mais ce qu'il y avait de plus étrange, c'est qu'elle faisait descendre la foudre du ciel. Il y eut un ordre de nos docteurs de la jeter à la mer, et d'envoyer bien loin dans le désert l'esclave qui en avait fait l'expérience... Mais tous les moyens des blancs pour avoir du feu, les mèneront un jour au feu de l'enfer. Je crois que s'ils l'entreprenaient, ils monteraient en l'air.

ANNIBAL.

Ayant de si grandes liaisons avec le diable, ils devraient exterminer tous les noirs.

BALABOU.

Ils ne peuvent rien sur les fidèles musul-

mans : e'est un privilège que Dieu a donné aux véritables disciples de son prophète.

ANNIBAL.

Comment les blancs apprennent-ils la magie ?

BALABOU.

Avec des livres.

ANNIBAL.

Qu'est-ce qu'un livre ?

BALABOU.

Tiens , en voilà un.

ANNIBAL.

Comment ! c'est cet assemblage de petits feuillets ! Chaque feuillet est rempli de caractères noirs.

BALABOU.

Ils renferment précisément le secret de leurs sortilèges. Il n'y a que leurs prêtres qui les entendent, et qui les leur expliquent.

ANNIBAL.

Oh ! je voudrais bien savoir y lire.

BALABOU.

Comment ! tu voudrais savoir leurs sciences diaboliques ? elles les précipiteront dans l'enfer. Nous avons des livres plus puissants, qui nous mènent en paradis.

« Jacob s'avance au-devant de Zoraïde, qui est suivie de Rosa Alba, de Marguerite, et du Père de la Merci. »

ZORAÏDE.

Seigneur Jacob, je vous ai prié de passer ici pour m'aider à soulager des esclaves bien malheureux.

JACOB.

Madame, mon plus grand bonheur est de faire des heureux. C'est moi qui ai vendu dernièrement deux belles Géorgiennes pour le sérail de l'empereur. Elles ont aujourd'hui l'honneur d'être au service de ses femmes noires, et elles n'avaient pas de pain dans leur pays. Je compte bientôt faire une tournée dans une partie de l'Europe, et en amener beaucoup d'esclaves. Je trouverai en Russie, en Pologne et en Livonie, des paysans

que l'on y mène à coups de bâton, et qui y sont à bon marché. De là, j'irai en Italie : il y a à Rome et à Naples quantité de pauvres gens qui aimeront mieux me vendre leurs enfants, que de les mutiler pour en faire des musiciens. Si je pouvais m'introduire en Espagne et en Portugal, je vous amènerais de là des esclaves, les plus malheureux et les plus soumis qu'il y ait au monde.

ZORAÏDE.

Il ne s'agit pas de me procurer de nouveaux esclaves, mais de secourir quelques-uns de ceux qui sont ici.

JACOB.

Je reconnais bien là, madame, votre grande vertu : je désire participer à votre bonne œuvre, si vous le permettez : je ne prendrai rien pour mes droits. Voulez-vous les racheter ou les échanger ? vous n'avez qu'à parler ; on fait tout avec l'argent : il est plus puissant que la beauté même ; on ne vit que pour en gagner, et on n'en gagne que pour avoir de quoi vivre.

ZORAÏDE.

Vous savez qu'Empsaël ne vend aucun de ses esclaves.

JACOB.

Je sais aussi, madame, que personne n'a plus de pouvoir que vous sur son esprit : vous pouvez lui dire qu'il n'y a point de trafic plus riche, plus noble et plus joli que celui des esclaves. Les marchands de chevaux, de chameaux, d'éléphants, d'or, d'argent, de pierreries, ne sont rien auprès des marchands d'hommes ; car, enfin, il n'y a rien au-dessus de l'espèce humaine.

ZORAÏDE.

C'est un commerce affreux et inhumain. Vendre son semblable ! c'est pécher contre toutes les lois de la nature.

JACOB.

La morale peut être bonne pour des particuliers ; mais elle ne vaut rien en politique. Est-ce que l'Afrique pourrait se soutenir sans esclaves européens ? Il faudrait donc qu'Al-

ger, Tunis, Tétuan, Salé, et tant d'autres villes florissantes, mourussent de faim ?

ZORAÏDE.

Il s'agit, pour le présent, de donner quelques secours à des malheureux qui viennent d'arriver, et qui n'ont pas encore l'habitude de souffrir. Vous avez la confiance d'Empsael, vous pouvez aller librement dans les prisons des esclaves, et donner à ceux qui en ont le plus besoin quelques matelas, du linge et un peu de vin.

JACOB.

Ce que vous demandez là est fort difficile, et coûtera cher. Vous savez qu'Empsael veut que l'ordre s'observe dans le bague : il faut que je gagne d'abord les gardes noirs, et surtout que j'évite la jalousie naturelle aux Européens ; ce qui est presque impossible. Si on donne des rafraîchissements à quelqu'un d'entre eux, il faut en distribuer à tous. Anglais, Français, Portugais, Italiens, et même entre compatriotes, ils se haïssent à la mort, les uns pour la religion, d'autres pour la nais-

sance, pour la province, pour leur métier. Donner quelque aumône à un esclave au milieu de ses compagnons, c'est jeter un os au milieu d'une meute de chiens.

ZORAÏDE.

Je voudrais au moins que vous aidassiez un blanc et un noir, qui sont inséparables.

JACOB.

Ah ! voilà qui est rare, et ce que je n'ai jamais vu. Je les aiderai, madame ; combien voulez-vous leur donner ?

ZORAÏDE.

Je n'ai plus d'argent ; mais voici une boîte d'or, vendez-la, et distribuez-leur en le prix.

JACOB.

Je suis un parfait honnête homme, je ne voudrais pas avoir un denier à ceux qui n'ont rien ; je vais vous dire en conscience ce que pèse votre boîte d'or. (*Il tire des balances de sa poche, et pèse la boîte ; il la touche ensuite avec une pierre.*) Votre boîte pèse trois

onces deux gros six grains bien trébuchants ; c'est de l'or à vingt-deux carats : c'est peu de chose au fond. Vous savez que, depuis le retour de la caravane de Tombut et de Gago, l'or perd beaucoup ici ; il est maintenant presque aussi commun que l'argent : mais vous avez des diamants et des perles que vous ne portez jamais.

ZORAÏDE.

Ce sont des présents de mon époux, je n'en peux disposer : ce que je vous donne provient des fruits de mon travail.

JACOB.

De quelle religion est ce blanc ? S'il est luthérien, calviniste, anglican, ou de telle autre communion chrétienne, je l'aiderai très-volontiers ; mais s'il est catholique, je n'en ferai rien. Je suis né en Portugal, où l'inquisition, après m'avoir dépouillé de tous mes biens, m'a mis en prison, d'où j'ai eu bien de la peine à m'échapper. Je ne donnerais pas une datte pour racheter la vie d'un catholique ; mais pour le noir, il profitera de vos bienfaits : j'aurai soin qu'on lui donne la

nuit une bonne natte , et le jour de l'eau à discrétion.

ZORAÏDE.

Ajoutez-y un peu de vin , afin que son ancien maître , auquel il est si attaché , n'en manque pas.

JACOB.

Vous savez que la loi de Mahomet ne permet pas l'usage du vin.

ZORAÏDE.

Le Père catholique aidera donc le blanc , et le juif le noir. Cependant je ne suis pas tranquille , je voudrais faire quelque chose de mieux en faveur de ces deux esclaves infortunés , et du malheureux équipage de ce vaisseau espagnol : je veux aller trouver moi-même Empsaël.

ROSA ALBA.

Comment ! dans la forêt ?

TOUTES ENSEMBLE.

Dans la forêt !

ROSA ALBA.

Madame, savez-vous bien qu'il y a là une ville qui n'a d'autres habitants que les lions ? Januario, qui accompagne souvent son maître à la chasse, dit que c'est une chose qui fait trembler, de voir ces grandes places pleines de vieux arbres, entourées de palais où l'on entend çà et là les rugissements des bêtes féroces.

ZORAÏDE.

Je n'aurai pas peur auprès d'Empsael.

ROSA ALBA.

C'est là qu'on voit le tombeau de Mentia, d'où il sort de temps en temps des voix, et dont l'ombre toute blanche apparaît souvent à l'entrée de la nuit.

ZORAÏDE.

J'aime la vue d'un tombeau qui renferme des cendres vénérables ; il me donne une image de l'éternelle paix.

ROSA ALBA.

Empsael va revenir, au plus tard, à l'entrée de la nuit. Vous lui parlerez demain.

EMPSAEL.

ZORAÏDE.

L'infortuné peut-il aussi renvoyer son infortune à demain ?

ROSA ALBA.

Madame, la nuit s'approche ; il y aurait du danger à rester ici plus long-temps.

ZORAÏDE.

Chères amies, il n'est pas nécessaire que vous m'accompagniez ; restez ici.

ROSA ALBA.

Oh ! non ; nous vous suivrons par-tout.

ZORAÏDE.

Préparez-nous des voitures pour aller rejoindre Empsael.

ANNIBAL.

Il y a trop de risque ; le jour va finir ; s'il vous arrivait quelque accident, Empsael m'en rendrait responsable.

ZORAÏDE.

Ce sera moi qui en répondrai.

ANNIBAL.

Si c'est quelque chose de pressé, je peux y aller moi-même. Par notre grand prophète, je n'ai rien à craindre; donnez-moi vos ordres.

ZORAÏDE.

Je ne peux charger personne que moi de ma commission; faites ce que je vous dis.

ANNIBAL.

Empsaël m'a commandé de vous obéir en tout : allons, quelle voiture voulez-vous, madame ?

ZORAÏDE.

La plus diligente.

ANNIBAL.

Le palanquin est la plus douce et la plus sûre. Quels esclaves voulez-vous pour vos porteurs ? Les Français sont plus prompts, les Allemands plus forts, les Espagnols ont le pied plus ferme, mais ils sont plus lents : après tout, je les hâterai.

EMPSAEL.

ZORAÏDE.

J'aimerais mieux y aller à pied, que d'être portée par mes semblables. O Dieu ! comme l'homme est traité par l'homme !

ANNIBAL.

Vos esclaves ne sont pas des hommes : ce sont des blancs, ce sont des infidèles.

ROSA ALBA.

N'avez-vous point des dromadaires ?

ANNIBAL.

Savez-vous bien que ces dromadaires sont Arabes, et qu'il n'y en a pas un qui ne vaille mieux que quatre esclaves européens ?

ZORAÏDE.

O triste effet de l'esclavage !

ANNIBAL.

Ne vous affligez pas, madame ; je vais faire préparer les dromadaires. (*Il rencontre, en sortant, Balabou ; il lui baise le bas de sa*

robe, et lui dit :) Dépêchez-vous de lui parler ; elle va partir pour aller trouver Empsael.

ZORAÏDE.

Que me voulez-vous, bon morabite ?

BALABOU.

Madame, je viens pour vous convertir.

ROSA ALBA.

Comment ! est-ce que ma maîtresse est pervertie ? Apprenez, Balabou, qu'elle est bonne et bienfaisante.

BALABOU.

Oui ; mais avec sa bonté, elle est dans le chemin de l'erreur.

ZORAÏDE.

Comment faut-il faire pour me convertir ?

BALABOU.

Il faut croire tout ce que je vous dirai de la part de notre grand prophète.

ZORAÏDE.

Il ne dépend pas de moi de croire.

BALABOU.

Tenez, prenez ce petit papier, portez-le jour et nuit sur votre cœur; il y a un passage de l'Alcoran qui pénétrera dans votre ame, et de là dans celle des femmes qui vous environnent.

ZORAÏDE.

Quel bien nous en reviendra-t-il ?

BALABOU.

Il n'y a rien de plus beau que l'Alcoran. La sultane Zobeïde, mère du calife Amin, avait cent filles esclaves qui savaient toutes l'Alcoran par cœur, et qui en récitaient chaque jour la dixième partie : de sorte que l'on entendait dans son palais un bourdonnement continu, semblable à celui des abeilles. *

ROSA ALBA.

Le beau conseil que vous nous donnez, d'apprendre à bourdonner l'Alcoran !

* Voyez la Bibliothèque orientale de d'Herbelot.

ZORAÏDE.

J'ai appris à prier Dieu avec mon cœur, et non avec mes lèvres.

BALABOU.

En apprenant l'Alcoran, vous augmenterez votre pouvoir sur Empsaël ; vous deviendrez semblable à la chrétienne Mentia, l'épouse du chérif Mahamed, qui, après s'être faite musulmane, inspira un si violent amour à son mari, qu'il donna la liberté à tous ses parents, et qu'après la mort de son épouse, il pensa perdre l'esprit de regret : * vous verrez son tombeau à l'entrée de la ville des Lions ; il fait tous les jours des miracles, et on y apporte des offrandes de tous côtés.

ROSA ALBA.

Elle mourut chrétienne en secret.

BALABOU.

Ce sont les chrétiens qui disent cela. Il est certain qu'elle mourut musulmane, puisqu'elle fait des miracles.

* Voyez Marmol, Description de l'Afrique.

ZORAÏDE.

Ma perte sera bien peu de chose : à Dieu ne plaise qu'elle altérât jamais l'esprit d'Empsael !

BALABOU.

Oh ! il a un grand esprit, madame ! J'ai une grace à vous demander auprès de lui.

ZORAÏDE.

Quelle est-elle ?

BALABOU.

Je désirerais qu'il me fît bâtir un ermitage auprès du tombeau de Mentia, afin d'en recueillir les offrandes ; on y apporte tous les jours des vivres qui sont perdus.

ZORAÏDE.

Ces vivres sont peut-être utiles à de pauvres voyageurs, ou à quelques misérables esclaves : les offrandes mises sur le tombeau de la vertu doivent appartenir à un malheureux.

ANNIBAL.

Madame, les dromadaires sont prêts ; hâtez-vous de partir avant la nuit.

ZORAÏDE, à *Balabou*.

Adieu, bon morabite ; je vous servirai d'une manière ou d'autre. (*A ses femmes :*) Allons tâcher de rendre Empsael sensible à la pitié. Chères amies, secondez ma faiblesse, et mettons notre confiance en Dieu, à proportion de l'oppression où nous tiennent les hommes.

« Après cet entretien, Zoraïde, laissant
» Balabou, monta sur un dromadaire, et, environnée de ses gardes, prit avec ses femmes
» le chemin de la ville des Lions. Bientôt elle
» arriva dans une gorge du mont Atlas couverte de palmiers et de jujubiers, qui forment un contraste fort pittoresque avec les
» rochers élevés de la montagne, plantés de cédres et de sapins. Plusieurs torrents descendent des sommets de l'Atlas, et se précipitent au milieu de la vallée ; mais, en avançant un peu, on aperçoit tout-à-coup, à travers les colonnades des palmiers, les

» ruines d'une ville immense, ses aqueducs,
 » ses remparts, ses palais usés par le temps et
 » renversés par les hommes. C'est dans ce lieu
 » que Zoraïde espérait trouver Empsael. Elle
 » fit dresser ses tentes, et fut s'asseoir au pied
 » d'une grande tour lézardée, sur laquelle elle
 » lut cette inscription à moitié effacée :

CAIUS CÆSAR.

» Mais un autre monument attira ses re-
 » gards, et fit couler ses larmes. Elle aperçut
 » un tombeau couvert de cyprès et d'aloès,
 » avec cette épitaphe en lettres gothiques :

DONA MENTIA DE MONROY, Épouse
 de Chérif MAHAMED,
 l'an du Christ 1537.

» A l'aspect du tombeau d'une femme qui
 » avait fait tant de bien à ses esclaves, elle se
 » souvint du vieil Ozorio et de son nègre; et
 » s'adressant à ses femmes, elle leur dit :

Chères compagnes, souvenez-vous bien
 que le nom du vieil esclave espagnol est Pedro
 Ozorio.

TOUTES.

Oui, madame, Pedro Ozorio.

ZORAÏDE.

Maintenant qu'il est retourné au bain, il serait difficile de le retrouver parmi les autres esclaves, si nous oublions son nom.

ROSA ALBA.

Madame, n'allez pas plus loin; voici la tour du Diable, qu'on aperçoit du camp : Januario m'a dit que c'était le rendez-vous de la chasse.

ZORAÏDE.

C'est la tour de César; je ne vois point Empsaël.

ROSA ALBA.

Ah! madame, si vous allez plus avant, vous serez effrayée; nous sommes à l'entrée de la forêt et de la ville des Lions.

DALTON.

On ne voit de villes ruinées et abandonnées aux bêtes féroces que dans les pays où

règne l'esclavage. L'Asie, l'Afrique, la Grèce et l'Italie en sont pleines ; mais en Angleterre, on ne trouverait pas un village sans habitants.

ZORAÏDE.

Où pourrons-nous rencontrer Empsael ?

DALTON.

Je vais tâcher de le découvrir.

ZORAÏDE.

Ne montez pas dans la tour, il peut y avoir des serpents, chère Dalton !

TOUTES.

N'y allez pas, oh ! n'y allez pas.

DALTON.

Je veux vous tirer d'inquiétude. (*Elle monte dans la tour et regarde par une fenêtre.*)

ZORAÏDE.

N'apercevez-vous pas quelqu'un de la chasse ?

DALTON.

Madame, je vois de grands amphithéâtres ruinés qui s'élèvent au-dessus de la forêt : voilà un palais dont il ne reste plus que la façade ; des places publiques à perte de vue, toutes remplies de vieux arbres ; j'aperçois à travers leurs troncs de longues avenues de colonnades à demi renversées ; voilà aussi des églises sans toit et sans clocher : oh ! quelle désolation !

ZORAÏDE.

Dalton, descendez, je vous prie.

DALTON.

J'aperçois quelque chose au milieu d'un amphithéâtre : c'est un éléphant.

TOUTES.

Un éléphant ! (*Elles se rassemblent auprès de Zoraïde.*)

ZORAÏDE.

N'entendez-vous aucun cor de chasse ?

PETROWNA.

J'entends rugir un lion.

EMPSAEL.

DALTON.

Non ; c'est le bruit lointain d'un torrent.
(*Elle redescend.*)

ROSA ALBA.

En vérité, madame, nous ferions mieux de nous en retourner.

ZORAÏDE.

Je commence à être inquiète d'Empsael.

ROSA ALBA.

La chasse l'a conduit d'un autre côté : madame, retournons au camp.

ZORAÏDE.

Que est ce petit tombeau couvert de cyprès, et surmonté d'une croix ?

MARGUERITE.

C'est le tombeau de Mentia, cette illustre Portugaise, épouse du chérif Mahamed : voici son épitaphe.

ZORAÏDE.

Quoi ! de cette infortunée Mentia dont j'ai

tant ouï parler ? voici des couronnes qu'on y a suspendues. Répétez-moi son histoire ; je croyais que c'était une fable.

MARGUERITE.

Madame, la voici. * Le chérif Mahamed étant venu s'établir dans la vallée voisine de Tarudan, lorsqu'elle n'était habitée que par des lions, il y planta la canne à sucre, et rendit tout ce pays, ainsi que ce canton, très-florissant. Ayant pris, en 1536, sur les Portugais la ville voisine de Santa-Crux, qui est aujourd'hui le cap d'Aguer, avec son gouverneur Guttières de Monroy et toute sa famille, il devint éperdument amoureux de sa fille Mentia. Mentia refusa long-temps de répondre à son amour ; mais, enfin, le désir de rendre la liberté à son père lui fit écouter les propositions de son amant, et elle devint son épouse.

ROSA ALBA.

Elle fit fort bien.

PETROWNA.

Oh oui !

* Voyez Marmol, Histoire des Chérifs.

MARGUERITE.

Le chérif Mahamed la laissa vivre à la manière de son pays, se plaisant à la voir habillée à l'espagnole, et à la faire servir en reine. Quelque temps après, elle mourut en couche de son premier enfant, empoisonnée, dit-on, par la jalousie des autres femmes du chérif. Son époux en pensa perdre l'esprit. Il rendit d'abord la liberté à tous ses parents, qui n'avaient pas voulu la quitter, et qu'il combla de bienfaits ; ensuite il lui fit élever ce tombeau dans ce lieu, qui lui avait plu pendant sa vie. Il y envoyait deux fois par jour une femme maure qui avait favorisé ses amours ; elle y portait des vivres, et des lettres pleines de regrets, auxquelles elle assurait que Mentia répondait de vive voix, ce qui calmait le désespoir de Mahamed. Il dura très-long-temps ; et même, après avoir fait la conquête de Fez et de Maroc, et avoir eu des enfants de plusieurs autres femmes, il n'était pas encore consolé de la perte de sa chère Mentia. Depuis ce temps, les pauvres esclaves et les malheureux de toutes les nations viennent

apporter sur son tombeau des vivres et des couronnes.

ZORAÏDE.

Le tombeau de Mentia me rassure plus que la tour de César. Il me semble que quelque puissance céleste y repose : je ne crains plus rien.

MARGUERITE.

On dit que Mentia répond encore aux infortunés qui la consultent, et que son ombre même leur apparaît quelquefois la nuit tout en blanc.

DALTON.

Je vais lui parler.

ROSA ALBA.

Par saint Janvier ! elle n'a qu'à paraître ! ne lui parlez pas.

DALTON.

Quand elle paraîtrait ! Qui ne craint pas la mort ne craint pas les morts : je vais lui parler.

MARGUERITE.

Zoraïde, parlez-lui plutôt vous-même ; si elle

répond à quelqu'un , ce doit être à vous , qui êtes bonne comme elle.

ZORAÏDE.

Chères amies , nous ne sommes que de faibles mortelles aux ordres du ciel. Le ciel n'est pas à nos ordres ; il ne faut pas le tenter. Cependant , j'offrirai volontiers , en votre nom et au mien , un présent et des prières au tombeau de Mentia. (*Elle détache son collier, et s'agenouille avec ses femmes auprès du tombeau.*) Vertueuse Mentia , recevez nos hommages. Si les ames bienfaisantes s'intéressent encore , dans un autre monde , aux malheurs de celui-ci , favorisez nos projets en faveur de nos infortunés compagnons d'esclavage , procurez - leur la liberté. Agréez ce collier , ouvrage de mes mains , et de la couleur chérie d'Empsaël. Donnez-moi autant d'influence sur mon époux , pour le bonheur des pauvres esclaves , que vous en avez eu sur le chérif Mahamed. Si vous nous secourez , j'ornerai votre tombeau des plus belles fleurs de l'Europe ; j'y planterai des primevères et des violettes ; une fois par an , j'y distribuerai , en

votre nom, des vivres aux malheureux :
soyez favorable aux prières de vos amies.

ROSA ALBA.

O pouvoir de la vertu ! je me sens protégée
par ce tombeau. Je crois que je verrais pa-
raître l'ombre de Mentia, que je n'en aurais
pas peur.

« Empsaël paraît, une peau de lion à la
» main. »

EMPSAEL.

Quoi ! c'est toi, timide Zoraïde ! Quel sujet
si pressant t'amène à cette heure dans cette
forêt redoutable ?

ZORAÏDE.

Seigneur, si j'ose dire, c'est d'abord l'in-
quiétude où j'étais de votre absence.

EMPSAEL.

Chère Zoraïde, j'étais venu ici au lever de
l'aurore, lorsqu'un des plus vieux lions qui
sortent des sommets de l'Atlas, retournant,
au point du jour, dans sa caverne, s'est élancé
sur moi ; je l'ai tué de ma main : voici sa dé-
pouille. Ses flancs, noirs et velus comme

ceux de l'ours, garantiront tes pieds délicats des plus rudes froids de la montagne ; pour surcroît de bonheur, j'ai appris qu'un de mes corsaires a enlevé un gros vaisseau espagnol. J'ai ordonné que son pavillon fût mis à tes pieds, et son équipage, chargé de fers, au nombre de tes esclaves. Je compte, au printemps, préparer aux infidèles de plus grands affronts, et à toi de nouveaux témoignages de mon amour.

ZORAÏDE.

Seigneur, que la victoire et les plaisirs partagent vos heureux jours ! Puisse Zoraïde, votre esclave fidèle, être toujours agréable à vos yeux !

EMPSAEL.

J'aime aussi à croire que je ne triomphe que pour toi. Zoraïde, je veux te faire fouler aux pieds l'orgueil des infidèles. Je veux, à l'avenir, qu'il n'y ait dans tes appartements d'autres tapis de pied, que des pavillons européens.

ZORAÏDE.

Seigneur, tant de gloire ne convient pas à une pauvre esclave.

EMPSAEL.

Zoraïde, vous n'êtes point esclave, vous êtes mon épouse. Mais.... que vois-je ? vous avez pleuré ! en vain vous vous contraignez. Quel est le sujet de vos larmes ?

ZORAÏDE.

Il n'est guère propre à vous intéresser.

EMPSAEL.

Je veux le savoir. Quelqu'une de vos esclaves vous a-t-elle manqué de respect ? Vous êtes trop bonne envers elles. Je veux vous en donner de toutes les nations de l'Europe : plus vous en aurez , plus il vous sera aisé de vous en faire obéir.

ZORAÏDE.

Mes compagnes vont au - devant de mes désirs.

EMPSAEL.

Cependant vous avez pleuré. Zoraïde, vous avez des secrets pour moi, qui n'en ai pas pour vous.

EMPSAEL.

ZORAÏDE.

Seigneur, si je puis vous le dire, j'ai pleuré de compassion.

EMPSAEL.

Et pour qui ?

ZORAÏDE.

Pour ce même équipage espagnol que vous m'avez envoyé, mais sur-tout pour deux esclaves.

EMPSAEL.

Pourquoi ces deux esclaves ont-ils plus touché votre pitié que les autres ?

ZORAÏDE.

Ils étaient au comble du malheur. Seigneur, si vous eussiez entendu leur conversation, votre ame généreuse en eût été émue.

EMPSAEL.

La conversation de deux Européens ! Ame innocente, vous ne connaissez pas leur perfidie ! Ils parlent quelquefois bien, mais ils agissent toujours mal.

ZORAÏDE.

Un de ces esclaves était noir.

EMPSAEL.

Oh ! pour un noir, je le crois. Il n'y a que les noirs de sincères et de généreux.

ZORAÏDE.

Il avait pour compagnon d'esclavage un blanc déjà vieux, qui succombait sous un fardeau.

EMPSAEL.

Je voudrais pouvoir mettre sur la tête de chaque Européen un des rochers de l'Afrique, et l'écraser sous son poids !

ZORAÏDE.

Seigneur, ce noir avait été jadis l'esclave de ce blanc. Il est allé, seul, lui chercher de l'eau à la fontaine des Lions, parce qu'il mourait de soif ; et il s'est chargé ensuite de son fardeau et du sien.

EMPSAEL.

Il ranime un serpent qui finira par le piquer.

ZORAÏDE.

O Empsael ! votre ame magnanime eût été émue de ce que ce noir disait à son ancien maître.

EMPSAEL.

A son ancien maître ! Chère Zoraïde ! tu es sensible aux maux des Européens ! Tu ne connais pas ceux qu'ils m'ont fait souffrir ! Écoute, et sois pour eux sans pitié.

Je ne suis pas né sur les marches du trône de notre invincible empereur, comme la palme croît sur le tronc du palmier ; je n'ai pas vécu , comme toi , l'objet de mille hommages : je ne suis parvenu à la fortune que par de rudes travaux , et à la grandeur qu'à travers les outrages. La cause de mes malheurs, Zoraïde, c'est ma couleur. Les hommes de ton pays, qui conçoivent, à ta vue, des sentiments respectueux, doux et obligés, parce que tu es blanche, éprouvent, à la mienne, des sentiments de mépris, de haine et de férocité, parce que je suis noir. Ils n'ont pas d'autre raison que la couleur de ma peau ; car, si tu avais été noire comme

moi, Zoraïde, encore que tu sois la meilleure des créatures, ils t'auraient haïe comme moi ; et si j'avais été blanc comme eux, quoique j'eusse été comme eux scélérat et perfide, ils m'auraient estimé comme l'un d'eux. Cependant la nature a couvert de ma teinte la moitié du genre humain : presque tous les habitants de l'Afrique et de ses îles sont noirs. La nature a donné à tous les peuples, noirs et blancs, les mêmes besoins et les mêmes droits à la liberté ; mais elle a donné aux peuples noirs une terre plus riche, un plus beau ciel, un jugement plus sain, un cœur plus généreux, et par cela même plus simple et plus facile à tromper. Tu connais mes malheurs, et surtout ce féroce Ozorio qui me tint dans ses fers !....

ZORAÏDE.

Ozorio !... (*A part.*) C'est aussi le nom du vieil esclave ! Grand Dieu ! sauvez cet infortuné !

EMPSAEL.

Tant que les lions rugiront dans les forêts,
mon cœur battra pour la vengeance.

●

ZORAÏDE.

Noble victime de la cruauté des Européens, votre haine contre eux est bien légitime; mais ne craignez-vous pas, en les punissant tous également de vos malheurs passés, de confondre l'innocent et le coupable?

EMPSAEL.

A leur exemple, Zoraïde! Que dis-je, à leur exemple! aucun noir ne leur a jamais fait de mal, et cependant tout homme noir est voué à l'esclavage. Des millions de mes compatriotes ont éprouvé de leur part un traitement semblable au mien. Mon injure est celle de l'Afrique.

ZORAÏDE.

Si j'ose le dire, seigneur, cet esclave blanc, si misérable, dont je vous parlais, a fait du bien aux hommes de votre pays, à en juger par cet esclave noir qui prend tant de soin de lui dans son infortune. O Empsael! par l'amour que je vous porte!...

EMPSAEL, *avec colère.*

Zoraïde ! ton amour ne doit vouloir que ce que je veux.

ZORAÏDE.

Au nom de l'amour que vous me portez vous-même!... Seigneur, la beauté passe; quand ces traits seront effacés, vous ne chérirrez Zoraïde que par le souvenir de sa vertu. Un jour vous-même, un jour, approchant du terme de votre vie, et vous en représentant la carrière glorieuse, vous reposerez votre mémoire bien moins sur le souvenir de vos victoires que sur celui de vos bienfaits. Le voyageur, à la fin de sa route, se ressouvient avec moins de plaisir des colonnes qui s'élèvent dans le désert, que des puits où il s'est rafraîchi.

EMPSAEL.

Tu l'emportes, Zoraïde. Gardes, qu'on fasse venir le commandeur de mes esclaves.

ZORAÏDE, *à part.*

Puisse ce malheureux n'être pas Ozorio !

EMPSAEL.

Chère moitié de moi-même ! tout ce que tu me dis pénètre mon ame. Tes paroles sont pour moi ce qu'est pour le voyageur égaré dans les déserts de Zara, un ruisseau qui descend des neiges de l'Atlas. Lorsque je te trouvai, toute petite, à bord d'un vaisseau de guerre français, que j'enlevai à l'abordage sur les côtes de l'Amérique, ta frayeur attira ma pitié, et ton innocence ma protection. Je te rassurai dans mes bras, et je pris plaisir à t'élever sur mes genoux. A mesure que tu croissais en âge, je sentais augmenter ton empire sur moi. Je me souviens que, lorsque tu n'étais encore qu'un enfant, un de mes officiers osa, sur mon bord, résister à mes ordres : je le renversai à mes pieds d'un coup de cimeterre ; j'allais l'achever, lorsque tu tournas vers moi tes yeux remplis de larmes ; je pardonnai au crime à la vue de l'innocence effrayée. Depuis, lorsque j'appris que tu étais orpheline ; qu'on avait confisqué tes biens dans ton pays, à cause de ta religion ; que, fugitive de ta patrie, tu allais chercher au Canada un asile

auprès d'une parente infortunée, et un temple dans ses forêts : tes malheurs me rappellèrent tous les miens, et redoublèrent mon affection pour toi. Je me dis : Je serai sa mère, son père, son protecteur, son roi. Je te donnai ma main. Depuis que tu es mon épouse, ton pouvoir sur moi augmente chaque jour ; ta grace charme mes ennuis, et ta douceur inaltérable ma colère. Tu me fais oublier les douloureux souvenirs de ma vie, la perte de mon pays, de mes parents ; tu me tiens lieu de tout. Pour te mériter, s'il le fallait, j'irais seul te chercher au milieu des serpents et des tigres ; j'irais au milieu des barbares Espagnols.

ZORAÏDE.

Seigneur, je suis pénétrée de vos bontés.
(*A part.*) Oh ! que je crains l'arrivée d'Ozorrio ! (*A Empsael.*) Empsael !

EMPSAEL.

Ma souveraine, que me veux-tu ?

ZORAÏDE.

En voyant cet esclave, promettez-moi de modérer vos premiers mouvements.

EMPSAEL.

EMPSAEL.

Ame de mon ame , je te le promets.

ZORAÏDE.

Vous lui parlerez sans colère ; car enfin il est Européen.

EMPSAEL.

Avec bonté , pour toi , ma Zoraïde , avec bonté.

ZORAÏDE.

Mais s'il était Espagnol ?

EMPSAEL.

Je lui parlerai sans colère.

ZORAÏDE.

Ne permettez pas qu'on lui fasse de mal ; rappelez-vous qu'il a fait du bien à un homme de votre pays.

EMPSAEL.

Je me souviendrai que tu veux lui en faire. L'oiseau, sous l'aile de sa mère, ne m'est pas plus sacré que l'infortuné que tu réchauffes de ta pitié.

ZORAÏDE.

Mais si.... (*Elle s'arrête.*)

« Achmet s'avance respectueusement. »

EMPSAEL.

N'as-tu pas remarqué dans mes esclaves nouvellement arrivés, un blanc et un noir qui sont toujours ensemble ?

ACHMET.

Oui, seigneur.

EMPSAEL.

Va les chercher, et amène-les ici.

ACHMET.

Ils sont arrivés ce matin sur la prise espagnole, et ils se sont enfuis cette après-midi.

EMPSAEL, *en colère.*

Enfuis ! ils se sont enfuis ?

ACHMET.

Très-illustre seigneur, on les a vus s'acheminer du camp où ils travaillaient, vers votre

chaumière où était votre respectable épouse ; et , depuis ce moment , quelques recherches qu'on ait faites , on ne les a pas retrouvés. Annibal a envoyé des soldats de tous côtés , et il y a été lui - même. Ils se sont enfuis ; cela est certain.

ANNIBAL.

Seigneur, c'est la vérité ; à moins qu'ils ne se soient rendus invisibles par quelque sortilège.

EMPSAEL, à Zoraïde.

Comment ! madame, vous favorisez la fuite d'un Espagnol, et vous venez me demander des graces pour lui !

ZORAÏDE.

Seigneur, je vous jure que je n'ai contribué en rien à sa fuite.

EMPSAEL.

Vous êtes sans cesse à me solliciter pour ces perfides esclaves. Par-tout je trouve vos inclinations opposées à ma volonté ; je porterai mes amours à des cœurs plus sensibles à mes victoires : allez, retirez-vous, madame.

ZORAÏDE.

Seigneur!

EMPSAEL.

Vous protégez mes tyrans! retirez-vous :
malédiction sur vous!

« Zoraïde s'éloigne en pleurant. »

EMPSAEL, à *Achmet*.

Qu'on fasse les signaux accoutumés pour
la fuite des esclaves ; qu'on garde soigneuse-
ment les avenues de la montagne et des bords
de la mer ; qu'on lâche les chiens autour du
camp : il faut que mes esclaves se retrouvent,
ou je te fais mettre à la chaîne.... Ah, Zo-
raïde ! tourment de ma vie !

ACHMET.

Seigneur, si vous me permettez de le dire,
rien ne rend des esclaves audacieux comme
la protection de leur maîtresse. Depuis que
les vôtres savent que Zoraïde s'intéresse à
eux, on ne peut en venir à bout : sans ma
vigilance, ils se seraient plus d'une fois ré-
voltés.

EMPSAEL.

J'y mettrai bon ordre : la nuit s'approche , il est temps de finir la chasse. J'en ai fait une bien malheureuse aujourd'hui ; j'ai tué un lion , et j'ai perdu un esclave espagnol et un noir.

ACHMET.

Ils n'iront pas loin. S'ils se sont sauvés dans la forêt , on n'en retrouvera que les os demain matin ; celui qui est le plus à plaindre est ce pauvre noir.

EMPSAEL.

Zoraïde est-elle partie avec une escorte ?

ACHMET.

Non, seigneur.

EMPSAEL, *avec inquiétude.*

A cette heure et dans ce lieu , partir sans escorte !... Va dire à mes braves cavaliers noirs qu'ils accompagnent Zoraïde jusqu'au camp.... Tu leur diras de ne pas s'écarter d'elle de la longueur de leurs lances.... Va, cours, dis-leur qu'ils emmènent avec eux qua-

tre de mes chiens montagnards, qui combattent les lions corps à corps.

ACHMET.

‘Oui, seigneur.

EMPSAEL.

A cette heure partir sans escorte!... Elle était tout effrayée. Dis-lui que je ne tarderai pas à la revoir.

ACHMET.

Je n’y manquerai pas, seigneur.

EMPSAEL.

Non, non, il faut que je l’accompagne moi-même à quelque distance de la forêt... Dis qu’on m’amène mon cheval arabe... Va faire relever les toiles, les filets, les épieux; qu’on rassemble les meutes et les esclaves; ne t’écarte pas, et reviens ici. Je serai de retour incessamment; tu me répondras de cet Espagnol sur ta tête.

« Jacob et le P. Jérónimo arrivent au pied
» de la tour. »

JACOB.

Arrêtons-nous ici ; c'est auprès de cette tour qu'Empsael doit se rendre. Je crains que vous ne soyez fatigué de la route ; j'ai cependant donné ordre qu'on vous donnât le plus doux de mes chevaux : c'est celui que je monte ordinairement.

LE P. JÉRONIMO.

Seigneur, je suis confus de vos bontés envers un pauvre religieux étranger comme moi.

JACOB.

Y a-t-il long-temps que vous avez quitté l'Italie ?

LE P. JÉRONIMO.

Je suis parti de Livourne, il y a six semaines.

JACOB.

Avez-vous eu mauvais temps ?

LE P. JÉRONIMO.

Oh ! des tempêtes qui faisaient dresser les cheveux ; je n'en suis échappé que par miracle.

JACOB.

On ne peut trop admirer votre charité qui vous jette au milieu de tant de dangers, pour délivrer vos frères : il n'y a rien que je ne fasse pour vous obliger.

LE P. JÉRONIMO.

Seigneur, j'en suis pénétré de reconnaissance.

JACOB.

Il n'en faut point ; c'est en moi un effet d'inclination particulière pour les religieux de votre ordre.

LE P. JÉRONIMO.

Seigneur.....

JACOB.

Je veux vous en donner la preuve en vous servant gratuitement.

LE P. JÉRONIMO.

Très-illustre seigneur, vous ferez une grande charité ; car je suis un religieux bien-pauvre : nous ne subsistons que d'aumônes.

JACOB.

Un des premiers services que je veux vous rendre, est de vous donner un bon conseil.

LE P. JÉRONIMO.

Un bon conseil est un trésor.

JACOB.

Je veux vous parler avec une entière confiance ; mais vous n'en abuserez pas.

LE P. JÉRONIMO.

Seigneur, j'en suis incapable.

JACOB.

Vous me promettez le secret ?

LE P. JÉRONIMO.

Je vous le jure sous le sceau de la confession.

JACOB.

Je vous dirai donc que la cour est remplie d'avidité et de corruption ; méfiez-vous aussi de tous les gens de ce pays : Turcs, Maures,

Noirs, et jusqu'à vos marchands et consuls européens, tous sont des fripons.

LE P. JÉRONIMO.

Je l'avais déjà ouï dire.

JACOB.

Avez-vous apporté avec vous des fonds considérables ?

LE P. JÉRONIMO.

Je n'ai embarqué avec moi que ce qui m'était nécessaire, avec les présents pour l'empereur et pour son ministre ; mes deniers sont bien peu de chose pour l'étendue de ma mission ; ils doivent me parvenir par les juifs de Livourne.

JACOB.

Vos pères feront fort bien de ne pas les adresser à vos marchands ni à vos consuls ; car ils s'en servent dans leur commerce, et ne remettent aux esclaves ni les secours, ni les lettres que leurs parents leur envoient. *

* Voyez la Relation de la captivité du sieur Mouette, chap. xvii.

Fiez-vous aux juifs : car , malgré la mauvaise réputation que les chrétiens leur donnent en Europe, ils conviennent eux-mêmes qu'ils ne laissent ici aucun de leurs frères dans l'esclavage; qu'aucun d'eux n'y mendie son pain, et que si un de leurs marchands est ruiné, ils lui rendent son bien jusqu'à trois fois, pour le rétablir dans son premier état. *

LE P. JÉRONIMO.

La charité est de toutes les communions :
Elle est plus que la foi, dit saint Paul.

JACOB.

En quoi consistent vos présents pour l'empereur?

LE P. JÉRONIMO.

Comme il est vieux, et que les vieux princes sont sujets à s'ennuyer....

JACOB.

A s'ennuyer ! bien vu , bien vu !

* Voyez la Relation de la captivité du sieur Mouette, chap. xvii.

LE P. JÉRONIMO, *avec un peu de gaieté.*

A s'ennuyer et à compter les heures, nous avons cru qu'une pendule l'amuserait.

JACOB.

A merveille !

LE P. JÉRONIMO.

En conséquence, nous lui en avons acheté une qui marque depuis les secondes jusqu'aux siècles.

JACOB.

Ah ! voilà qui est beau !

LE P. JÉRONIMO.

C'est un présent magnifique : nous avons fait peindre ses victoires par un religieux de notre ordre, un des plus fameux peintres d'Italie.

JACOB.

Ses victoires ! il les verra avec grand plaisir.

LE P. JÉRONIMO.

Le croyez-vous ?

JACOB.

Rien n'est si certain.

LE P. JÉRONIMO.

C'est moi qui en ai donné l'idée.

JACOB.

Elle est d'un homme d'un grand esprit, et qui connaît bien la cour.

LE P. JÉRONIMO.

Nous avons joint à ce présent plusieurs portraits.

JACOB.

Comment! ne savez-vous pas que sa religion lui défend d'avoir des figures dans son palais?

LE P. JÉRONIMO.

Pourquoi cela?

JACOB.

A cause de l'idolâtrie. Quels sont ces portraits?

LE P. JÉRONIMO.

Ce sont ceux de plusieurs têtes couronnées de l'Europe.

JACOB.

Oh ! il n'y en a guère qui méritent d'être idolâtrées ; la plupart sont la terreur du genre humain.

LE P. JÉRONIMO.

Il y a le portrait de Louis XIV en pied.

JACOB.

Il plaira à notre empereur : c'était un grand roi ; Henri IV aurait été préféré cependant. Avez-vous celui de l'empereur de Russie ?

LE P. JÉRONIMO.

Non.

JACOB.

J'en suis fâché ; c'est celui dont il aurait fait le plus de cas. Pierre I^{er} n'a fait la guerre que pour sa défense, et il ne s'occupa qu'à civiliser son empire, en y appelant des hommes de tous les états et de toutes les religions.

LE P. JÉRONIMO.

Ce prince n'est pas de notre communion ; mais j'ai les portraits des plus belles reines de l'Europe. Comme l'empereur aime les belles femmes , celles-ci lui seront fort agréables : elles ont une carnation à éblouir ; elles sont rouges comme des roses , et blanches comme des lis.

JACOB.

Pour le coup , vous vous êtes trompé ; notre empereur n'aime que les femmes noires.

LE P. JÉRONIMO.

Est-il possible ?

JACOB.

Rien n'est si vrai. Songez que vous êtes en Afrique , où tout est à l'opposé de l'Europe.

LE P. JÉRONIMO.

Nous n'y avons pas pensé.

JACOB.

Sont-ce là tous vos présents pour la cour ?

LE P. JÉRONIMO.

J'ai aussi une lettre de félicitation du pape, adressée à l'empereur sur ses victoires ; mais, parce que je ne puis pas déployer ici un assez grand caractère pour la présenter publiquement, je ne dois la montrer que suivant les circonstances.

JACOB.

Est-ce que le pape écrit aux princes mahométans ?

LE P. JÉRONIMO.

Oui, il écrit quelquefois au roi de Perse, à l'empereur des Turcs, et même à des rois païens, quand ils sont victorieux et puissants, afin de faciliter dans leur pays l'établissement des missions.

JACOB.

Vous ferez bien de ne pas montrer votre lettre à notre empereur, il est trop ennemi des chrétiens ; il fait plus de cas de leurs lettres de change que de leurs compliments. Est-ce tout ?

LE P. JÉRONIMO.

J'ai quantité de baromètres et de thermomètres de Florence.

JACOB.

Tout cela est de peu de valeur ici.

LE P. JÉRONIMO.

J'ai des miroirs de Venise, des savonnettes de Gènes, des gants parfumés de Rome, et des eaux de senteur de Naples.

JACOB.

Cela est bon pour le sérail ; vous avez bien fait : on ne réussit que par les femmes. N'avez-vous pas de belles armes ?

LE P. JÉRONIMO.

J'en aurais apporté, si ce prince n'était en guerre avec l'Italie.

JACOB.

Vous devez avoir de bon vin ?

LE P. JÉRONIMO.

J'en ai d'excellent, de Monte-Pulciano et

de Lacryma-Christi. Quoique ce prince soit mahométan, nous avons pensé qu'il buvait quelquefois du vin.

JACOB.

Fort bien ; mais il faut le lui donner en secret ; autrement il ne l'accepterait pas ; il faudra le lui présenter comme remède d'Europe. Je l'en ferai prévenir par son médecin, qui est de ma religion et mon intime ami.

LE P. JÉRONIMO.

Je vous aurai une grande obligation... J'ai aussi apporté pour Empsael une lunette d'approche pour la mer, avec un excellent télescope.

JACOB.

Il n'en voudra pas. Entre nous, c'est une espèce de sauvage ; mais ne vous en effrayez point, je lui parlerai en votre faveur.

LE P. JÉRONIMO.

J'avais aussi pour sa femme un collier de perles ; vous savez qu'elle l'a refusé.

JACOB.

Vous me le donnerez, et je m'en chargerai.... Je ne crois pas que vous obteniez rien d'Empsaël ; mais quand vous serez à Maroc, je vous ferai avoir du crédit auprès de l'empereur : vous aurez le choix des esclaves de votre pays. Je vous donnerai d'abord la liste des personnes auxquelles vous devez faire des présents. Il en faut pour le gouverneur d'Aguer, où vous avez débarqué ; pour le grand douanier de ce port, qui est de ma religion ; pour les portiers du palais de Maroc ; pour le médecin de l'empereur ; pour le commandant de la garde noire ; pour la sultane noire, qui est la favorite, et pour sa première femme de chambre, qui est une blanche. Vous savez ce que c'est que la cour !

LE P. JÉRONIMO.

Tout cela va épuiser mes deniers.

JACOB.

Je ne vous demande rien pour moi, je vous le répète ; je veux vous servir gratuitement ; je vous logerai dans ma maison à Maroc.

LE P. JÉRONIMO.

Seigneur, je suis confus de vos bontés.

JACOB.

Je vous changerai *gratis* votre argent en monnaie du pays.

LE P. JÉRONIMO.

En vérité, seigneur Jacob, je ne sais comment je reconnaîtrai de si grands services.

JACOB.

Par une confiance sans réserve en moi : vous trouverez assez de gens ici qui chercheront à vous tromper. En quelles espèces doit-on vous envoyer votre argent de Livourne ?

LE P. JÉRONIMO.

En bons ducats d'or de Hollande.

JACOB.

Il faut bien y prendre garde : des ducats tiennent peu de place, et sont faciles à enlever. Sur quel vaisseau doit-on les embarquer ? Je les ferai recommander à leur arrivée.

LE P. JÉRONIMO.

Je vous dirai avec sincérité que je les ai embarqués avec moi, et qu'ils sont, avec mes présents, à la douane.

JACOB.

Vous ne les tenez pas encore. Un sac d'or, dans une grande caisse, est bien facile à détourner parmi de grandes machines qu'on déballe et qu'on emballe de nouveau.

LE P. JÉRONIMO.

Mon or y est caché de manière qu'on ne peut le trouver.

JACOB.

Les Italiens sont avisés en tout. Mais on peut toujours reconnaître votre or à sa pesanteur.

LE P. JÉRONIMO.

Cela est impossible. Les poids de plomb de la pendule sont creux, et mes ducats sont enfermés dedans.

JACOB.

Voilà qui est à merveille !

EMPSAEL *s'avance.*

Je l'ai laissée fondant en larmes..... (*A Achmet :*) Que ces esclaves se retrouvent , et dès ce soir.... Seigneur Jacob , je ne vous apercevais pas ; quel sujet vous amène ?

JACOB.

Très-illustre seigneur, une affaire importante , qui vous intéresse particulièrement

EMPSAEL.

L'empereur est-il malade ?

JACOB.

Je l'ai laissé en parfaite santé.

EMPSAEL.

Cela suffit ; il faut que j'entende auparavant cet étranger... Mon père , que me demandez-vous ?

LE P. JÉRONIMO.

Très-grand ministre , je suis venu en Afrique , avec les aumônes des chrétiens , pour le rachat des captifs dans l'empire de Fez et

de Maroc ; je suis porteur de passe-ports de l'empereur , signés de votre excellence.

EMPSAEL.

Les chrétiens emploient toutes sortes de moyens contre nous : les ecclésiastiques d'Espagne paient à leur roi la dîme de leurs revenus pour nous faire une guerre perpétuelle ; ensuite d'autres ecclésiastiques viennent avec des aumônes racheter ceux de nos ennemis qui sont tombés dans nos fers. Si l'empereur me croyait, ce commerce n'existerait plus ; il est contraire à nos intérêts : des bras valent mieux que de l'argent ; mais, puisqu'il vous l'a permis, vous pouvez traiter avec les particuliers dans tout l'empire, excepté avec moi.

LE P. JÉRONIMO.

Le seigneur Jacob m'a promis de m'appuyer auprès de son excellence.

EMPSAEL.

Il ne faut point d'appui avec moi ; chaque affaire se recommande d'elle-même.

LE P. JÉRONIMO.

Votre vertueuse épouse, très-illustre seigneur, m'a promis sa protection auprès de vous.

EMPSAEL.

Zoraïde n'étend point son crédit particulier sur moi dans les affaires publiques.

LE P. JÉRONIMO.

Permettez-moi seulement de racheter ceux de vos esclaves qui sont les plus âgés et les plus inutiles.

EMPSAEL.

Parmi nos ennemis, les plus âgés sont les plus coupables.

LE P. JÉRONIMO.

Songez que j'ai passé les mers, et que je me suis exposé à une infinité de dangers pour cette mission. Seigneur, au nom de l'humanité....

EMPSAEL.

Je vous le répète, vous pouvez racheter librement des captifs dans tout l'empire. Votre

action est louable ; vous la faites par amour de l'humanité ; mais c'est aussi par amour de l'humanité que je ne rends aucun des miens , et que je fais une guerre implacable aux chrétiens , qui font les malheurs de l'Afrique.

ACHMET.

Seigneur, toute son humanité n'est que l'intérêt de son ordre ; il porte la même croix que les chevaliers de Malte.

EMPSAEL, à *Achmet*.

Tais-toi. Cet étranger est ici sur la parole de l'empereur et sur la mienne ; sa personne est sacrée.

LE P. JÉRÓNIMO.

Je supplie votre excellence de m'accorder au moins une faveur ; j'en serai très-reconnaissant.

JACOB.

Oui, seigneur, il a apporté un collier de perles fines pour Zoraïde.

LE P. JÉRÓNIMO.

Quoique les armes dans vos mains soient

terribles aux chrétiens , je joindrai , seigneur , à ce collier un beau sabre de Damas pour vous.

EMPSAEL.

Tout ministre qui accepte des présents , ou qui permet que ceux qui lui appartiennent en reçoivent , est un ministre corrompu. Je ne reçois rien que de l'empereur , et Zoraïde ne reçoit rien que de moi ; mais je pardonne cette séduction à votre habitude des usages de l'Europe , et à votre ignorance des miens. Quelle est cette faveur que vous me demandez ?

LE P. JÉRONIMO.

La permission de descendre jusque dans les prisons pour consoler vos captifs.

EMPSAEL.

Vous le pouvez , je loue votre vertu.

LE P. JÉRONIMO.

Permettez - moi d'y employer tous les secours de ma religion.

ACHMET.

Seigneur, c'est un abus.

EMPSAEL, à *Achmet*.

Si tu dis un mot.... (*Au P. Jérónimo :*)
 J'y consens. Les chrétiens ne permettent pas
 à leurs esclaves noirs de rester dans la reli-
 gion où ils sont nés ; mais les musulmans,
 plus équitables, ne captivent que les corps
 de leurs ennemis ; ils laissent leurs ames libres.

LE P. JÉRÓNIMO.

Seigneur, j'adresserai au ciel les prières les
 plus ferventes pour vous et pour Zoraïde.

EMPSAEL.

Je vous en remercie : Dieu écoute les priè-
 res de toutes les religions.... Adieu.... (*A ses
 gardes :*) Qu'on donne une escorte à ce bon
 religieux ; qu'on le conduise à la tente de
 mes hôtes ; il est trop tard pour le renvoyer
 à la ville.... (*A Achmet :*) Que mes esclaves
 fugitifs se retrouvent dès ce soir.

ACHMET.

Seigneur, je vous jure, sur ma tête, que
 j'ignore où ils sont. Comme le blanc était

vieux, et qu'il n'aurait pu suivre l'équipage de son vaisseau, je l'ai fait partir du cap d'Aguer sur un chameau, avant le jour; il est arrivé ce matin au camp, et on l'a mis de suite aux travaux pour ne pas lui laisser le temps de s'ennuyer. Pour moi, je suis arrivé ce soir avec le reste de l'équipage; j'ai déposé son pavillon aux pieds de Zoraïde, et j'ai fait prosterner devant elle ma troupe, suivant l'usage et vos ordres. Seigneur, vous n'avez pas un plus fidèle serviteur que moi.

EMPSAEL.

Et qu'est devenu le noir qui était avec ce blanc?

ACHMET.

Il a toujours suivi son maître, car il ne peut être un moment sans lui.

EMPSAEL.

Il fallait l'en empêcher.

ACHMET.

Il m'aurait été plus aisé de le tuer. J'ai été au moment de le faire; mais un esclave vaut

de l'argent : il aurait fallu vous le payer ; d'ailleurs , c'était un noir , et je respecte sa couleur.

EMPSAEL.

Où allait ce vaisseau espagnol ?

ACHMET.

En Guinée , à la traite des noirs.

EMPSAEL.

Quelle était sa cargaison ?

ACHMET.

Ce que les Européens ont coutume de porter pour la traite des noirs : d'un côté , de l'eau-de-vie pour les enivrer , de mauvais fusils pour les faire battre ; et de l'autre , des fers et des menottes pour enchaîner leurs prisonniers.

EMPSAEL.

Comment s'appelait ce vaisseau ?

ACHMET.

Notre-Dame-de-Pitié.

EMPSAEL.

Notre-Dame-de-Pitié allant à la traite des noirs, avec de l'eau-de-vie, des fusils, des fers et des menottes ! Les perfides Espagnols ! Et comment s'appelait cet esclave blanc ?

ACHMET.

Seigneur, je n'en sais rien.

EMPSAEL.

Tu ne sais pas son nom ?

ACHMET.

Quand je tiens la personne, je m'embarasse fort peu comment elle s'appelle. Qu'auriez-vous dit, si, au lieu du vaisseau, je n'aurais apporté que son nom ? Malgré son feu terrible, je l'ai approché de si près, que j'ai pu le lire sans lunette. En vérité, vos gardes noirs vont au feu comme les barbets à l'eau.

EMPSAEL.

Comment ! tu n'as pas pris seulement le nom de famille de cet esclave ?

EMPSAEL.**ACHMET.**

Il sera fort aisé de le savoir par les gens du vaisseau. Pour lui, il n'a pas voulu dire un mot depuis qu'il s'est vu entre nos mains. Tout ce que je sais, c'est qu'il a des cheveux blancs et la barbe grise. Quant au reste de ses traits, je n'en puis rien dire.

EMPSAEL.

Et d'où venait-il ?

ACHMET.

Je pense qu'il venait de Saint-Domingue, ainsi que le vaisseau.

EMPSAEL.

De Saint-Domingue ! Ce pays est plein de mes ennemis.

ACHMET.

Vous devez donc vous féliciter de la prise de celui-ci, car il est fort riche. Tous les ustensiles de sa cuisine étaient d'argent ; c'est une des bonnes captures que vos vaisseaux aient faites depuis long-temps.

EMPSAEL.

C'est peut-être un habitant de Saint-Domingue ?

ACHMET.

Je l'ignore ; tout ce que je sais, c'est qu'il était, il y a deux heures, au nombre de vos esclaves : mais je le retrouverai, fût-il caché au fond de l'enfer.

EMPSAEL.

Un homme riche, de Saint-Domingue !... tu l'auras fait évader par l'espoir de quelque grande récompense.

ACHMET.

Par la vie de Zoraïde, illustre seigneur, j'en suis incapable ! Je hais trop les chrétiens. Je suis né en Sicile, d'une famille de paysans opprimés ; nous manquions de pain, dans une contrée qui en pouvait fournir à toute l'Italie. Quand je fus un peu grand, mon père et ma mère n'imaginèrent rien de mieux, pour me tirer de la misère, que de faire de moi un musicien. Ils allaient me vendre, pour fort

peu d'argent, à un maître de musique napolitain, lorsque j'échappai à leur inhumanité, en me réfugiant sur le mont Etna, parmi les bandits. Après avoir fait, sur terre, à ma patrie tout le mal possible, je songeai à lui en faire encore plus sur mer. Je vins en Afrique, j'y reniai ma foi, et je me rangeai sous vos pavillons. Moi ! sauver un chrétien ! S'il était en mon pouvoir, je mettrais mon propre père à la chaîne.

EMPSAEL.

Malheureux ! comme tu parles de tes parents ! Je regrette les miens tous les jours.

ACHMET.

J'aime les miens comme ils m'ont aimé.

EMPSAEL.

O chers parents ! faut-il que je vous aie perdus !

Achmet, je te le répète, ne tarde pas à me ramener mes deux fugitifs.... Il suffit qu'ils revenaient de Saint-Domingue, je donnerais dix de mes meilleurs esclaves pour les retrouver.

JACOB.

Très-illustre seigneur, je puis vous en procurer qui vous feront un meilleur service que ceux que vous regrettez. Je vous en arrangerai à bon marché.

EMPSAEL.

Je n'en veux point acquérir par l'argent, mais par le fer.... (*A Achmet:*) Comment traites-tu mes esclaves ?

ACHMET.

Du pis que je peux. J'emploie chaque nation contre son humeur : les Français actifs, à scier de longues poutres de cédre ; les Espagnols paresseux, à les porter ; les habitants du rocher sec de Malte, à dessécher des marais ; les Vénitiens et les Hollandais qui naissent dans l'eau, à casser des roches. Sans cesse je leur fais entrevoir la liberté, pour leur donner sans cesse le désespoir de n'y pouvoir atteindre ; comme le chat qui tient dans ses griffes une souris, la laisse aller, puis la reprend, ainsi je me joue de leurs

vains projets et de leurs espérances. En tout temps, les fers aux pieds. La nuit, je les fais descendre dans de profondes matamores fermées de bonnes grilles de fer, où ils respirent à peine. J'en fais l'appel trois fois par jour, je leur donne à petite mesure l'eau et la farine d'orge, mais je ne leur épargne pas les coups de bâton.

JACOB.

L'Ecclésiastique a dit : « Le fourrage, le bâton et la charge, à l'âne ; le pain, la correction et le travail, à l'esclave : si son maître a de l'indulgence, il en abuse. » *

EMPSAEL.

Maximes injustes ! Il faut employer chaque nation suivant son caractère, et donner à chaque esclave suffisamment pour vivre. Je veux qu'on leur fasse aussi transporter des canons sur toutes les hauteurs qui commandent la mer ; je veux que le bruit en épouvante au loin les vaisseaux européens, et leur

* Voyez l'Ecclésiastique, chap. xxxiii, ψ 25 et suivants.

annonce que c'est ici le rivage de l'empire de Maroc, le séjour d'Empsael.... Combien ai-je d'esclaves ?

ACHMET.

Très-puissant amiral, il me serait impossible de vous en dire le nombre ; vos corsaires vous en amènent tous les jours. Vous en avez au cap d'Aguer, à Azamor, à Tétuan, à Tanger, à Salé, à Maroc ; vous en avez de toutes les nations maritimes de l'Europe, et même de celles qui ne le sont pas.

EMPSAEL.

Comment se conduisent-ils ?

ACHMET.

D'une manière souvent dangereuse. Les Espagnols se taisent long-temps, et font tout-à-coup explosion ; les Anglais, taciturnes, se tuent si on ne les satisfait pas ; les Italiens cabalent entre eux, font des pasquinades, et finissent par obéir ; les Allemands, patients, s'assujettissent aisément par l'habitude : mais les plus difficiles à mener, ce sont les Français. Ils ne peuvent supporter l'esclavage

ils sont toujours à imaginer quelques ruses ; ils creusent des souterrains ; ils escaladent les murs les plus hauts ; ils sont capables , je crois , de s'élever dans l'air : s'ils n'étaient pas jaloux les uns des autres , il y a longtemps que tous les esclaves européens seraient en liberté. Mais ils sont si remplis de discorde , qu'ils maltraitent même ceux de leurs compagnons qui se dévouent à les servir.

EMPSAEL.

Avec des hommes de ce caractère , il faut être toujours en état de guerre : voilà d'où vient l'usage des habitants de Maroc , de porter , en tout temps , deux coutelas et un poignard. En Amérique , un blanc peut se promener une baguette à la main , parmi les esclaves noirs ; mais en Afrique , un noir doit être toujours armé parmi ses esclaves blancs.

ACHMET.

Seigneur , leurs divisions servent plus à notre sûreté que nos armes. Ils sont pleins de vanité dans les fers. Les Espagnols ne parlent que de leur famille ; les Anglais , de leur

nation ; les Italiens , de leur religion ; les Allemands , de leur empereur ; les Français , de leur roi. Les Français sont les plus à craindre : comme ils aiment passionnément les femmes , ils savent par-tout les intéresser à leurs projets. Il ne faut pas douter qu'ils ne s'appuient ici de Zoraïde , qui est de leur pays.

EMPSAEL.

J'y mettrai ordre. Tu m'as dit que j'avais des esclaves des puissances non maritimes ?

ACHMET.

Vous avez des Prussiens , des Autrichiens , des Suisses , des Polonais.

EMPSAEL.

Comment traites-tu tous ces gens-là ?

ACHMET.

Comme les autres.

EMPSAEL.

Il faut les traiter avec plus de rigueur , parce qu'ayant des terres à cultiver dans leur

pays, ils vont envahir celles d'autrui : un laboureur n'est pas pardonnable d'être pris sur mer. Tu me donneras un état des diverses professions de mes esclaves.

ACHMET.

On croirait qu'ils ont été tous rois ou ministres dans leur pays, car ils se mêlent de gouverner celui-ci ; ils traitent les Africains de barbares. A les entendre, tout est admirable chez eux ; et cependant la plupart d'entre eux sont des misérables qui, comme moi, en sont sortis faute d'y trouver de quoi vivre. Au reste, vous avez des musiciens, des gens de loi, des artistes, des soldats, des matelots.

EMPSAEL.

Il ne faut pas agir envers eux de la même manière. Ecoute, pour être juste, il faut, en toutes choses, faire le contraire de ce que font les chrétiens. Par-tout, ils ne respectent que la fortune : ils honoreront un fripon, s'il est riche ; ils mépriseront un homme de bien, s'il est pauvre : ils auraient des égards pour leur ennemi, s'il était ou noble, ou accredité

dans son pays ; mais ils le traiteraient sans pitié, s'il y était sans crédit ou misérable. Il faut, au contraire, avoir quelque indulgence pour ceux de nos ennemis qui gagnent leur vie par l'exercice d'un art ou d'une industrie ; tels sont entre autres, les matelots et les soldats que la misère force de servir. On les mène à la guerre, comme des meutes de chiens à la chasse, qui ne prennent le gibier que pour les chasseurs. C'est sur les chefs des Européens qu'il faut faire tomber tout le poids de la servitude. Les armateurs qui les paient, les nobles qui les conduisent, les prêtres qui les exhortent et les dirigent : voilà les vrais coupables. Ah ! s'il me tombait entre les mains un de ces rois ou de ces ministres européens qui, au milieu de leurs plaisirs, ordonnent les malheurs de l'Afrique, j'accumulerais sur eux tous les fléaux de l'esclavage dont ils signent les traités. Pour les femmes, il faut en avoir pitié. Ce sexe faible ne s'écarte de l'humanité, que quand il est égaré par les hommes. Tu dois en agir de même avec les enfants. Enfin, à l'exemple du ciel, il faut que les foudres de l'empereur

tombent sur les cédres des montagnes, et épargnent l'herbe des vallées.

ACHMET.

Le ciel n'y prend pas garde de si près. Sa foudre tombe sur les innocents comme sur les coupables : elle m'a frappé lorsque je n'étais qu'un enfant. Mais celle de l'empereur n'ira pas au hasard.

EMPSAEL.

Tu ne crois donc pas à la justice de Dieu ?

ACHMET.

Non ; je ne crois qu'à la force des hommes : c'est par elle seule qu'ils se gouvernent.

EMPSAEL.

Homme sans loi, ne vois-tu pas que le ciel a mis la punition des Européens sur le rivage de l'Afrique ? Il m'a donné sur eux un plus grand degré de puissance qu'à toi, parce que j'avais plus à m'en plaindre.... Songe à me retrouver mes deux esclaves fugitifs, morts ou vifs.

ACHMET.

Je n'y sais qu'un moyen, c'est de faire donner la question à tous les esclaves du camp. Je les forcerai bien de me dire où sont leurs compagnons ; j'y emploierai la faim, la soif, le fer et le feu.

JACOB, à *Empsael*.

Seigneur, si vous me permettez de dire mon avis, ce moyen n'est pas sûr ; il vaut mieux proposer une bonne récompense à celui qui les dénoncera : on peut résister aux tourments, mais on ne résiste point à l'argent.

EMPSAEL.

Je laisse aux Européens la cruauté et la corruption envers leurs ennemis : je ne fais aux miens qu'une guerre loyale ; j'emploie la force contre les forts, et la justice contre les faibles. (*A Achmet :*) Va chercher mes deux esclaves ; garde-toi sur-tout de leur faire du mal. Il est naturel au captif de chercher sa liberté : quand il s'échappe, son gardien seul est coupable. Sur-tout ménage l'esclave noir ;

il y aurait de quoi vous éloigner à jamais du ministère. J'en ai été dans la plus terrible inquiétude, car il y allait de votre tête.

EMPSAEL.

On peut faire tomber ma tête, mais non m'ôter mon courage. Dis-moi tout ce que tu sais.

JACOB.

Seigneur, l'empereur, ralenti, comme vous savez, par les années, ne s'occupe plus maintenant qu'à faire fleurir les arts de la paix, et à les répandre dans ses vastes conquêtes. Vos ennemis ont profité de ces dispositions et de votre absence, pour vous perdre dans son esprit : ils lui ont représenté que votre goût pour la guerre avait détruit le commerce dans ses états ; qu'on n'y voyait plus d'autre argent que des monnaies étrangères ; que toutes les manufactures y étaient anéanties au point qu'il n'y avait dans ses ports, ni ateliers de construction pour ses vaisseaux, ni fonderies de canons, et qu'enfin l'empire touchait à sa ruine. La savante ville de Fez, à laquelle vous avez envoyé tous les livres européens qui se

trouvaient dans vos prises, a représenté à l'empereur que ses collèges étaient déserts, parce que ses étudiants s'engageaient en foule sur vos corsaires; qu'il n'y aurait bientôt plus ni ecclésiastiques, ni hommes de loi: ce qui entraînerait nécessairement la perte de la religion et de la patrie. D'un autre côté, les Africains blancs, jaloux de la préférence que l'on donne ici aux noirs, pour tous les emplois, ont répandu le bruit que vous vouliez vous rendre indépendant par le crédit des hommes de votre couleur; que, dans cette intention, vous aviez formé la garde de l'empereur de noirs qui vous étaient dévoués; que vous faisiez construire une forteresse dans le voisinage de votre pays; que vous y logiez ce que vous aviez de plus cher; que vous vouliez profiter de vos grandes richesses, de votre pouvoir, de la vieillesse de l'empereur, et de la jeunesse de son fils pour vous emparer de la couronne. Les consuls européens, pleins de ressentiment contre vous, ont accrédité ces rumeurs par de riches présents qu'ils ont répandus dans le sérail. Enfin, vos fidèles noirs, mécontents de ce que vous

avez épousé une femme blanche, disaient hautement que, méprisant votre propre sang, et l'exemple de l'empereur dont la femme favorite est noire, vous aviez sans doute le projet de vous allier avec les chrétiens européens. La longue confiance de Muley Ismaël pour vous, ébranlée par une conjuration aussi générale, a été altérée au point que vos amis tremblants ont craint qu'il ne demandât votre tête avant votre justification.

EMPSAEL.

As-tu tout dit ?

JACOB.

Oui, seigneur.

EMPSAEL.

Tant que l'empereur suivra mes maximes, ses états seront florissants. Je ne saurais trop le répéter, la politique de l'Afrique doit être opposée en tout à celle de l'Europe. Il faut d'abord laisser aux chrétiens les arts de luxe qui les corrompent : les sérails et les magasins de Maroc ne sont que trop remplis des étoffes et des bijoux que j'ai pris sur les vaisseaux

européens ; nous n'avons pas besoin de frapper de la monnaie pour notre commerce : nos espèces d'or et d'argent sont en Portugal et en Espagne, notre trésor en est plein. Quant aux arts de la guerre, nous pouvons également nous en passer : nos fabriques d'armes et nos ateliers de construction sont en Italie, en Espagne, en France et en Angleterre ; nos arsenaux et nos ports sont remplis de canons et de vaisseaux que nous avons enlevés à ces puissances ; ils en regorgent au point que nous en pouvons faire commerce. S'il est quelques autres arts qui nous soient utiles, laissons ici toutes les religions libres ; bientôt tout ce qu'il y a d'illustre et de persécuté chez nos ennemis passera la mer pour nous les apporter. Nous n'avons pas besoin d'écoles à Fez : nous ne manquerons pas de gens éclairés, tant que nous aurons des succès. Il ne faut que d'intrépides soldats ; notre religion est de vaincre, et notre justice de nous venger. D'une part, les Maures, expulsés d'Espagne, contre le droit des gens ; et de l'autre, les noirs, réduits à la servitude en Amérique, contre le droit de la nature :

voilà les deux lions qui défendent le trône d'Ismaël, et qu'il doit lancer contre toute l'Europe. Pour la victoire, il ne nous faut que le souvenir de nos affronts ; nous n'avons pas besoin d'autres armes que nos bras : les Européens nous fabriqueront toujours assez de vaisseaux et de canons. Pourquoi ne serais-je pas libre de me livrer à l'amour comme à la vengeance ? Ces deux passions sont en contre-poids égal dans mon cœur. Ma vengeance a été utile à l'Afrique, et si mon amour peut nuire à quelqu'un, ce ne peut être qu'à moi.

Pour ce qui est de me rendre indépendant, et de m'emparer de la couronne, tu as vu, près de mes tentes, sur un tertre, une petite chaumière : c'est là ma forteresse et mon trône ; c'est là que je prends plaisir à oublier une cour orageuse. Je l'avoue, j'ai goûté quelque douceur à la rendre au dedans digne de l'objet que j'aime, en y accumulant les fruits de mes victoires, et à l'orner au dehors des pavillons que j'ai enlevés à mes superbes ennemis ; et s'il manque aujourd'hui quelque chose à mon bonheur, c'est que mes infortu-

nés parents, qui ont été leurs victimes, ne soient pas les témoins de ma gloire et de leur humiliation.

JACOB.

Seigneur, l'empereur n'a pas tardé à rendre justice à la grandeur de vos vues et à la modération de vos désirs ; il s'est rappelé ces vastes conquêtes où vous l'avez si bien servi sur la terre, le degré de splendeur où vous avez porté sa puissance sur la mer, les richesses immenses que vous avez fait entrer dans ses coffres, la fidélité inaltérable et l'obéissance aveugle de vos compatriotes ; et il a fait ajouter à ses titres de roi de Fez et de Maroc et d'empereur d'Afrique, celui de seigneur de la Guinée, comme un titre de protection pour les noirs, et plus fraternel que celui de roi et d'empereur. Ensuite, il a désigné son dernier fils, Muley Dahmet Dahabby, sorti comme lui d'une femme noire, pour son successeur au trône, au préjudice de ses autres enfants nés de femmes blanches ; et enfin, il vous a nommé pour le former, après lui, dans le grand art de gouverner : vous en recevrez l'ordre incessam-

ment. Le choix qu'il a fait de votre personne, a eu l'approbation de tout l'empire.

EMPSAEL.

Pour instruire le prince de Maroc, sorti du sang des anciens chérifs et de celui des noirs, il ne lui faut d'autre livre qu'une carte marine. Il y verra, au nord de ses états, la perfide Espagne; au sud, la malheureuse Guinée; et au couchant, les îles de l'Amérique: mais, pour apprendre à y lire, il lui faut pour précepteur l'adversité. Je n'ai rien à refuser à Muley Ismaël; il m'a captivé par ses bienfaits; mais jamais son fils ne lui ressemblera: * la prospérité des pères corrompt les enfants.

JACOB.

Si celui d'Ismaël est formé par un aussi grand maître que vous, l'Afrique ne manquera jamais d'esclaves blancs, ni Maroc de trésors. Il ne me reste, seigneur, qu'un souhait à faire pour votre gloire, c'est que vous

* La prédiction d'Empsaël sur Muley Dahmet s'est vérifiée.

ne laissez pas prendre trop de pouvoir sur vous à l'amour de votre épouse. Si vous me permettez de le dire, elle est d'un sang ennemi des Africains. Quand vous sentirez affaiblir en vous, par ses caresses, vos justes ressentiments contre les Européens, rappelez-vous, seigneur, les injures éternelles qu'ils ont faites à l'Afrique : ce pays est couvert des monuments de leur tyrannie. Les plus coupables de leurs peuples sont sans doute les Romains. Après avoir conquis l'Asie, et détruit l'empire des Juifs, ils s'étendirent comme un torrent en Afrique. Rome, en tout temps, a fait les malheurs du monde ; Rome moderne, plus ambitieuse, captive les corps et les ames.

EMPSAEL.

Jacob, je te remercie ; mais Zoraïde n'est pas Romaine. Adieu, laisse-moi respirer seul un moment.

JACOB.

Adieu, seigneur ; accordez-moi votre puissante protection, et je vous jure par Abraham une fidélité à toute épreuve.

EMPSAEL, *seul.*

Je me suis expliqué avec trop de liberté devant ce juif; c'est un courtisan rusé; il tourne le dos au soleil couchant pour adorer le soleil levant; il est venu voir s'il n'y avait pas quelque réalité dans les bruits qui couraient de moi, et si je n'étais pas disposé à abuser de la vieillesse d'Ismaël et de l'inexpérience de son fils. Il a d'abord entr'ouvert mon cœur par des flatteries; ensuite il l'a rempli de fiel contre l'empereur, le peuple, mes amis, mes ennemis, ma propre femme; et quand il en a eu pénétré le fond, il a fini par des serments de fidélité.... Malheureuse condition des ministres! au comble de la puissance, ils n'ont pas un ami à qui ils puissent confier leurs peines! Au moins, dans les temps de ma servitude, je trouvais avec qui les partager. Quand mon maître m'avait mis ma charge sur les épaules, je rencontrais toujours sur les chemins quelque compagnon d'esclavage, aussi chargé que moi; après nous être aidés à nous débarrasser de nos fardeaux, nous nous asseyions au pied d'un ar-

bre ; nous nous racontions nos misères ; nous parlions de la barbarie de nos maîtres ; nous formions des projets de vengeance ; ensuite , après nous être aidés à nous recharger , nous nous quitions les larmes aux yeux , nous serrant la main et nous disant : Adieu , mon ami , adieu. Nous nous séparions , sûrs de notre foi sans avoir fait de serment : notre faiblesse nous liait ; la grandeur me met en méfiance de mes propres amis. Esclave , des inconnus me déchargeaient de mon fardeau ; ministre , il faut que je porte seul celui d'un empire. Il n'y a qu'un confident digne de l'homme , c'est la femme : la nature les a faits l'un pour l'autre. La femme a en elle tout ce qui manque à l'homme , de la douceur pour calmer sa colère , de la gaieté pour dissiper ses noires réflexions ; l'homme , à son tour , lui communique de la force pour appuyer sa faiblesse , du jugement pour fixer la mobilité de son imagination ; la nature les met sans cesse dans l'heureuse nécessité de partager leurs plaisirs et leurs peines : oui , la femme est la plus chère portion de l'homme. Pendant qu'il se livre le jour aux affaires , il se console en

pensant que le soir il déposera toutes ses inquiétudes dans son sein ; mais lorsqu'il voit qu'un autre homme y a pris sa place , et partage son estime ou sa confiance , à la faveur des préjugés de nation ou de religion , alors il ne reconnaît plus en elle sa moitié.... Le cœur est tout, le reste n'est rien.... Oui, trouver un autre homme dans le cœur de sa femme , c'est pire que de le trouver dans son lit. Mes ennemis se sont emparés de la mienne : pendant que de justes ressentiments m'animent contre eux, une pitié déraisonnable l'afflige ; mes victoires la font pleurer.... Va donc chercher du repos contre les intrigues des cours, l'ingratitude des peuples et des rois, dans le sein de ton épouse : tu y trouveras l'amour de tes anciens tyrans, et pour maîtres tes propres esclaves.... Oh ! heureux l'homme obscur qui vit seul ! Que je serais heureux si, au sortir de mon esclavage, la fortune m'avait jeté seul et inconnu au milieu de cette forêt ! J'y aurais vécu de la chasse, et en liberté. Ces arbres antiques, ces vallées profondes, ces monts âpres parsemés de fontaines et couronnés de neiges resplendissan-

tes , me plaisent plus que le palais impérial de Maroc , surmonté de ses boules d'or. Mon ame s'agrandit dans ces solitudes , qui n'ont que le ciel pour toit , et que Dieu pour maître. J'aime à voir ces tours entr'ouvertes , ces remparts ruinés , et ce grand squelette d'une ville européenne que les siècles ont dévorée ; je me plais à parcourir ces longs portiques silencieux où fourmillait autrefois un peuple tumultueux , bruyant et insolent ; j'aime à poursuivre les sangliers et les buffles dans ces vastes places où les légions romaines faisaient briller leurs armes devant les palais de leurs généraux , en les proclamant à grands cris les seigneurs de l'Afrique. César , avec toute sa puissance , n'a fait qu'un parc pour la chasse du noir Empsael. Les peuples ambitieux de l'Europe bâtissent de grands monuments ; les noirs , plus sages , n'élèvent que des cabanes. Tous les monarques de la Guinée n'ont jamais construit un édifice plus durable qu'un homme , et plus haut qu'un palmier : la gloire de l'Europe est de laisser par-tout des trophées ; l'Afrique , comme la nature , met la sienne à les renverser. Les siècles ont vengé

ma patrie de ses anciennes injures , allons la venger de ses nouveaux tyrans ; allons réduire leurs flottes en cendres ; rendons leurs villes semblables à celle-ci , et transportons-en les habitants esclaves en Afrique ; appesantissons tout le poids de la vengeance sur ceux qui sont en mon pouvoir. Les liens du devoir se relâchent parmi eux ; à peine ils arrivent qu'ils s'enfuient ; ils trouvent de la protection dans les larmes de mon épouse ! J'ai mis l'ordre dans trois royaumes , je saurai bien le mettre dans mon cœur. L'amour et la vengeance s'en disputent l'empire : bannissons l'amour. Plus de pitié : je verrai désormais Zoraïde en pleurs à mes genoux sans en être ému.

« Benezet vient à passer , vêtu comme un » esclave ; il s'achemine vers la tour de César. »

EMPSAEL.

Que vois-je ? mon esclave fugitif ! Holà ! arrête ; qui es-tu ?

BENEZET.

Un habitant du monde.

EMPSAEL.

Tu es Européen, je le reconnais à ta physionomie : où est ton passe-port ?

BENEZET, *lui montrant les plantes qu'il porte à sa main.*

Le voici.

EMPSAEL.

Des plantes à la main peuvent servir de passe-port à des hommes simples ; mais les Européens se servent d'écritures perfides comme eux. Ton passe-port ?

BENEZET

Mon ami, je n'en ai pas d'autre. Des plantes utiles me font bien venir chez tous les peuples innocents et bons.

EMPSAEL.

Quelle est ta profession ?

BENEZET.

La même que la tienne ; je suis chasseur.

EMPSAEL.

EMPSAEL.

A qui fais-tu la chasse ?

BENEZET.

A des animaux plus terribles que les lions,
et avec une arme plus forte que la lance.

EMPSAEL.

Tu es donc un de ces marabouts du désert
qui trompent le peuple par de vains sortilè-
ges ? Quels sont ces animaux, et où sont tes
armes ?

BENEZET.

Ces animaux sont les passions, et mon
arme est la patience.

EMPSAEL.

Dites-moi : pourquoi vous retirez-vous
seul dans ces déserts ? Savez-vous que c'est
ici la ville des Lions ?

BENEZET.

Mon frère, un buisson épineux, ou les
ruines d'un monument, suffisent pour me dé-

fendre des lions ; mais les lions me défendent des hommes qui sont beaucoup plus à craindre. Les lions ne font point de mal aux hommes qui ne leur en font point ; ils n'en ont jamais fait aux anciens solitaires de l'Égypte, ni à ceux de ta religion qui vivent dans les déserts.

EMPSAEL.

Vous avez raison. Mais comment vivez-vous seul dans cette forêt inculte ?

BENEZET.

Les arbres me donnent des fruits : le jour, je cherche des plantes dans la montagne ; la nuit, je me retire dans cette tour, inaccessible aux bêtes féroces.

EMPSAEL.

Pourquoi avez-vous renoncé au monde ?

BENEZET.

Ce sont les hommes du monde qui renoncent au monde. Pour moi, j'en jouis tous les jours de ma vie ; je la règle sur le cours du soleil ; je passe le printemps et l'été en Amérique,

l'automne en Europe, et l'hiver en Afrique. Chaque jour, je me lève et je me couche avec le soleil. Le jour, les bienfaits de Dieu, répandus en profusion sur la terre, me pénètrent de reconnaissance; et la nuit, sa magnificence dans les cieux me remplit de ravissement. Ami, crois-moi, la vue seule du ciel me donne des insomnies.

EMPSAEL.

Hélas! j'ai vécu autrefois aussi heureux!.. Mais comment pouvez-vous vivre tout seul?

BENEZET.

Les principales actions de la vie se font seul : on dort seul, on pense seul, on souffre seul, on meurt seul.

EMPSAEL.

Pourquoi ne pas employer votre sagesse à servir les hommes?

BENEZET.

C'est pour les servir et n'en être point offensé, que je vis loin d'eux. Je porte d'un

pays à l'autre les semences des plantes utiles. Chez les peuples riches, je les sème dans les forêts, où elles ne sont connues que d'un petit nombre de sages; mais je les porte chez les peuples pauvres et hospitaliers, qui les cultivent dans leurs champs avec reconnaissance. Chemin faisant, si je trouve des hommes affligés des passions qui attaquent les peuples corrompus, telles que les préjugés de la gloire ou de la superstition, je tâche de les déraciner en eux, afin de les faire vivre en paix avec les autres, et sur-tout avec eux-mêmes.

EMPSAEL.

Faire vivre les hommes en paix ! Hommes et femmes, blancs et noirs, chrétiens et musulmans, tous les hommes sont en état de guerre. Et où allez-vous maintenant ?

BENEZET.

Je vais en Guinée pour y faire tomber l'esclavage des noirs en Amérique.

EMPSAEL.

Et par quel moyen ?

EMPSAEL.

BENEZET.

Mon ami, je suis dans mon bon sens, je te l'assure.

EMPSAEL.

Ne rien refuser à ceux qui veulent nous dépouiller ! Il n'y a pas un seul exemple d'une pareille politique sur toute la terre.

BENEZET.

Je t'assure qu'elle fait subsister en paix et fleurir une belle population en Amérique.

EMPSAEL.

Comment ! vous ne faites jamais la guerre ?

BENEZET.

Jamais. La guerre ne convient qu'aux bêtes féroces.

EMPSAEL.

Vous n'avez donc point de voisins ?

BENEZET.

Nous sommes au milieu de sauvages toujours en guerre.

EMPSAEL.

289

EMPSAEL.

Vous êtes donc inconnus aux Européens ?

BENEZET.

Nous trafiquons avec eux ; et nous sommes nous-mêmes descendants des Européens.

EMPSAEL.

Comment s'appelle votre pays ?

BENEZET.

La Pensylvanie.

EMPSAEL.

Et votre religion ?

BENEZET.

Le christianisme.

EMPSAEL.

Le christianisme ! il a fait les malheurs du monde.

BENEZET.

Les Européens en ont fait le prétexte de

leurs fureurs ; mais il fait notre bonheur en Pensylvanie.

EMPSAEL.

J'ai ouï parler de ce pays. Dieu fait donc des miracles en faveur de la vertu ?

BENEZET.

N'en doute pas , mon frère : il en fait partout en faveur de ceux qui se fient en lui ; par-tout il prend la protection des faibles ; il fait réagir contre les méchants les maux qu'ils font aux hommes. Tout homme qui a un esclave , a , à son tour, un tyran , ou dans sa femme , ou dans son souverain.

EMPSAEL.

Vous pourriez bien avoir raison. Mais la nature fait naître les hommes en état de guerre , en leur donnant des intérêts différents ; ceux de l'Afrique ne sont point ceux de l'Europe.

BENEZET.

N'injuriez pas la nature , mon frère : elle n'a donné aux hommes des intérêts diffé-

rents, que pour en composer leur intérêt général. L'industrie de l'Europe sert à l'Afrique, et les richesses de l'Afrique servent à l'Europe.

EMPSAEL.

Qui donc divise ces deux parties du monde depuis tant de siècles, et les arme l'une contre l'autre ?

BENEZET.

C'est l'ambition, qui arme par toute la terre les tribus, les peuples, les religions.

EMPSAEL.

Cependant chaque homme croit voir la vérité dans son parti.

BENEZET.

La vérité ressemble au mont Atlas, qui offre autant d'aspects qu'il y a de points d'où on le regarde. Les uns n'y voient que des terres labourées, d'autres des forêts, d'autres des roches; ceux qui ne le contemplent que de loin, croient y voir un vieillard à tête blanche, qui porte le ciel sur ses épaules. L'ambitieux est celui qui veut forcer les au-

tres de ne voir que ce qu'il y voit ; mais le sage , qui embrasse toutes les observations , s'en forme seul une idée juste : il en est de même de la vérité.

EMPSAEL.

Ce sont les Européens qui font tous les maux du genre humain ; aussi je leur ai juré une guerre éternelle.

BENEZET.

Tu fais en vain la guerre aux Européens ; tu as en toi-même un ennemi plus redoutable qu'eux , c'est la vengeance.

EMPSAEL.

Comment puis-je la bannir de mon cœur , lorsque les monuments de la tyrannie la rallument au milieu même des déserts ?

BENEZET.

Tu peux la bannir , en pensant que ceux qui l'ont exercée comme toi sont morts aujourd'hui , et n'ont laissé après eux que des noms odieux aux peuples opprimés. Cette

EMPSAEL.

293

tour, bâtie par César, s'appelle la tour du Diable.

EMPSAEL.

Mon nom sera cher à l'Afrique, que j'aurai vengée.

BENEZET.

Il peut venir ici après toi des ennemis des noirs et de ta mémoire. Il est un moyen d'en laisser une chère à tous les hommes

EMPSAEL

Quel est-il ?

BENEZET

La vertu.

EMPSAEL.

Elle est victime par toute la terre, excepté peut-être en Pensylvanie.

BENEZET.

Elle triomphe dans le ciel et dans la postérité. Vois ce petit tombeau avec ces couronnes ; c'est celui d'une femme bienfaisante : il est plus honoré que la tour de César.

EMPSAEL.

Ce que vous me dites me touche. Mais -

quel bien pourrais-je faire, entouré d'esclaves blancs ?

BENEZET.

Tu peux faire leur bonheur avec ces plantes, comme je compte faire avec elles celui des noirs. Si je détruis par leur culture l'esclavage des Africains en Amérique, tu peux aussi, par cette culture, détruire la tyrannie des Européens, en les rendant laborieux. Nous parviendrons tous deux au même but par des chemins différents.

EMPSAEL.

Les Européens ne travaillent que par force. Mais venez avec moi à Maroc ; l'empereur ne s'occupe que des arts et de la paix, je vous ferai avoir un emploi à sa cour.

BENEZET.

Je ne vais que chez les faibles et les malheureux. Je me suis fait des ennemis en Europe en y prenant la défense des noirs, je m'en ferais en Afrique en prenant celle des blancs.

EMPSAEL.

295

EMPSAEL.

Savez-vous qui je suis ?

BENEZET.

Mon ami , tu es Empsaël , ministre et grand amiral de Maroc : j'ai entendu plus d'une fois le bruit de tes cors de chasse dans les forêts , et celui de tes canons sur le rivage.

EMPSAEL.

Comment vous appelez-vous ?

BENEZET.

Antoine Benezet.

EMPSAEL.

Bon Antoine Benezet , si j'étais libre , je voudrais passer mes jours , comme vous , dans la solitude.

BENEZET.

Mon frère , je t'indiquerai une solitude plus impénétrable que l'Atlas , où tu pourras te retirer quand tu voudras.

EMPSAEL.**EMPSAEL.**

Où est-elle ?

BENEZET.

Dans ton propre cœur, si tu en chasses les passions.... Adieu : la tour de César est déjà dans l'ombre ; voici l'heure où les lions sortent de leur retraite, et où je rentre dans la mienne.

EMPSAEL.

Adieu, sage Européen : puissent tous tes compatriotes te ressembler ! (*Empsaël reste seul.*) Ce blanc parcourt la terre pour le bonheur des noirs, et moi, noir, je parcours les mers pour le malheur des blancs. La vertu de cet homme me semble plus grande que toutes mes victoires. Oui, il a raison ; le tombeau de Mentia est plus respectable que la tour de César. (*Il s'en approche.*) Mais, que vois-je parmi ces couronnes ? C'est le collier de Zoraïde ! Je l'ai vu ce matin sur son cou, lorsque je l'ai laissée ensevelie dans un profond sommeil. Elle l'a mis en offrande sur le tombeau de Mentia, avant de m'implorer pour des malheureux. Zoraïde ! ô toi qui peux

tout sur moi, tu cherches contre moi des protections chez les morts ! Faible liane, tu t'attaches à une liane morte, pour résister à la tempête qui t'agite ! Souveraine de mon ame ! ma main, entourée de ta couleur favorite, a souvent triomphé dans les combats. Elle a versé le sang de mes tyrans : elle doit essuyer tes larmes. Combattons contre la vengeance. Souvent, sur un vaisseau, surmontant le vent et les flots contraires, j'ai, malgré les orages, abordé et vaincu un vaisseau ennemi : luttons contre nos passions. L'aigle marin s'avance contre les vents qui font ployer ses ailes, et s'élève au-dessus de la tempête : élevons-nous au-dessus de nous-mêmes. Ruban de ma vertueuse épouse, sois à mon bras comme ces feux célestes qui paraissent au haut des mâts à la fin de l'orage, signe du calme des mers et de la sérénité des cieux.

« Pendant qu'Empsael regagnait son palais, » occupé de ces réflexions, ses deux esclaves » infortunés avaient fait de vains efforts pour » s'échapper. Égarés dans les forêts, sans » guide, sans appui, ils s'étaient tout-à-coup » retrouvés auprès de la chaumière de Zoraïde.

» A son aspect, Almiri ne put s'empêcher de
» sentir un mouvement de joie. »

ALMIRI.

Voici la chaumière : O mon maître ! vous
êtes sauvé.

DON OZORIO.

Comment as-tu fait pour retrouver ce che-
min ?

ALMIRI.

En me guidant sur les étoiles, comme
dans mon pays. Voici celle de l'*Éléphant*,
voilà celle du *Colibri*.

DON OZORIO.

Mon ami, nous ne sommes pas ici en sû-
reté. Si on nous y trouve, on nous punira
comme des esclaves fugitifs, et peut-être
comme des voleurs. C'est le comble de l'in-
fortune de regarder sa prison comme un asile,
et de n'y pouvoir entrer !

ALMIRI.

Mon père, vous êtes bien fatigué, asseyez-
vous sur l'herbe.

« Ozorio, conduit par Almiri, s'assied
» entre deux roches. »

DON OZORIO.

La nuit même, si favorable aux malheureux, nous est contraire.

ALMIRI.

O soleil ! dans ton absence tout est mort ;
tu es le grand esprit de l'univers.

DON OZORIO.

Il est un autre esprit, mon fils, qui gouverne ce monde en tout temps ; c'est Dieu : le soleil est son plus bel ouvrage.

ALMIRI.

Mais, quand le soleil est couché, tout dort sur la terre.

DON OZORIO.

Quand Dieu fait coucher le soleil pour nous, il le fait lever pour d'autres pays.

ALMIRI.

Comment ! Il ne dort jamais ?

DON OZORIO.

Jamais : il tourne toujours autour de la terre.

ALMIRI.

(*A part.*) Mon maître a l'esprit malade....
(*A Ozorio.*) Comment le soleil peut-il tourner la nuit autour de la terre, puisqu'on le voit se coucher tous les soirs dans la mer ?

DON OZORIO.

Mon ami, je ne puis t'expliquer cela à présent ; je suis malade : la maladie accable l'esprit.

ALMIRI.

Mon maître, reposez-vous, tâchez de dormir.

DON OZORIO.

Mon ami, il n'y a pas de repos pour moi dans l'esclavage. L'esclavage renferme tous les maux, et prive de tous les biens. Il nous ôte l'usage de la lumière, de l'air, de l'eau et de la terre, dont nous ne recueillons les fruits que pour nos tyrans.

ALMIRI.

Ne soyez pas inquiet. La nuit, quand nous serons dans la prison, je vous procurerai de la lumière en vous allumant du feu; et le jour, quand nous en serons dehors, je vous trouverai de l'eau. Je labourerai la terre pour vous, et je vous chercherai des plantes bonnes à manger.

DON OZORIO.

Les animaux domestiques, amis de l'homme par la nature, deviennent ses ennemis s'il tombe dans l'esclavage. Ici, les chiens des noirs poursuivent les blancs; sans toi, ils les auraient dévoré.

ALMIRI.

Ils font tout le contraire à Saint-Dominique. Mais, puisqu'ils caressent ici les noirs, vous n'avez rien à craindre: je vous accompagnerai par-tout.

DON OZORIO.

En tout temps, les chiens sont fidèles à leurs amis; mais dans l'esclavage, l'homme

abandonne les siens : ici, les hommes de la même nature se disputent les plus misérables subsistances. Ils se dénoncent, ils se trahissent, ils se persécutent.

ALMIRI.

Je serai toujours votre ami, quoique je sois noir et que vous soyez blanc.

DON OZORIO.

L'esclavage rompt les liens les plus sacrés de la nature ; il sépare les pères mêmes des enfants.

ALMIRI.

Je vous serai toujours attaché comme un enfant ; vous m'avez aimé comme un bon père.

DON OZORIO.

O mon fils, en vain tu cherches à me consoler. Tant de maux réunis me tuent ; une fois le corps malade, tout est perdu. La maladie ôte la mémoire, le jugement, la prévoyance. En vain l'homme en santé s'appuie sur ses lumières et son courage : quand

la maladie le saisit, toutes ses forces l'abandonnent. C'est un ennemi qui s'empare de l'intérieur de l'homme, et qui le foule aux pieds avec sa sagesse et sa raison. Connais-tu quelque remède contre une maladie qui nous accable ?

ALMIRI.

Oui.

DON OZORIO.

Quel est-il ?

ALMIRI.

La patience.

DON OZORIO.

Et quand la vieillesse se joint à la maladie, quel remède y a-t-il alors ?

ALMIRI.

Mon père.... il y a la mort.

DON OZORIO.

Mais, c'est un malheur épouvantable de mourir sans secours !

ALMIRI.

Il ne faut pas de secours pour mourir.

DON OZORIO.

Mais tu ne crains donc pas la mort ?

ALMIRI.

Oh non ! mourir, c'est dormir.

DON OZORIO.

Tu crois donc que tout mourra avec toi ?

ALMIRI.

Non, je retournerai dans mon pays.

DON OZORIO.

Qui te l'a dit ?

ALMIRI.

Mon père et ma mère.

DON OZORIO.

Et qui l'a dit à ton père et à ta mère ?

ALMIRI.

Leur père et leur mère.

DON OZORIO.

Sans doute, nous ne tenons nos opinions

que de la foi de nos pères. Heureux l'homme simple qui ne voit pas dans la mort plus de mal que la nature n'y en a mis ! Heureux qui fut élevé dans le repos du cœur et de l'esprit ! il n'est pas plus en souci de sa mort que de sa naissance ; il se laisse aller à l'ordre universel des choses, sans inquiétude et sans effroi. Heureux ceux qui sont nés parmi les peuples que nous appelons sauvages ! ce sont les peuples civilisés qui sont les plus malheureux. Les préjugés terribles s'emparent d'eux à leur naissance, les tourmentent pendant leur vie, et les environnent à la mort. Il en est des conditions des hommes comme des contrées où ils naissent : plus elles sont belles, plus il s'y accumule de maux. C'est autour d'elles que se rassemblent tous les fléaux du corps et de l'ame, les préjugés de la naissance, de la fortune, de l'honneur, de la superstition. O Almiri ! tu es plus heureux que moi : ton corps est esclave ; mais ton ame es libre.... Oui, tu as raison, mon fils ; il ne faut pas craindre la mort. La religion même nous l'apprend, et elle est d'accord avec la nature.

ALMIRI.

Mon père, je ne vous abandonnerai jamais,
je vous accompagnerai dans l'autre monde.

DON OZORIO.

Comment ! tu te ferais mourir ?

ALMIRI.

Oui, pour vous suivre.

DON OZORIO.

O Almiri ! se tuer est un grand crime !

ALMIRI.

Ma vie est à moi.

DON OZORIO.

Non, elle est à la société.

ALMIRI.

Qu'est-ce que la société ?

DON OZORIO.

Ce sont les hommes avec lesquels nous
vivons.

ALMIRI.

Ma vie est donc à vous.

DON OZORIO.

Non ; je n'ai plus rien : ta vie et la mienne sont à nos maîtres.

ALMIRI.

Quoi ! à des hommes qui nous rendent misérables ! Mon corps est à mon maître ; mais ma vie est à vous , car elle est à moi.

DON OZORIO.

Elle est à Dieu qui te l'a donnée,

ALMIRI.

Puisqu'il me l'a donnée, je peux en disposer pour vous.

DON OZORIO.

Non , car il te l'a donnée sans ton aveu, et doit te la retirer de même ; d'ailleurs , si je meurs , tu ne peux me suivre : la mort nous séparerait.

EMPSAEL.

ALMIRI.

Non, la mort ne nous séparera pas ; nous vivrons et nous mourrons ensemble.

DON OZORIO.

O mon fils ! ton amitié m'attache encore à l'existence.

ALMIRI.

Vous avez besoin de prendre des forces ; il nous faut des vivres , j'en vais chercher dans cette chaumière.

DON OZORIO.

Garde-toi d'y rien prendre, ce serait un vol.

ALMIRI.

Dans mon pays, les vivres sont communs entre les noirs : on ne les refuse pas même aux étrangers.

DON OZORIO.

C'est un crime de les prendre parmi les blancs ; mais j'ai plus besoin de dormir que de manger : tâche de reposer aussi ; le som-

meil calme à-la-fois les peines du corps et de l'ame ; il répare toutes les forces ; c'est le plus doux bienfait de la nature.

ALMIRI.

Je ne dormirai pas tant que vous veillerez.

DON OZORIO.

Je crains de m'endormir à cause des bêtes féroces ; la lumière les chasse, mais je n'ai pas seulement une pierre à fusil.

ALMIRI.

Oh ! il n'en est pas besoin ; je vais allumer du feu à la manière de mon pays. Bon, voici deux petits morceaux de bois sec... Mon maître ?

DON OZORIO.

Eh bien !

ALMIRI.

Dites-moi pourquoi les bêtes féroces ont peur du feu.

DON OZORIO.

C'est pour assurer la tranquillité de l'homme

pendant la nuit, que Dieu a voulu que le feu fît peur aux animaux qui vivent de sang.

ALMIRI.

Fort bien, fort bien; mais le feu attire les mouches qui vivent aussi de sang : que direz-vous à cela ?

DON OZORIO.

Tu as l'esprit bien libre pour t'occuper de ces questions !

ALMIRI.

J'ai peu de savoir, mais répondez-moi.

DON OZORIO.

Oui.

ALMIRI.

Dites-moi donc pourquoi le feu chasse les lions, et attire les mouches.

DON OZORIO, *s'endormant.*

Ah! ah!

ALMIRI, *en riant.*

Ah! ah! voyons avec votre grand esprit; n'allez pas me donner quelque raison comme celle du soleil qui tourne.

DON OZORIO.

Oui.

ALMIRI.

Mais oui !

DON OZORIO *s'endort.*

Oui.

ALMIRI.

Eh bien ! vous ne répondez pas ? Vous n'en savez pas la raison : eh bien , je vais vous la dire. Il y a dans mon pays une mouche luisante , qui brille la nuit comme une étoile ; toutes les autres mouches en sont amoureuses , mais pour s'en débarrasser , elle leur promet ses faveurs , à condition qu'elles lui apporteront du feu : * voilà pourquoi , dès qu'il y a du feu allumé , les mouches y volent de tous côtés , afin de devenir brillantes comme leur amie. Eh bien ! que dites-vous de mon histoire ? n'est-elle pas jolie ?... (*Il chasse les mouches avec une branche d'arbre.*) Allez , pauvres mouches.... ne soyez pas amoureuses ; ne vous jetez pas au feu , pauvres mouches ! (*Il s'endort.*)

« Zoraïde arrive avec ses femmes et des
» flambeaux . »

* Cette fable est tirée des Siamois.

ROSA ALBA.

Au moins, madame, vous en voilà délivrée ! Quel cruel embarras pour vous si Empsael eût trouvé ici Pedro Ozorio !

ZORAÏDE.

Ce malheureux est bien plus embarrassé que moi, quelque part qu'il soit.

PETROWNA.

Et son pauvre noir !

MARGUERITE.

Qui est-ce donc qui a allumé ici du feu ?.. Madame, ne faites pas de bruit. Voici ces deux esclaves qu'on cherche par-tout : ils sont endormis.

ZORAÏDE.

Ne les réveille pas... O sommeil ! tu calmes les peines des infortunés.

ROSA ALBA.

Empsael va arriver.... Quelle scène terrible lorsqu'il reconnaîtra Ozorio, son ancien maître !

ZORAÏDE.

Si Ozorio lui-même apprend qu'il est au pouvoir d'Empsael, il va mourir de frayeur...
O Dieu !...

ROSA ALBA.

Madame, vous êtes trop bonne. Il y a un proverbe bien vrai dans mon pays : « Ne voulez-vous pas qu'il vous arrive de mal ? ne faites pas de bien. »

ZORAÏDE.

Ce sont des méchants qui ont imaginé ce proverbe. Celui-ci est bien plus vrai : « Si vous faites du mal, il vous arrivera du mal. » Ne voyez-vous pas que le mal qu'Ozorio a fait autrefois à Empsael est puni aujourd'hui par son propre esclavage ?

ROSA ALBA.

Vous avez raison, madame.

ZORAÏDE.

Au contraire, voulez-vous qu'il vous arrive du bien ? faites du bien. Ne voyez-vous pas

que le bien qu'Ozorio a fait à son noir, est récompensé par l'attachement de ce pauvre esclave ? Comment allons-nous faire pour empêcher Ozorio d'être la victime de la fureur d'Empsael ?

PETROWNA.

Ozorio a laissé croître sa barbe. Il y a bien long-temps qu'Empsael ne l'a vu, il n'en sera pas reconnu d'abord.

ZORAÏDE.

Mais lorsqu'Empsael l'interrogera, et qu'il saura qu'il est de Saint-Domingue, et qu'il s'appelle Ozorio ?

ROSA ALBA.

Il n'a qu'à changer de nom, et se dire d'un autre pays.

ZORAÏDE.

Il ne faut jamais tromper.

DALTON.

Il faut le prévenir de sa situation, afin qu'il y pourvoie lui-même. A sa place, je me tuerais.

ZORAÏDE.

Généreuse Dalton, ce serait le tuer moi-même dans l'état de faiblesse où il est, que de lui montrer le précipice sur le bord duquel il est endormi. D'ailleurs, quand une fois on a rendu service aux malheureux, il ne faut pas les abandonner : l'inconstance des protecteurs met le comble aux peines des infortunés.

MARGUERITE.

Il y a un moyen bien simple ; c'est de les faire retourner avec les autres esclaves dans la matamore, par le moyen du souterrain que Williams y a creusé. Ah ! voici Williams.

WILLIAMS.

Ces maudits esclaves fugitifs ont redoublé notre misère. Le renégat Achmet, qui les cherche par-tout, a fait la visite dans la prison, où il a découvert le souterrain que j'y avais fait. Malédiction sur les Espagnols !

MARGUERITE.

Apaise-toi, mon cher Williams.

EMPSAEL.

WILLIAMS.

Le renégat attend le retour d'Empsaef pour faire donner la question à tous les esclaves. Il veut savoir qui a creusé le souterrain.

ROSA ALBA.

Mais ce bon Père de la Merci ne trouve-t-il pas moyen de le calmer ?

WILLIAMS.

Il se contente de nous prêcher la patience.

MARGUERITE.

Et le juif portugais à qui madame a remis des charités pour vous ?

WILLIAMS.

C'est lui qui a découvert le souterrain, et qui en a prévenu le renégat. — Ce maudit requin m'envoie faire patrouille sur mer avec les gardes noirs ; il a fait allumer des feux tout le long de la côte : on y découvrirait une hirondelle. Je donnerais ma vie pour savoir où sont ces deux esclaves, j'irais les dénoncer tout de suite.

MARGUERITE.

Ah ! Williams !

WILLIAMS.

Comment ! ils sont cause que j'ai perdu le moyen de te voir. Tu auras beau me faire des signaux, ils m'ont ôté ma boussole.

ZORAÏDE.

Songez qu'ils sont vos compagnons.

WILLIAMS.

Quoiqu'ils soient Espagnols, et que je sois Hollandais, madame, s'ils se fussent liés à moi, je leur aurais gardé ma parole au milieu même des tourments; mais ils ne m'ont rien dit, je ne leur dois rien. (*Il les aperçoit et s'écrie*) : Ah ! les voici. (*D'un ton pénétré*) : Pauvres diables ! Ne craignez rien, madame ; moi de Batave, je ne les trahirai pas. Je vais donner le change à notre renégat, et lui faire croire qu'ils ont pris du côté de la mer. (*Il court du côté de la mer.*)

MARGUERITE.

Oh, madame ! Williams a un bon cœur ; il nous servira.

ROSA ALBA.

J'espère aussi que Januario nous sera utile. Je l'ai rencontré lorsqu'il ramenait de la chasse le cheval de relai d'Empsael ; il m'a appris que son maître avait rencontré près de la terre de Lesa un grand philosophe, ami des malheureux. Je l'ai prié, en votre nom, d'aller le chercher, afin qu'il nous donne des conseils. Il a pris sur-le-champ deux chevaux frais, et est retourné sur ses pas.

ZORAÏDE.

Pourquoi exposer ainsi votre amant ? C'est une heure trop dangereuse.

ROSA ALBA.

Il a pris un flambeau ; les chiens de garde le connaissent : il s'en est fait accompagner ; il n'a rien à craindre des bêtes féroces. Il sera bientôt de retour avec le philosophe.

ZORAÏDE.

Il arrivera trop tard. O mon Dieu, ce n'est qu'en toi que j'espère !

« Almiri se réveille ; il se met à chasser » les mouches avec sa feuille. »

ALMIRI.

Allez, pauvres mouches.... allez.... l'amour brûle.

DALTON.

Ah ! le pauvre garçon ! il se croit encore dans son pays.

« Almiri aperçoit Zoraïde et ses femmes. »

ALMIRI.

Oh ! qu'elles sont belles ! Sultane, ayez pitié de mon maître ; c'est moi qui l'ai égaré ; je l'ai amené ici pour y trouver un asile. Nous ne vous avons fait aucun tort.

ZORAÏDE.

Rassurez-vous, mon ami.

ALMIRI.

On nous a amenés ce matin aux tentes

d'Empsaël, et ce soir nous nous sommes égarés sans pouvoir retrouver notre prison, et nous mourons de fatigue et de faim.

DON OZORIO.

Almiri ?

ALMIRI.

Sultane, voilà mon maître. Il est mourant de fatigue, de faim et de soif.

ZORAÏDE.

Apportez-moi des rafraîchissements. Consolez-vous ; vos maux ne sont point sans remède.

DON OZORIO.

Ange du ciel, votre voix me rappelle à la vie.

ZORAÏDE.

Asseyez-vous, mon père ; ouvrez votre ame à l'espérance.

DON OZORIO.

L'espérance a marché, dès mon enfance, devant moi sans que j'aie jamais pu l'atteindre. Maintenant, parvenu à l'extrémité de ma vie, je l'ai laissée bien loin derrière moi.

ZORAÏDE.

Il en est une céleste que donne la vertu,
et qui nous attend à la fin de notre carrière.

DON OZORIO.

Ah ! si j'avais employé la mienne, comme
vous la vôtre, à faire le bien !

ZORAÏDE.

Vous en avez fait à ce noir, qui vous est si
attaché. Un verre d'eau donné à l'infortune
ne reste pas devant Dieu sans récompense ;
il ne sera pas sans mérite devant le généreux
Empsaël. Écoutez, il va arriver ; il vous croit
l'un et l'autre fugitifs ; le premier mou-
vement de sa colère est violent ; laissez-moi
le temps de le préparer : vous vous tiendrez
derrière cette roche ; vous ne paraîtrez que
quand je vous appellerai.

DON OZORIO.

• Oui, madame.

ZORAÏDE.

Je dois vous prévenir que, par l'effet d'an-
ciens ressentiments des habitants de l'Afrique

contre ceux d'Espagne, il hait tous les Espagnols. S'il vous demande de quel pays vous êtes, que lui répondrez-vous ?

DON OZORIO.

Que je suis Espagnol. Je ne peux renoncer à ma patrie ; mais pour le calmer, j'ajouterai que je suis de Saint-Domingue. Les habitants de Maroc n'ont aucun sujet de haïr ceux de cette île ; elle ne leur a jamais fait de tort.

ZORAÏDE.

Ne vous hâtez pas de répondre. Si Empsael vous demande de quelle partie de l'Espagne vous êtes, vous pourrez répondre : de Saint-Domingue.

DON OZORIO.

Oui, madame.

ZORAÏDE.

S'il vous interroge sur votre profession, que lui direz-vous ?

DON OZORIO.

Les nobles, en Espagne, n'en ont point : le titre de noble leur tient lieu de tout.

ZORAÏDE.

La noblesse est ici sans recommandation. Mais enfin si Empsael vous demande en quoi consistait votre revenu ?

DON OZORIO.

Je lui dirai qu'il consistait dans mes terres. J'étais habitant.

ZORAÏDE.

Vous aviez, sans doute, des noirs pour esclaves ?

ALMIRI.

Oh, madame ! mon maître faisait leur bonheur.

ZORAÏDE.

Si Empsael vous demande si vous étiez habitant, laissez votre noir répondre. Le juste ciel permet ici que les blancs soient sous l'empire des noirs, il vous sera doux d'y avoir votre ancien esclave pour ami. Si Empsael vous demande votre nom ?

DON OZORIO.

Je lui dirai que je m'appelle don Pedro Ozorio.

ZORAÏDE.

Il a eu autrefois un ennemi qui se nommait comme vous.

DON OZORIO.

Ce ne peut être moi. Je ne suis sorti de Saint-Domingue que pour tomber dans l'esclavage.

ZORAÏDE.

Mais n'aviez-vous point d'autres noms ?

DON OZORIO.

On m'appelle aussi le grand commandeur, parce que j'étais honoré de l'ordre illustre de Saint-Jacques. Je portais encore le nom de marquis de Las Victorias, du nom d'un de mes ancêtres, qui fut un des conquérants de l'Amérique. (*On entend le son des trompettes et des tambours maures.*)

ZORAÏDE, *effrayée.*

Retirez-vous. Lorsque vous le verrez en colère, ne lui résistez point. Je vous le répète, laissez votre noir répondre pour vous ; songez que vous êtes ici sous sa protection.

DON OZORIO.

Et sous la vôtre, ange consolateur. (*Il se retire avec Almiri derrière le rocher. Petrowna et Dalton les accompagnent.*)

ZORAÏDE.

Petrowna et Dalton, portez-leur des rafraîchissements, rassurez-les. Et vous, Marguerite et Rosa Alba, hâtez-vous d'illuminer cette chaumière ; un jour de triomphe pour Empsaël doit être un jour de fête pour Zoraïde !.... O mon Dieu ! veillez sur ces infortunés ; toute la prudence humaine, sans vous, ne peut que s'égarer.

EMPSAEL.

Console-toi, chère Zoraïde, je retrouverai mes esclaves fugitifs : mes gardes vigilantes, les chiens du camp, les lions du désert, le vaste océan, tout s'oppose à leur fuite. Je te ferai présent de l'esclave blanc : on dit qu'il garde un morne silence ; son âge et son humeur taciturne le rendent propre au sérail.

EMPSAEL.**ZORAÏDE.**

Ah ! seigneur, si j'ose dire, vous voulez faire mon bonheur, et vous m'entourez du malheur de mes semblables !

EMPSAEL.

Tu plains sans cesse les malheurs de mes tyrans !

ZORAÏDE.

Seigneur, si j'ai cherché à soulager vos esclaves, c'est par amour même pour vous, c'est pour éloigner de vous le spectacle déchirant de leurs peines.

EMPSAEL.

Que t'importent leurs peines, lorsqu'il ne manque rien à ton bonheur ? Des esclaves de toutes les nations de l'Europe travaillent ici pour tes plaisirs ; ils apportent à tes pieds toutes les productions de l'Atlas, depuis ses sommets glacés jusqu'aux rivages brûlants de la mer.

ZORAÏDE.

Ah, Empsaël ! si vous saviez ce que peut

pour le bonheur le concours des riches quand ils sont bons, et des pauvres quand ils sont libres ! si vous connaissiez mon pays, et ce que la liberté y produit !

EMPSAEL.

Qu'a donc ton pays de comparable à l'Afrique ?

ZORAÏDE.

Il n'y a pas, comme ici, en tout temps un climat chaud et des arbres couverts de verdure. Là, règnent de rudes hivers, la terre se couvre de frimas ; mais on n'y voit pas, comme ici, des villes sans habitants, des chemins sans voyageurs, des forêts où les arbres fruitiers laissent tomber en vain leurs fruits, des fontaines qui n'abreuvent que des lions. L'homme n'y laisse perdre aucun des bienfaits de la nature ; il y recueille des moissons dans toutes les plaines, et des fruits sur tous les coteaux : tout y est riant et animé ; l'air y retentit partout des chansons des paysans, soit qu'ils se livrent pendant le jour à leurs paisibles travaux, soit que le soir ils s'assemblent

au pied d'un orme pour y danser avec les jeunes filles du village. Le bonheur des campagnes y annonce l'opulence des villes. On aperçoit de longues avenues d'arbres qui traversent les plaines, et se perdent à l'horizon, tandis que les vaisseaux jettent l'ancre dans le canal des fleuves ; leurs mâts se confondent avec les saules des rivages, et les chansons de leurs matelots avec celles des bergers. C'est à la liberté que les hommes de mon pays doivent leur industrie, les champs leur culture, les villes leur commerce, la France sa puissance et son bonheur. C'est à la liberté que ses femmes doivent les graces qui les rendent recommandables dans toute l'Europe ; et, si je l'ose dire, seigneur, si vous avez trouvé en moi quelques faibles charmes, je les dois à la liberté, qui, dans mon enfance, développa dans mon ame et dans mes traits les premiers linéaments du bonheur.

EMPSAEL.

Tu me fais de la France une description bien touchante ! voudrais-tu y retourner ?

ZORAÏDE.

Moi , quitter le plus généreux des hommes !
Ah ! seigneur, je voudrais vous voir heureux ;
je voudrais vous entourer du bonheur de mon
pays !

EMPSAEL.

Les gens de ton pays ne t'ont-ils pas dé-
pouillée de tes biens ? n'ont-ils pas cherché
à arracher de ton cœur la religion de tes
pères ?

ZORAÏDE.

J'ai oublié leur injustice depuis qu'ils sont
malheureux ; mais croyez que parmi ces hom-
mes que vous poursuivez , il en est beaucoup
qui détestent vos tyrans ; croyez qu'il en est
qui auraient soulagé vos maux , s'ils l'avaient
pu : jugez-en par mes faibles efforts pour vous
les faire oublier.

EMPSAEL.

Je ne puis rien te refuser. J'étais ton tu-
teur lorsque tu étais enfant, tu es le mien
maintenant que je viens sur l'âge ; mais je ne
puis oublier la vengeance.

EMPSAEL.

ZORAÏDE.

Ce mot glace tous mes sens.

EMPSAEL.

Il embrase tous les miens. Regarde cette main, ils l'ont marquée avec le feu. Tu pleures.... Ah ! tes larmes pénètrent jusqu'à mon cœur !

ZORAÏDE. (*Elle aperçoit son collier.*)

Seigneur, par ce faible vœu offert sur la tombe d'une femme moins infortunée que moi....

EMPSAEL.

Par toi-même, chère Zoraïde ! que veux-tu que je fasse pour ces misérables ? On ne les retrouve plus ; oublie-les : ils sont en proie à la fureur des lions.

ZORAÏDE.

Ils ne redoutent que la vôtre.

EMPSAEL.

Où sont-ils ?

ZORAÏDE.

Ils s'étaient égarés ; ils sont venus chercher un asile auprès de cette chaumière.

EMPSAEL.

Elle les protégera : qu'ils paraissent.

ZORAÏDE.

Vous m'avez promis de parler à l'Européen avec bonté ; il a fait du bien à son esclave.

EMPSAEL.

Je te le jure par ce signe sacré. (*Il montre le ruban qu'il a à son poignet.*) Objet plus chéri que Mentia ! je les recevrai l'un et l'autre comme des frères malheureux.

ZORAÏDE.

Paraissez, infortunés..... (*A Ozorio :*) Parlez avec simplicité et franchise ; ne craignez rien : Empsael est généreux, même envers ses ennemis. O Dieu, viens à mon secours !

EMPSAEL.

Chrétien, console-toi ; ton esclavage est une fortune de la mer. La mer est comme la mort : aujourd'hui à toi, demain à moi.

DON OZORIO.

Illustre amiral, les fortunes de la mer ne devraient être que pour ceux qui s'y font la guerre. Je ne vous ai jamais fait de mal ; je naviguais bien loin de vos côtes lorsque vos vaisseaux m'ont amené en esclavage, contre le droit des gens.

EMPSAEL.

De quelle nation es-tu ?

DON OZORIO.

Seigneur, je suis Espagnol.

EMPSAEL.

Espagnol ! tu es de cette nation qui, contre la foi des traités, a chassé de l'Espagne les rois légitimes de Grenade, fondateurs de l'empire de Maroc ; qui, sans aucun sujet de plainte, a exterminé la plupart des peuples

de l'Amérique ; qui , la première des nations de l'Europe , a réduit en esclavage les noirs de l'Afrique pour les transporter en Amérique ; qui s'est emparée des îles et des côtes de l'Asie ; qui a rempli les quatre parties du monde de ses brigandages.... Tu es Espagnol ! et tu parles du droit des gens !

ZORAÏDE.

Ah , seigneur !

EMPSAEL.

Je me contendrai , Zoraïde , je te l'ai promis. (*A Ozorio :*) Où allais-tu ?

DON OZORIO.

Seigneur , j'allais sur la côte de Guinée pour y faire un chargement d'esclaves.

EMPSAEL.

Tu faisais la traite des esclaves , et tu te plains d'être tombé dans l'esclavage ! Infidèle ! Dieu est juste , il te punit par où tu as péché.

DON OZORIO.

Seigneur , les peuples noirs de l'Afrique se

font fréquemment la guerre, et ils nous vendent volontairement leurs prisonniers pour l'esclavage.

EMPSAEL.

A l'instigation des Européens qui les trompent, et font naître parmi eux mille querelles dont ils profitent. Mais, de quel droit après tout les peuples de l'Europe se mêlent-ils des guerres de l'Afrique, lorsque les noirs de l'Afrique ne se mêlent point des guerres de l'Europe ?

DON OZORIO.

Grand ministre, si les Espagnols vont en Afrique chercher des noirs, c'est pour les rendre plus heureux en leur apprenant des arts utiles, et en les accoutumant au travail ; car les noirs ne travaillent pas s'ils n'y sont contraints.

EMPSAEL.

Que dis-tu ? Les noirs n'ont-ils pas des arts qui suffisent à leurs besoins ? meurent-ils de faim dans leur pays ? vont-ils chercher les bras des Européens pour le cultiver ? Quels sont les plus indolents, des blancs qui ont

besoin des noirs pour cultiver leurs colonies , ou des noirs qui tirent assez de superflu de leurs cultures pour en charger des flottes européennes qui viennent commercer sur leurs côtes ?

DON OZORIO.

Seigneur, vous avez raison ; mais les terres de l'Amérique sont des terres brûlantes qui ne peuvent être cultivées par les blancs.

EMPSAEL.

De quelle couleur étaient les Péruviens et les Mexicains, ces anciens cultivateurs de l'Amérique que les Espagnols ont exterminés ? N'étaient-ils pas blancs, ou plus faibles même que les blancs ? Les infatigables conquérants qui sont venus les détruire à travers les mers orageuses et des montagnes que des neiges éternelles semblaient rendre inaccessible, n'étaient-ils pas blancs aussi ? L'Europe ne peut-elle fournir aux pays chauds que de sanguinaires soldats, et non de paisibles laboureurs ? n'a-t-elle de force que pour ravager la terre, et en manque-t-elle pour la cultiver ?... Mais, dis-moi, infidèle, la terre de

l'Amérique te semble-t-elle plus brûlante que celle de l'Afrique, qui noircit la plupart de ses habitants ? Ne sont-ce pas des esclaves blancs qui ont bâti les fortifications de Miquenez, de Tafilet, de Salé, et les monuments de Fez, l'incomparable ? Ne sont-ce pas trente mille hommes de ta nation qui ont élevé les remparts de Maroc, semblables aux rochers de l'Atlas, sous ce vengeur de l'Afrique et ce fléau de l'Espagne, * Jacob Almanzor ? Ces travaux ne sont-ils pas mille fois plus rudes, sous un ciel voisin du brûlant Zara, que la culture du café et des cannes à sucre sous les brises fraîches de l'Amérique ? Réponds-moi.

DON OZORIO.

Il n'est que trop vrai, Seigneur ; les esclaves blancs supportent de plus rudes travaux en Afrique que les esclaves noirs en Amérique. Ici, on nous fait porter des chaînes en travaillant ; pendant le sommeil même, ce consolateur des misérables, nous ne pou-

* Voyez Marmol, Histoire de l'Afrique.

vons respirer en liberté. On nous renferme dans d'étouffantes matamores.

EMPSAEL.

Ainsi donc, de ton aveu, les Européens sont plus robustes que les noirs, puisqu'ils supportent ici de plus grands travaux sur une terre plus brûlante que celle de leurs colonies. Avoue aussi qu'ils sont plus méchants que les noirs. Si nous ne les tenions enchaînés le jour, et renfermés la nuit, ils nous égorgeraient en trahison. Perfides Européens, Dieu est juste; il se sert de l'Afrique pour venger les Africains. La plupart des Européens qui sont esclaves ici, sont des navigateurs qui vont aux îles de l'Amérique, ou sur la côte d'Afrique, faire le malheur des noirs. Vous avez porté le crime de l'esclavage sur les côtes de la Guinée, et Dieu en a mis la vengeance sur celles de Maroc.

DON OZORIO.

Sage ministre de ce grand empire, dès les premiers temps de nos établissements en Amérique, nous fûmes obligés, par l'épuisement

d'hommes où nous jetèrent nos guerres , d'aller chercher des cultivateurs en Afrique.

EMPSAEL.

Pourquoi donc les avoir réduits en esclavage en Amérique ? Étant libres, ne pouvaient-ils pas en cultiver la terre ? Que dirais-tu si dans une ruche, tu voyais les abeilles réduites à l'esclavage par d'oisifs bourdons, qui se nourrissent de leurs travaux ?

DON OZORIO.

Illustre musulman, des motifs moins intéressés et plus sublimes que ceux de la politique, portèrent les Espagnols à transporter les noirs dans leurs colonies. C'était pour les éclairer des lumières d'une religion pure ; car, seigneur, si vous l'ignorez, les peuples de cette partie du monde sont plongés dans les ténèbres du paganisme.

EMPSAEL.

Puisqu'ils en voulaient faire des frères, pourquoi donc en ont-ils fait des esclaves ?

C'est pour empêcher les noirs de briser leurs fers que votre religion les consacre.

Hypocrites Européens, ainsi vous vous jouez de Dieu et des hommes. Sous le prétexte d'étendre votre religion, vous vous êtes faits les tyrans du monde. Quand vos vaisseaux marchands ont découvert un pays riche, ils y sollicitent un comptoir. Est-il accordé ? vous y envoyez des missionnaires qui pénètrent dans l'intérieur à la faveur du commerce. A force de présents, ils obtiennent du souverain la permission de prêcher à ses sujets la soumission aux lois et la charité. Comme le prince et son peuple y trouvent également leur compte, vos prêtres ne tardent pas à s'y faire des prosélytes. Bientôt il s'élève des querelles entre votre religion et celle du pays. Alors vos vaisseaux de guerre arrivent, vos garde-magasins deviennent des soldats, vos comptoirs des forts, vos chapelles des cathédrales, et vous finissez par renverser la religion et l'état qui vous ont reçus. C'est ainsi que vous vous êtes rendus maîtres d'une partie des côtes de l'Asie et de ses îles, et que vous avez tenté de vous em-

parer de la Chine et du Japon, où votre nom est en horreur.

Voilà comme vous en agissez avec les peuples riches ; mais si vous abordez chez un peuple pauvre, vous n'y faites pas tant de façons. Après qu'il vous a reçus de son mieux, vous ne manquez pas de planter sur le rivage un poteau avec une inscription, par laquelle vous prenez possession de son pays, au nom de votre Dieu et de votre prince. Si vous trouvez quelque inconvénient à exposer votre injustice au grand jour, vous enfouissez ce poteau pour le déterrer, en temps et lieu, comme un titre légitime. En cas de besoin, des miroirs, des sonnettes, quelques bouteilles d'eau-de-vie, couvrent votre usurpation du titre d'achat. Après avoir enivré le souverain, vous dépouillez son peuple. C'est par ces moyens que vous vous êtes emparés de l'Amérique, et des côtes orientales et méridionales de l'Afrique. Vous vous gardez bien d'en agir ainsi chez les puissances belliqueuses ; car vous êtes tyrans avec les faibles, et faibles avec les tyrans. Vous rampez, à Constantinople, devant le grand empereur des fidèles. Ici, vos con-

suls font mille bassesses pour les intérêts de votre commerce ; mais avec les peuples bons et simples de la Guinée , vous êtes des perfides. Dis-moi : qu'ont fait aux Européens les pauvres noirs ? Ils n'ont point de vaisseaux pour voguer dans vos mers ; ils n'envoient ni prêtres ni soldats pour subjuguier vos peuples ; ils n'ont point bâti de forts sur vos côtes : vous êtes d'autant plus coupables , que votre religion , émanée de Dieu , comme la nôtre , vous ordonne de traiter tous les hommes en frères.

DON OZORIO.

Seigneur, on abuse des meilleures choses. Si nos missionnaires vont chez les peuples sauvages, c'est par le même motif qui y conduit les prêtres de votre religion, afin de les amener au culte pur d'un seul Dieu.

EMPSAEL.

Chrétien, tu oses comparer ta religion à celle du Prophète ! Nous n'avons point réduit à l'esclavage les peuples que nous avons domptés ; nous n'en forçons aucun de sou-

mettre leur conscience à nos armes. Les Grecs, les Juifs, les Arméniens, les Cophites, les Maronites, exercent librement parmi nous la religion de leurs pères. Nos prêtres, après avoir répandu la lumière du Croissant dans les trois Arabies et dans les îles de l'Asie, n'en ont point subjugué les habitants. Réponds-moi, si tu le peux.

ALMIRI.

Grand esprit ! mon maître est malade, ne l'affligez pas.

EMPSAEL.

Pauvre noir ! tu me parais d'un excellent naturel ! (*A Ozorio*) : Parle, toi.

DON OZORIO.

Seigneur, je vous offense en voulant me justifier.

EMPSAEL.

Non, tu ne m'offenses pas. Ma religion m'ordonne d'entrer en justification avec mon esclave... Parle... Tu te tais... J'ai promis à celle à qui je ne peux rien refuser d'agir à

ton égard avec bonté. Je t'offre un moyen de rompre tes fers.

ALMIRI.

O glorieux sultan, soyez mille fois béni !
O mon pauvre maître ! vous allez être libre.

EMPSAEL.

Fidèle serviteur, tu ne parles pas de toi !
Tu m'intéresses.

DON OZORIO.

Seigneur, comment puis-je rompre mes fers ?

EMPSAEL.

En embrassant ma religion.

DON OZORIO.

Seigneur, je ne le puis, je tiens à celle où je suis né.

EMPSAEL.

Tu dois tenir à la meilleure. Ma religion est plus divine que la tienne, car elle est plus humaine ; elle nous défend de tenir nos frères

dans les fers : il y a plus ; si * un de nos esclaves se marie, il n'est plus tenu de travailler pour son maître. Notre loi suppose, avec raison, qu'il doit ses travaux à sa femme et à ses enfants. Tu vois qu'elle est, plus que la tienne, conforme aux lois de la nature. Ouvre les yeux à la vérité.

DON OZORIO.

Je ne puis renoncer à la religion de mes pères.

EMPSAEL.

Tu ne te refuses à la lumière que pour boire du vin et manger du porc.

DON OZORIO.

Équitable musulman, je tiens à ma religion, parce que je la crois la meilleure ; j'ai un Dieu, une patrie, une femme, des enfants et de l'honneur.

EMPSAEL.

Les noirs que tu enlevais à l'Afrique, n'a-

* Voyez le Voyage de Maroc et d'Alger, par les Pères de la Trinité, en 1724.

vaient-ils pas aussi une patrie, des amis, des femmes et des enfans ?

DON OZORIO.

Généreux Empsael, mettez un prix à ma liberté. Voyez ces bras faibles et décharnés, ces épaules écorchées du poids des fardeaux. Je suis vieux, je ne puis me faire à la servitude ; bientôt je mourrai dans vos fers, sans utilité pour vous.

EMPSAEL.

Je fais la guerre aux méchants ; mais je n'en fais pas le commerce. Tu me donnerais quatre boules d'or aussi grosses que celles de la mosquée d'Abdul-Mumen,* à Maroc, que je ne te rendrais pas la liberté. Souffre le mal que tu as fait souffrir.

DON OZORIO.

C'est la loi de mon pays qui est coupable, ce n'est pas moi. Je l'adoucissais autant qu'il

* Il paraît qu'Abdul-Mumen est le roi de Maroc qui fit la conquête de Gago par un mariage, ainsi que nous l'avons rapporté.

m'était possible ; j'étais allé moi-même acheter mes esclaves en Guinée, afin de les transporter avec humanité sur mes habitations, où j'allais tâcher de les rendre heureux.

ALMIRI,

Il les rendait heureux ; c'est la vérité, j'en jure par le soleil.

EMPSAEL.

Par le soleil!... O doux rivages de la Falmémé!... Comment ! tu étais habitant ? Dans quel pays ?

DON OZORIO,

Dans l'île de Saint-Domingue.

EMPSAEL, *entrant en fureur.*

A Saint - Domingue ! habitant à Saint-Domingue ! A ce nom tout mon sang bouillonne. Comment t'appelles-tu ?

ZORAÏDE.

Seigneur, souvenez-vous....

EMPSAEL.

Parle... parle... ou je te fais mourir.

DON OZORIO.

Je n'ai jamais pu vous offenser. Je sortais de mon pays lorsque j'ai été pris par un de vos vaisseaux. J'habitais la partie méridionale de Saint-Domingue, où je suis connu par mon équité envers tous les hommes ; j'en prends à témoin cet infortuné compagnon de mon sort. Je m'appelle Pedro Ozorio.

EMPSAEL.

Ozorio !... quoi ! c'est toi, monstre ! reconnais Pedro, ton ancien esclave !

ALMIRI, *se mettant au-devant d'Empsaël, et découvrant sa poitrine.*

Frappez , seigneur !..... frappez !..... mais épargnez mon maître.

EMPSAEL *recule de surprise en voyant un soleil empreint sur la poitrine d'Almiri ; il lui dit d'un ton attendri :*

Noir trop généreux ! quelle main maternelle imprima ce soleil sur ton cœur ? dans quelle contrée de l'Afrique es-tu né ? quel est

ton nom ?... Ressouvenir sacré de mon enfance et de mes parents ! Infortuné ! parle... comment te trouves-tu esclave de ce barbare ? Ne t'effraie point. Si ma patrie me crie vengeance contre lui, elle implore pour toi toute ma pitié.

ALMIRI.

Seigneur, je suis né dans le pays de Bam-bouk, sur le bord de la Falémé ; je m'appelle Almiri ; je n'ai plus de patrie, plus de parents. Hélas ! il ne me reste qu'un bon maître.

EMPSAEL, *découvrant sa poitrine.*

Almiri ! ô mon cher Almiri ! reconnais ton frère Badombi. O compagnon de mes plus innocentes années ! ô frère si regretté ! qu'il m'est doux de te retrouver, de revoir en toi tous mes parents, de me rappeler les bords de la Falémé, autrefois si heureuse ! Qu'on lui ôte sa chaîne ! qu'on lui prépare un bain, des habits comme les miens ! qu'on lui obéisse comme à moi ! c'est mon frère !... (*Montrant Ozorio :*) Gardes, qu'on le sai-

sisse, qu'on apprête des tortures, qu'on fasse rougir des fers ! Voilà le reptile qui a allumé dans mon sang le feu de la vengeance..... Ozorio ! barbare Ozorio ! en te voyant, je revois tous les crimes des Espagnols ; mon frère enlevé , ma mère morte de douleur, mon pays brûlé , mon père égorgé ; je revois tout Saint-Domingue ; j'entends le bruit des fouets, les cris et les gémissements de mes compatriotes.... Ta tête, suspendue sur le cap d'Aguer, cette vedette de l'Atlas, effraiera à jamais les Européens qui passent à sa vue pour faire les malheurs de l'Afrique.

ALMIRI.

O Badombi ! Ozorio me fut un père !

EMPSAEL.

Il fut mon bourreau ; il périra.

ZORAÏDE.

Cher époux, par le tombeau de Mentia !

EMPSAEL.

O amitié ! ô vengeance ! ô amour ! mon

cœur ne peut suffire à vos transports ! je ne peux voir la douleur empreinte sur ton visage : retire-toi , tu me fais mourir.

ALMIRI.

O mon frère ! ô Badombi ! par le souvenir de nos premières années , par l'amour que vous me portez , ne me refusez pas la vie de mon maître : lui seul m'a consolé du malheur de vous avoir perdu. Le vaisseau qui me sépara de vous m'ayant amené dans l'île de Cuba , j'y fus acheté par un habitant barbare comme tous les habitants européens. Après sa mort , je fus conduit au marché avec les autres noirs , pour y être vendu à l'encan. Pendant que nu , sur la place publique , j'étais exposé aux regards des marchands , un Espagnol s'approcha de moi , et m'acheta : il me conduisit ensuite à Saint-Domingue , dans son habitation , où il m'éleva comme son fils. Ce bienfaiteur est Ozorio.

EMPSAEL.

O coup étrange du sort ! tu étais esclave

dans la maison de ton frère, et tu as été élevé comme un fils dans celle de mon tyran! (*Il le serre dans ses bras, et le repoussant tout-à-coup avec fureur:*) Il t'aura donc rempli de sa rage contre ta religion, contre ta patrie, contre moi-même!

ALMIRI, *avec tendresse.*

O mon frère! mon amour pour ma patrie et pour vous est gravé dans mon cœur plus profondément que cette image du soleil, empreinte sur ma poitrine par les mains de nos parents.

« Il découvre sa poitrine. »

EMPSAEL.

Jure-le-moi par ce même soleil: n'es-tu pas devenu mon ennemi?

ALMIRI, *versant des larmes.*

Votre ennemi! moi qui vous ai tant regretté!

ZORAÏDE.

O Empsael!

« Elle se trouve mal, ses femmes accourent et la soutiennent; Empsael s'approche d'elle, et la prend dans ses bras. »

DON OZORIO.

Seigneur, j'ai mérité toute votre vengeance. Égaré par les lois de mon pays, je me suis écarté de celles de la nature; mais il n'a pas tenu à moi de réparer mes injustices envers vous. A peine vous fûtes parti de Saint-Domingue, que je vous cherchai dans toutes les Antilles espagnoles. Je rencontrai votre frère dans l'île de Cuba; il vous a dit comme j'en avais agi envers lui. Je désirais, avant de mourir, lui assurer de quoi vivre et lui rendre la liberté; mais, comme la plupart des hommes, j'ai eu trop de temps pour faire le mal et pas assez pour faire le bien. La Providence, qui vous fit mon esclave lorsque je pouvais faire votre bonheur, vous a mis à la tête du plus puissant empire de l'Afrique, et m'a rendu votre esclave à mon tour. Vengez-vous; abrégez ce reste de jours en tout temps malheureux. La vie n'offre dans le passé que des repentirs sans le souvenir

des bienfaits, et que des tourments pour l'avenir sans l'espoir de la liberté.

EMPSAEL, *du ton de la douleur.*

La liberté!

ZORAÏDE, *revenant à elle.*

Empsael!

EMPSAEL.

Ma chère Zoraïde!

ZORAÏDE.

Est-ce donc là cette bonté que vous m'avez promise? C'est donc moi qui aurai causé la mort de cet Européen en l'appelant en votre présence! Quoi! le premier mouvement de ma compassion lui serait plus funeste que la vengeance de toute votre vie! Au nom de celui qui réserve une gloire immortelle à l'homme qui pardonne, au nom de mon Dieu...

EMPSAEL, *d'un ton attendri.*

Ton Dieu n'est pas celui des Européens, douce Zoraïde!

ZORAÏDE tombe aux genoux d'Empsael ; toutes ses femmes et Almiri s'y jettent aussi.

Cher époux , au nom de ce Dieu qui vous a comblé de gloire depuis tant d'années , et qui met dans ce moment un frère chéri dans vos bras et un ennemi repentant à vos pieds !

EMPSAEL, relevant Zoraïde et la serrant dans ses bras.

Et qui m'a donné ma chère Zoraïde ! ô Zoraïde , ô Almiri , vous l'emportez ! Ozorio , je te donne la vie et la liberté , retire-toi.

« Almiri se jette aux pieds d'Ozorio , et » lui détache ses fers. »

DON OZORIO.

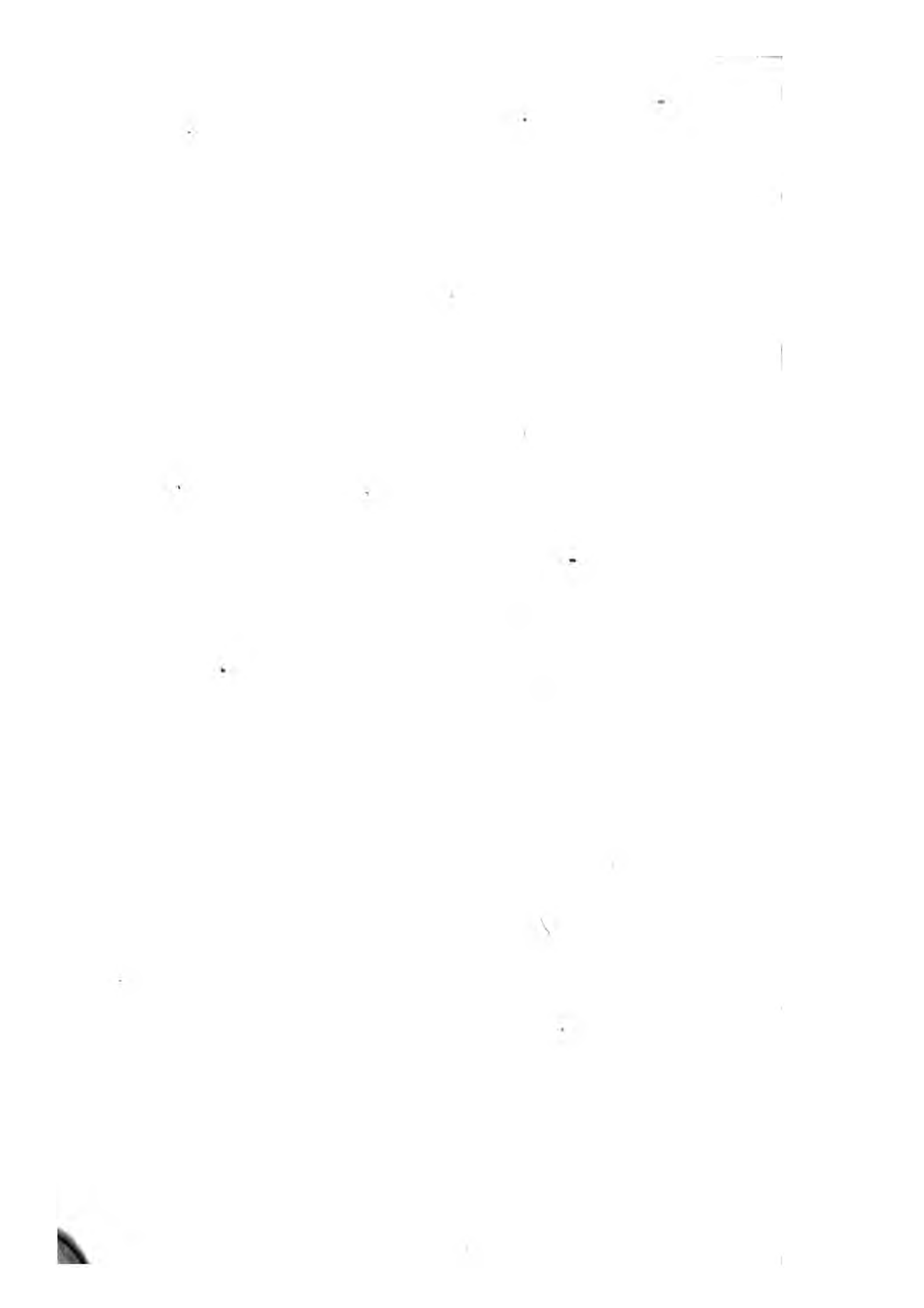
Magnanime musulman , j'en atteste cette Providence qui rapproche , quand il lui plaît , les hommes des climats les plus éloignés , et qui punit tôt ou tard les tyrans par les moyens qu'ils ont le plus méprisés ; à mon retour à Saint-Domingue , je rendrai la liberté à tous mes noirs , et je leur dirai qu'ils

en sont redevables à votre clémence envers moi.

EMPSAEL.

Dis-leur qu'ils en sont redevables à Zo-raïde, et que je lui dois la plus grande de mes victoires.

FIN.



LA
PIERRE D'ABRAHAM,
OU
LE PÉLERINAGE
A SAINTE-ANNE D'AURAY.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE affectionnait particulièrement cet ouvrage , composé plusieurs années avant Paul et Virginie. Il ne le lisait qu'à un petit nombre d'amis , refusant de faire imprimer ce qu'il appelait le secret de ses mœurs , de ses goûts et de ses opinions ; craignant enfin de mettre le public dans la confiance d'un bonheur si peu fait pour lui plaire. Mon ame est dans cet ouvrage , disait-il quelquefois , je ne l'ai pas écrit pour des indifférents ; c'est une scène de famille , les regards d'un étranger lui feraient perdre tout son prix ; puis s'adressant à sa femme et à ses deux enfants : Vous n'étiez pas nés , ajoutait-il , lorsque j'écrivais ce dialogue , pour charmer les soucis d'une vie trop agitée , parce qu'elle était trop solitaire ; vous n'étiez

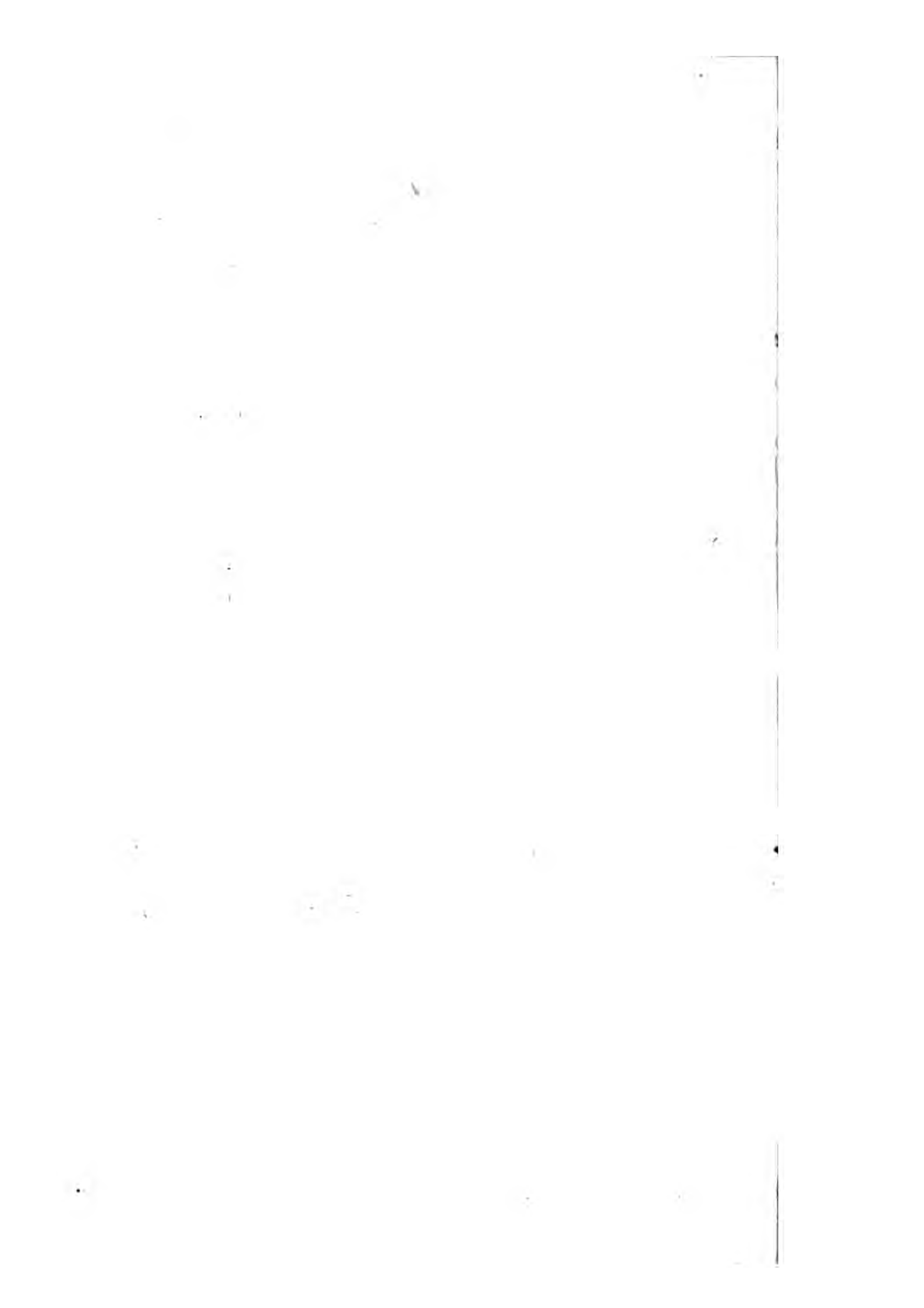
pas nés , et cependant c'est vous que j'ai peints : j'avais comme un pressentiment de la félicité dont je jouis , près de vingt ans après en avoir tracé le tableau. Ceux qui ont vu Bernardin de Saint-Pierre à la campagne , au sein de sa famille , seront frappés de ce rapprochement ; ils s'étonneront même qu'un célibataire ait pu écrire avec tant de vérité la conversation de deux petits enfants ; morceau naïf et charmant, auquel je ne connais rien de comparable dans notre langue. On remarquera également plusieurs tableaux des bienfaits de la nature , préludes ingénieux des Études , comme les malheurs d'Anne Mondor sont la première esquisse des malheurs de la pauvre Marguerite. Au reste , il n'est point inutile de rappeler ici que l'auteur avait connu le triste objet qui lui a servi de modèle. C'était une folle , à peine âgée de trente ans , qui se tenait sous le portail d'une petite église du faubourg Saint-Marceau. Toujours exposée aux frimas , aux

vents , à la pluie , elle y paraissait insensible. Son occupation habituelle était de monter et de démonter un bonnet , qu'elle ne se lassait pas d'orner chaque jour de fleurs fanées , et de dentelles en lambeaux. Une robe de soie déchirée , un mantelet noir , qui la couvrait à peine , rendaient sa misère d'autant plus frappante , qu'ils rappelaient le souvenir d'un bien - être qui n'était plus. On remarquait dans ses manières cette grace , cette aisance que donne l'éducation , et que l'excès du malheur même ne saurait effacer. Abandonnée de son amant , chassée par les valets d'un riche parent , dont elle avait inutilement imploré le secours , elle s'était réfugiée sous le portique de l'église , où chaque matin elle venait recevoir les dons de la pitié : ainsi Dieu seul ne l'avait pas repoussée. Bernardin de Saint-Pierre , touché de son sort , raconta cette aventure à la femme d'un ministre alors en crédit ; il en obtint même une pension de 300 francs. L'infor-

tunée reçut cette nouvelle d'abord avec une profonde indifférence, mais elle se livra ensuite aux transports d'une joie si immodérée, que la fièvre la saisit, et que trois jours après elle n'était plus. Ainsi finit cette pauvre fille, à qui la dureté et la pitié, la douleur et la joie furent également funestes.

Empsael, la Mort de Socrate, et la Pierre d'Abraham, étaient destinés à faire partie des Harmonies de la Nature. Bernardin de Saint-Pierre aimait à introduire des dialogues dans ses ouvrages : tel est celui qui termine le Voyage à l'Ile-de-France; tel est encore celui que l'auteur a jeté, avec tant d'art, au milieu de Paul et Virginie. La Chaumière Indienne, le Café de Surate, et le Voyage en Silésie, sont des espèces de scènes dialoguées. On ne peut qu'applaudir à cette manière de représenter au vif les personnages d'une histoire, en les mettant, pour ainsi dire, en présence du lecteur. Les anciens offrent de

nombreux et d'heureux exemples de l'emploi du dialogue dans les sujets philosophiques ; mais Bernardin de Saint-Pierre a donné à cette méthode une nouvelle extension , en la transportant des sujets philosophiques , dans les romans.



LA

PIERRE D'ABRAHAM.

A L'EXTRÉMITÉ de vastes campagnes, dont une partie est labourée et l'autre est en jachère, s'élève un grand château où aboutissent plusieurs avenues; sur le devant, à gauche, est une portion de forêt au milieu de laquelle on voit un défriché, et au milieu de ce défriché une cabane entourée de vergers et de petites cultures : l'entrée du sentier qui y conduit, est fermée par une barrière appuyée au tronc de deux saules. Une haie vive et fleurie encloût cette habitation : un petit ruisseau l'arrose, et coule le long de la forêt qui fuit en perspective vers l'orient. On distingue au loin, de ce côté-là, à la lueur de l'aube matinale, le cours d'un fleuve qui serpente dans la plaine, et les clochers d'une grande ville à l'horizon. On entend le ramage des oiseaux dans le bois, et le chant d'un coq dans la métairie.

MONDOR, *en riche déshabillé du matin.*

On périrait d'ennui à la campagne, si on n'y voyait ses amis. Qu'on se récrie tant qu'on voudra sur les beautés de la nature, pour moi je n'y trouve rien que de déplaisant. Voulez-vous vous promener pendant le jour ? le soleil vous brûle, ou la poussière vous aveugle ; le soir et le matin, les herbes sont humides ; en tout temps, les pierres des chemins vous brisent les pieds. Mais pourquoi se promener, après tout ? pour voir les fleurs des champs qui ne ressemblent à rien ; pour entendre des oiseaux qui chantent sans savoir ce qu'ils disent : et tout cela naît pour mourir, et meurt pour renaître. La vie de la nature n'est, comme celle de l'homme, qu'un cercle perpétuel d'inconséquences, de faiblesses et de misères. Le philosophe de mon château m'a fort bien prouvé que toutes ces prétendues merveilles n'étaient que des combinaisons de la matière et du hasard, sans objet, sans plan, et surtout sans bonté : aussi il ne se soucie guère de les voir, à quelque heure du jour que ce soit. Il ne se lève qu'à midi, et il ne se pro-

mène que le soir dans mon parc, avec les femmes.

Cependant personne ne connaît mieux la nature que lui ; c'est un de ces hommes rares qui expliquent tout par la force de leur génie. Il m'a donné dernièrement les moyens de quadrupler mon revenu avec des sels, des nitres, et je ne sais quoi diable encore. Le revenu ! le revenu !.... voilà l'essentiel. Cette plaine me rapporte, année commune, douze mille boisseaux de blé ; et ces collines là-bas, cinq cents pièces de vin : voilà ce qui mérite d'être vu, tout le reste n'est rien. Ce sont les poètes qui ont divinisé nos campagnes. Pour moi, je ne vois dans nos forêts, au lieu d'hamadryades, que des cordes de bois ; dans les champs de la blonde Cérès, que des sacs de blé ; et dans les prés où dansent les nymphes, que des bottes de foin. Il en est de même du reste de la nature. Où nos bonnes gens voient-ils donc un Dieu ? Oh ! j'ai eu grand soin de bannir son idée de mon château, encore plus que de mes domaines ; c'est une imagination qui vous effraie nuit et jour. Vous ne pouvez ni ouvrir

la bouche de peur de mentir, ni prêter l'oreille de peur d'entendre calomnier, ni ouvrir les yeux de peur d'être surpris par les charmes de quelque femme, ni enfin faire un pas, sans craindre de séduire une voisine ou d'écraser un voisin : vous êtes aux fers de la tête aux pieds. Dieu merci ! je me suis mis au large, et j'y ai mis tout mon monde. Personne ne croit en Dieu, chez moi, ni mes amis, ni ma femme, ni ma fille, ni même mes laquais. Au fond, cette idée serait assez bonne pour contenir des valets, et même nos femmes ; mais elle donne entrée à des prêtres qui, par leur moyen, savent tout ce que vous faites, s'insinuent peu-à-peu chez vous, et finissent par s'emparer de votre bien, quand ils sont une fois les maîtres de votre conscience. Ayez de la décence, répété-je tous les jours à mes gens ; respectez-vous à cause du public, à cause de vous-mêmes ; aimez l'ordre ; aimez la vertu pour votre propre bonheur ; mais d'ailleurs vivez comme vous l'entendrez.

Si l'on pouvait leur persuader qu'il y a un Dieu en n'y croyant pas soi-même, on serait

bien à son aise. La religion d'autrui assure notre tranquillité : aussi bien des gens tâchent de l'insinuer à leur voisin, mais personne n'en veut pour soi ; c'est un papier qui n'a plus de cours, on se le renvoie de l'un à l'autre. Dans le fond, on ne persuade aux autres que ce dont on est soi-même persuadé : aussi le monde n'a-t-il plus maintenant de discrétion. Par exemple, je veux me borner à ne voir chez moi que quelques bons et anciens amis, comme le comte d'Olban et son cousin le chevalier d'Autières, qui sont des gens aimables et pleins de probité ; et il m'en arrive chaque jour une foule de nouveaux, qui me sont insupportables. Ils me prennent la main, ils m'embrassent, ils m'appellent leur cher ami, et ils ne m'ont jamais vu. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que parmi ces bons amis-là, il y a des gens que je hais de tout mon cœur, des gens qui viennent à ma table épier ce que je dis, en conter à ma femme et à ma fille, sous mes yeux, sans que j'ose le trouver mauvais. Ils tiennent à des corps, à des grands, à la cour : tout cela me tracasse, et me mange. Il y a

à présent, de compte fait, douze carrosses étrangers sous mes remises, vingt valets étrangers sous mes mansardes, et dans mes écuries trente chevaux qui ne sont pas à moi.

Ce n'est cependant qu'en menant une pareille vie, que je soutiens mon crédit. Aujourd'hui, point de réputation dans le monde sans une bonne table ; partant plus de considération. A la vérité, quand je parle chez moi, tout le monde se tait, on m'élève aux nues ; plus d'une fois de beaux esprits ont pris sur leurs tablettes, avec leurs crayons, note de ce que je disais ; mais quand Madame parle, c'est à mon tour à me taire. Il faut avouer, au fond, qu'elle parle bien : elle met des graces et de l'esprit à tout ce qu'elle dit. Je ne connais point de philosophe qui ait une aussi bonne tête. C'est elle qui possède les grands principes, et qui est conséquente dans ses raisonnements et dans sa conduite ; ce qui est fort rare parmi les femmes. Par exemple, comme elle ne croit pas en Dieu, elle ne veut pas aller aux spectacles, parce qu'on y parle souvent des dieux, et qu'on les y voit même en action : elle ne veut pas entendre le mot

d'*adorable* dans la plus petite chanson, à moins que la chanson n'ait été faite pour elle. Elle bannit de même de la conversation les mots d'*éternel*, d'*infini*, et tout ce qui a quelque rapport avec l'idée de la Divinité. Cela est un peu gênant, car l'éducation nous habitue avec ces expressions-là. Après tout, ma femme est un exemple de vertu. Elle sévit sans cesse contre les vicieux ; elle veut que chacun fasse son devoir pour l'amour du devoir ; elle pousse même sa sévérité sur l'honneur un peu trop loin : heureusement elle ne place l'honneur que dans l'amour. Hélas ! son opinion a contribué à la mort de mon fils. Il était à la fleur de son âge, et déjà fort avancé au service par mon crédit et par mon argent. Il n'avait pas encore vu le feu, quoique nous fussions à la fin de la guerre ; c'est au milieu de ses amis qu'il a trouvé l'ennemi. Il fait une maîtresse, suivant l'usage ; un de ses amis la lui enlève, suivant l'usage aussi. L'honneur !... l'honneur !... lui répète souvent sa mère : mon fils se bat avec son ami, mon fils est tué !... encore, je suis obligé de dévorer mon chagrin devant ma femme. Il est mort

avec honneur, dit-elle ; et moi je ne vis plus que dans l'amertume : depuis ce temps-là, je ne dors plus. J'ai voulu, cette nuit, profiter de mon insomnie et de la clarté de la lune pour parcourir mon bien. La fortune, dit-on, adoucit le regret de toutes les pertes ; pour moi, il me semble qu'elle ne fait qu'accroître celui de la mienne : à qui laisserai-je tout ceci ? (*Il soupire.*)

Enfin, me voici arrivé au bout de mon domaine. Jamais je n'aurais fait autant de chemin à pied sur le parquet le plus uni ; mais on ne se fatigue pas en marchant sur ses terres. Voici donc la forêt du Roi ! ah ! les beaux arbres ! J'allais en écorner un angle, et le joindre à cette portion de la commune des villages voisins que je me suis fait afféoder sous prétexte du bien public, lorsqu'un quidam s'est venu établir vis-à-vis de moi. Il s'est campé là comme une borne au milieu de mon chemin. Ce sera sans doute par le crédit de quelque garde de la forêt : mais je le ferai bientôt déguerpir avec ce grand mot, *le bien public*. Ce mot-là m'a déjà valu cinquante mille écus de rente.

Voici encore un autre trait de Providence. On dit que l'homme qui s'est planté-là, a bien servi son pays : le voilà logé au milieu des bois, comme un ours ; il ne voit personne ; il vit dans la pauvreté et la crapule avec une commère et des marmailons d'enfants. Comment ces gens-là peuvent-ils soutenir, dans la solitude et la misère, le poids de l'existence qu'on traîne avec tant de peine au milieu des honneurs, de la fortune et du monde ? De quoi peuvent-ils s'entretenir dans un éternel tête-à-tête, sans livres, sans société, sans amis, et sans doute sans argent ? Comment supportent-ils l'affreuse idée de l'avenir qui s'avance pas à pas, et de la vieillesse qui nous mène, par un chemin de douleur, à un néant d'où nous ne ressortirons jamais ? O vieillesse ! ô mort ! tristes images qu'on retrouve dans le monde même, à chaque pas que l'on y fait ; dans les femmes que nous aimons, qui, au retour des eaux ou de leur campagne, nous paraissent tout-à-coup vieilles ; dans les enfants de nos amis, qui grandissent à vue d'œil, se marient et nous font grands-pères, lorsque nous ne pensons plus

au mariage. Il n'y a pas jusqu'aux papiers publics, où nous cherchons des nouvelles étrangères et amusantes pour nous dissiper, qui ne nous ramènent durement au sentiment de notre destruction. Vous trouvez parfois, dans leurs listes d'enterrements, les noms d'un ami avec lequel vous avez quelquefois soupé huit jours auparavant, ou les noms des acteurs et des hommes à talents qui vous ont amusé pendant tant d'années, et qui disparaissent tout d'un coup, sans que vous sachiez seulement qu'ils ont été malades. Hélas ! si je n'étais distrait perpétuellement de ces idées, je deviendrais fou ; ma philosophie est de m'oublier. Après tout, pourquoi m'occuper du sort de ces misérables ? ce sont eux qui me font naître ces tristes retours sur moi-même. La société ne doit rien à qui ne lui a rien apporté. Que ces gens-là ne se vendent-ils, comme l'a fort bien dit un écrivain de nos amis en parlant des pauvres, dont le nombre augmente tous les jours dans le royaume ? ils seront bien obligés d'en venir là tôt ou tard. Mais celui-ci m'inquiète plus que les autres ; il est dans mon voisinage. C'est d'ailleurs un

mauvais voisin qu'un solitaire. Le méchant vit seul, comme mon philosophe le soutint fort bien l'autre jour dans un souper de femmes, où il y avait trente-cinq personnes.

Il faut que je débusque cet aventurier-ci de son repaire; je vais lui tendre un piège. Je lui proposerai de me vendre le bouquet de bois qu'il a enclos dans sa haie; je lui en offrirai un bon prix: l'or le tentera; il abattra ses arbres sans la permission de la Maîtrise des eaux et forêts; on lui fera un bon procès criminel. Mes amis crieront de leur côté qu'il a dégradé la forêt du Roi, que c'est un aventurier sans feu ni lieu; qu'il se forme là un nid de voleurs, de contrebandiers dans la forêt du Roi. Je glisserai quelques pots-de-vin; j'aurai le bois et le fonds pour rien. (*Il rit.*) Ah! ah! ah! Il passera pour un coquin, et moi pour un homme de bien. Il sera même fort heureux s'il en est quitte pour la prison. (*Il rit encore.*) Ah! ah! ah! Sainte puissance de l'or, vous êtes la seule divinité qui gouvernez ce monde! Mais contentons-nous de son bien, sans lui faire de mal; je lui donnerai même de quoi faire sa route, et je vous ré-

ponds que cet acte de bienfaisance sera bien prôné dans Paris. (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah ! Mais si c'était en effet un voleur ! je suis seul..... il est grand matin.... il y a loin d'ici au château.... Retournons-nous-en, ce sera le parti le plus sage ; j'agirai toujours bien par autrui. Mais non, puisque nous voilà arrivés, jugeons de l'état des choses par nos propres yeux : il n'est tel que l'œil de l'acquéreur. Avançons le long de la haie, nous verrons notre acquisition de près, et notre homme de loin. On connaît, dit-on, les gens à la physionomie ; moi je les connais à l'habit : s'il est mal vêtu, c'est un coquin. Cachons-nous entre ces épaisses broussailles ; je l'observerai à mon aise à travers les branches.... Comme je suis déchiré par ces ronces ! mais voyez donc leurs crocs recourbés comme des hameçons ! elles ont arraché toutes mes dentelles ! Est-ce un Dieu qui a pu faire de pareils ouvrages ? Que maudite soit ma promenade du matin ! j'ai les jambes et les mains en sang : asseyons-nous donc ici, puisque nous y voilà ! Je lirai, en attendant que mon homme paraisse, le *Système de la Nature* ;

c'est un excellent livre dont madame Mondor fait beaucoup de cas. A la vérité, je n'y entends rien; mais tous les ouvrages des hommes de génie sont profonds et obscurs.... Chut! chut! je vois sortir de la fumée de la cabane, et j'entends même un peu de bruit. Nos gens sont levés; l'indigence est un grand réveille-matin. Pleurez, pleurez, misérables, séquestrés des gens de bien par votre misère! Commencez votre journée, à l'ordinaire, par des malédictions.

« On voit descendre de l'étage supérieur de
 » la cabane, par un escalier de bois qui s'appuie en dehors sur un vieux cerisier sauvage
 » en fleur, un père de famille avec son épouse;
 » ils sont suivis d'Antoinette, leur fille, qui
 » porte un vase à traire le lait. Pendant que le
 » père et la mère s'avancent du côté de la barrière, la jeune fille s'enfonce dans le verger. »

» Mondor est caché sur le bord de la haie. »

ANTOINETTE *chante sur un air fort gai :*

Tout du long du bois....

Tout du long du bois ...

« Elle s'interrompt pour appeler son frère: »

Henri ! mon frère Henri ! quoi ! vous n'êtes pas levé, et les oiseaux chantent ! Venez avec moi cueillir des fraises, pendant que je trairai mes chèvres, car je n'ose aller seule le long du bois. (*Elle chante :*)

Tout du long du bois....

Tout du long du bois....

(*Puis d'un ton triste :*) Henri ! où êtes-vous donc, Henri ?

LE PÈRE, *à sa femme.*

A la gaieté d'Antoinette, à son chapeau d'écorce de tilleul, et au vase qu'elle porte sous le bras, on la prendrait pour la naïade de ce ruisseau ; mais on voit bien, à sa timidité, qu'elle n'est qu'une bergère. Chère épouse, à son âge vous lui ressembliez tout-à-fait, quoique vous fussiez élevée au milieu des espérances d'une grande fortune.

LA MÈRE.

Si elle trouve un jour un époux qui vous ressemble, aucune fortune ne sera comparable à la sienne.

LE PÈRE.

La croiriez - vous déjà sensible à l'amour ? en ce cas , il faudrait bientôt songer à la marier.

LA MÈRE.

Je crois qu'elle ne manque pas d'amants , mais j'ignore si elle aime. Quand les jours de fête , nous allons à la messe au hameau voisin , les jeunes gens se mettent en haie pour la voir passer , et ils la suivent des yeux jusqu'à ce que nous ayons gagné quelque coin obscur de l'église. Ils marquent le même empressement à son retour. Hors ces deux circonstances , on n'en voit aucun paraître autour de cette solitude. J'ai demandé plusieurs fois à Antoinette quels étaient , dans la foule des jeunes gens qui se présentent sur son passage , et parmi lesquels se trouvent souvent des jeunes gens de la ville , ceux qui lui paraissaient les plus aimables. Aucun , m'a-t-elle toujours répondu ; les paysans ont l'air trop rustique , et les bourgeois sont trop effrontés. Un jour , la voyant plus sérieuse qu'à l'ordinaire , je crus surprendre son secret : Qu'as-tu , lui dis-je ,

Antoinette ? tu es toute pensive ; tu soupîres : ouvre-moi ton cœur. Si tu souffres de quelque inclination dont tu rougisses , je t'aiderai à la combattre. Quand on est maître de son cœur, on est maître de sa destinée. C'est le devoir de la vertu de triompher des passions ; jamais une fille n'est plus digne d'être aimée que quand elle dédaigne de l'être ; mais si ton choix est fait, ton père et moi nous y souscrivons : notre plus grand désir est de te voir heureuse. Ma mère , me répondit-elle , je vous proteste par l'amitié que je porte à mon père , à vous et à mon frère , que, hors de ces lieux , je ne trouve rien d'aimable ; toute mon envie est de n'en jamais sortir. Mais, ma fille , repris-je , il faudra bien un jour t'y résoudre ; ton père et moi, nous ne vivrons pas toujours. Quand ton frère sera grand , il ira servir le roi à l'armée ; il s'éloignera d'ici : que feras-tu seule au milieu des bois ? Il faudra bien alors songer à te marier : choisis dès à présent un amant qui mérite d'être un jour ton époux. Donne-nous cette joie pendant que nous veillons sur ton bonheur, et que nous pouvons te guider par no-

tre expérience. Tu ne nous auras pas toujours, ma chère fille, car nous sommes mortels. Ah! maman, me dit - elle en pleurant, et en se jetant à mon cou, c'est cette pensée qui m'afflige. Mais si je dois vous perdre un jour; si, dans ma faiblesse et dans mon abandon, je suis forcée au choix d'un époux pour être protégée, je préférerai, parmi les amants qui me rechercheront, celui de tous qui aura le plus la crainte de Dieu.

LE PÈRE.

Respectable mère ! elle doit ces sentiments bien plus à votre exemple qu'à vos leçons. Tendre amie, où voulez-vous que nous fassions aujourd'hui la prière du matin ? Sera-ce au pied de ces vieux sapins qui vous rappellent le souvenir de votre patrie, ou sous ces pommiers en fleurs, à la vue des biens que nous promet pour l'automne la bonté du ciel ? Choisissez de ces gazons verts, ou bien de ces retraites sombres où les oiseaux, à peine réveillés par les premiers rayons du jour, saluent l'aurore de leurs chansons.

LA MÈRE.

Nous prierons où vous voudrez ; par-tout où je suis avec vous, le sentiment d'une Providence m'accompagne.

LE PÈRE.

Appelons nos enfants..... Antoinette!.... Henri!... Antoinette!

ANTOINETTE, *accourant et d'un air inquiet.*

Mon papa, je ne trouve point mon frère ! Je l'ai cherché dans la maison, autour de la maison, dans le verger, et jusque sur le bord de la forêt. Favori même, notre chien, n'y est pas. (*Elle appelle :*) Henri!... mon frère Henri!

LA MÈRE.

Mon fils est sorti ! et où peut-il être allé si matin ? J'ai cru cette nuit l'entendre se lever bien avant le jour ; le bruit même qu'il a fait, en se levant, m'a réveillée au milieu d'un songe : il me semblait qu'il tuait un hibou qui faisait son nid dans la haie. Mon ami, vous ne croyez pas beaucoup aux songes....

LE PÈRE.

Chère épouse ! l'enfance a mille projets ; chaque jour votre fils en fait de nouveaux pour vous plaire ; il sera peut-être allé vous cueillir des fraises dans la forêt : vous l'allez voir revenir dans un moment. Quant aux songes, ils ne sont pas toujours trompeurs : le vôtre cache quelque chose de mystérieux. Le ciel, je l'ai éprouvé plus d'une fois, aime à se communiquer à vous, à cause de vos vertus.

ANTOINETTE.

Maman, vous aurez quelque bonne nouvelle, car j'ai vu, hier au soir, une étincelle bien brillante dans la lampe. Mon papa, vous vous moquerez de moi.

LE PÈRE.

Non, ma chère fille ! les rois lisent quelquefois leur destinée dans des comètes, et les bergères dans leurs lampes, également bien. Toute la nature est aux ordres de la Providence : ne soyons point inquiets ; faisons ensemble notre prière accoutumée.

« Ils s'agenouillent sur l'herbe, à l'ombre
» d'un des saules de la barrière, et ils prient
» en silence. »

MONDOR, *caché.*

Voilà comme sont faites toutes les femmes. La mienne, qui ne croit pas en Dieu, croit à toutes ces sottises-là ; j'ai beau me moquer d'elle, je n'y gagne rien. Mais.... si j'allais être, moi, le hibou de la haie ! si on allait m'assommer ici ! Il arrive quelquefois des choses plus étranges.... Oh ! non, il n'y a rien à craindre. La jeune fille a vu une étoile dans sa lampe. Pour celui-là, c'est un signe de bonheur : j'en suis sûr. En vérité, ces bonnes gens sont plus contents que je ne le croyais. On est bien heureux d'avoir de la religion : ils sont inquiets ; ils prient, et les voilà tranquilles. Il n'y a rien à faire ici pour moi : je ne veux pas chercher à leur nuire. Je pourrais bien me retirer, mais je veux trouver l'occasion de faire leur connaissance ; d'ailleurs je suis curieux de savoir ce qu'est devenu leur fils : un enfant élevé là, tout seul, et courant la nuit ! L'homme est naturelle-

ment porté au mal. Pourquoi ne l'ont-ils pas mis dans quelque collège pour y être bien élevé? Ils devraient, par la même raison, mettre leur fille au couvent. La mienne, qui est bonne à marier depuis plus de six ans, n'en est sortie que depuis un mois; la pauvre enfant y a été mise presque en sortant de nourrice. Aussi, quand elle arriva à l'hôtel, elle ne nous connaissait ni sa mère ni moi : elle était d'une innocence, d'une innocence....

LE PÈRE, achevant sa prière tout haut.

O mon Dieu ! donnez-nous aujourd'hui la volonté et le pouvoir de faire du bien; que vos bienfaits nous servent d'exemple! vous avez ouvert la main, et vos bénédictions se sont répandues sur la terre, sur les animaux, sur les plantes, et sur vos moindres créatures. N'oubliez pas l'homme, qui est la plus noble et la plus malheureuse portion de votre ouvrage; répandez-les sur le Roi mon bienfaiteur, sur ma patrie dont il est le père, sur tout ce qui vous invoque dans l'univers, sur cette portion ignorée de ma famille, sur mes chers enfants, et sur ma digne épouse, qui est

ici sous ces saules, à l'entrée de la barrière, d'où l'on découvre la plaine par où je verrai revenir mon fils. Antoinette, apporte-moi mon ouvrage avant de préparer le déjeuner.

ANTOINETTE.

Voulez-vous filer, maman? ou bien vous apporterai-je le métier où vous avez commencé une toile? à moins que vous n'aimiez mieux celui qui vous sert à broder?

LA MÈRE.

Je ne brode que quand j'ai l'esprit tranquille. Donne-moi mes aiguilles et mes laines, j'acheverai les bas de ton frère.

LE PÈRE, *à Antoinette, qui s'en va à la maison.*

Ma chère fille, tu m'apporteras aussi cette corbeille d'osier que j'ai commencée.

LE PÈRE, *à sa femme.*

Je veux finir cette corbeille près de vous. Vous êtes toujours remplie de goût. Le point de vue de ce lieu est, à cette heure, le plus inté-

ressant de tout le paysage : voyez comme la forêt fuit en perspective du côté de l'orient, et comme l'aurore dore d'argent et de vermillon les sommets de ces vieux hêtres lointains, tandis que le reste de leur feuillage est encore dans l'ombre. Voilà la Seine qui serpente là-bas dans les vertes campagnes ; vous croiriez que ses eaux, qui réfléchissent la couleur matinale des cieux, sont de pourpre. Mais rien n'égale la magnificence de Paris à l'horizon. Voyez ses grands clochers, encore à demi entourés des brouillards de la nuit, qui se dessinent au milieu des gerbes de lumière que répand l'aurore ; vous diriez que cette superbe capitale, à demi couverte de nuages, s'élève de la terre vers les cieux, ou qu'elle descend des cieux pour régner sur la terre. Voilà des tours dont on n'aperçoit que le sommet ; en voilà d'autres dont on ne voit que la base, et dont le couronnement se confond avec les nuages. Voici celles de Saint-Sulpice avec son noble portail. Cette masse blanche, qu'éclaire un rayon de soleil sur la partie la plus haute de la ville, est le péristyle charmant de l'église imparfaite de Sainte-Geneviève, douce pa-

tronne des vertus innocentes. Ces deux grosses tours rembrunies, sont celles de Notre-Dame. Ce dôme, à-la-fois élégant et auguste, qui s'élève en forme d'œuf, est celui des Invalides : c'est là que Louis XIV donna un asile à la vertu militaire. O ville immense ! dans mes malheurs, je n'ai trouvé de repos que dans tes murs. A combien d'infortunés tu donnes des retraites ! Vous auriez pu y passer une partie de la mauvaise saison avec votre fille. Je vous aurais loué une petite chambre aux environs du Louvre ; vous lui auriez fait voir les promenades, les fêtes publiques, le monde, enfin. L'ame s'agrandit par le spectacle d'un grand peuple, et à la vue des temples, et des monuments des rois.

LA MÈRE.

Paris, sans doute, peut offrir des consolations et des asiles aux malheureux ; mais ce spectacle d'un grand peuple, ces édifices, ces palais, ces chefs-d'œuvre des arts nous jettent bien souvent dans la mélancolie, par le sentiment de notre misère, ou dans le fanatisme des plaisirs, par de dangereuses illusions. J'ai

connu le monde ; croyez qu'une femme peut trouver hors de lui un moyen plus assuré d'être heureuse. Le soin de sa famille suffit pour occuper tour-à-tour sa prévoyance , sa mémoire , son jugement , ses goûts et toutes les facultés de son ame ; ce seul objet est capable de la remplir. Le feu divin dont nous tirons notre origine , et vers lequel nous tendons sans cesse dans toutes nos affections , comme vous me l'avez si bien démontré , se découvre aux savants dans les ouvrages de la nature , et les élève vers les cieux ; mais bien souvent altéré dans les arts par les passions des hommes , il nous égare dans les villes , et nous ramène vers la terre. Dans le sein d'une famille , au contraire , il se proportionne à la faiblesse de notre vue. C'est lui qui nous attire vers un époux , vers nos enfants , et il se montre à nous voilé par ces doux objets , comme la lumière du soleil à travers les fruits et les rameaux des vergers.

LE PÈRE.

La sagesse et l'amour s'expriment à-la-fois par votre bouche. Digne épouse ! tendre

mère! j'ai craint long-temps que vous n'apportassiez avec vous le souvenir du monde dans la solitude, et les regrets de la fortune dans le sein de la pauvreté. Mais votre santé, autrefois si délicate, qui se fortifie de jour en jour, me rassure. Pendant que le temps nous entraîne vers la vieillesse, votre jeunesse se renouvelle : vous remontez le fleuve de la vie.

LA MÈRE.

Les vaines images du monde sont bien loin de moi. La vie champêtre, le calme de l'ame, et plus que tous ces biens, votre tendre et constante amitié, ont renouvelé mes jours.

LE PÈRE.

Je craignais pour vous le terme critique de la vie. Ce n'est pas le passage de l'enfance à l'adolescence qui est le plus redoutable ; c'est celui de l'âge viril à la vieillesse : ce n'est pas l'âge où on prend les passions, mais celui où on les perd. C'est alors que nous regardons en arrière, et que nous cherchons à retourner sur nos pas, par le vice de notre éducation et du monde, qui ne nous montre le terme de la

félicité humaine qu'au milieu de notre carrière. Les jeunes gens sont soutenus longtemps par l'espoir de la vertu, par l'attente des avantages qu'ils s'en promettent dans le monde du côté de la fortune et de la considération, enfin par les illusions mêmes de leurs passions. Mais quand ils ont éprouvé que le monde, en les comblant même de faveurs, ne leur a pas donné ce qu'ils en attendaient; que bien souvent leur probité leur a attiré des persécutions, la pauvreté, le mépris; alors ils abandonnent la route de la vertu : vers l'âge viril, ils deviennent sans principes, faux, trompeurs, et ne croient plus à rien. Je ne saurais vous dire combien j'ai vu de caractères estimables se briser en doublant ce cap de la vie. C'est là l'époque qui fait la dernière et fatale révolution de l'homme; c'est à elle que j'attribue la jalousie et la mauvaise humeur si ordinaires à nos vieillards. Tout homme qui ne regarde pas la mort comme un bien, éprouvera toute la vie comme un mal.

LA MÈRE.

La religion m'a soutenue dans ce passage;

elle m'a montré la vie comme une courte carrière, dont la mort était le terme heureux. Depuis que je me suis rapprochée entièrement de la nature et de la religion, je sens mon bonheur croître chaque jour.

LE PÈRE.

Les Indiens orientaux disent en proverbe, qu'il vaut mieux être assis que d'être debout, être couché que d'être assis, et être mort que d'être couché. Ce proverbe, auquel les misères de la société humaine ont donné lieu, est encore fondé sur une grande vérité naturelle : c'est que tout ce que Dieu a fait, va toujours en croissant en perfection. Voyez, par exemple, la graine d'un arbre : quand elle est plantée et qu'elle pousse ses petites feuilles, elle est plus intéressante que quand elle n'était qu'une semence ; elle devient ensuite un arbrisseau, qui se couvre de fleurs et de fruits ; les fruits de cet arbrisseau se ressèment et se multiplient de tous côtés. D'une graine il sort une forêt, et cette forêt couvrirait le globe en peu de temps, si d'autres lois aussi sages ne mettaient des bornes à sa fécondité infi-

nie : il en est de même des développements périodiques de l'homme. Son existence vaut mieux que le néant ; son adolescence , si aimable , est préférable à sa faible enfance ; sa jeunesse , heureuse par les amours et par le bonheur d'autrui , redouble le bonheur de son existence ; il le multiplie dans l'âge viril , par ses enfants rassemblés autour de sa table comme de jeunes oliviers ; il l'étend dans la vieillesse à sa patrie , qu'il sert de son expérience et de ses conseils. Par tout pays bien réglé , les conseils des nations sont formés de vieillards qui ont vécu vertueusement. Les vieillards dégagés des passions , ressemblent à des dieux. La mort vient ensuite réunir l'ame à son principe éternel , pour y recevoir la récompense de la vertu. C'est une vérité fondée , non-seulement sur les idées de justice qui gouvernent le monde , mais sur l'instinct du cœur humain , et sur le sentiment de tous les peuples.

LA MÈRE.

Si je parviens à la vieillesse , ce sera le temps le plus heureux de ma vie. Vous ajoutez , ainsi

que mes chers enfants, tous les jours quelque chose à ma félicité.

LE PÈRE.

S'il était possible qu'après une vie aussi pure que la vôtre, votre ame déchût dans un corps sujet à la destruction, vos enfants auraient pour les défauts de votre vieillesse la même indulgence que vous avez eue pour la faiblesse de leur enfance. Vous ne les avez point éloignés de vous, vous les avez nourris de votre lait, vous ne les avez jamais maltraités; ils vous aimeront comme leur mère, et ils vous chériront encore comme leur nourrice : vous serez heureuse dans tous les temps de votre vie.

Je craignais seulement que ce séjour ne vous déplût l'hiver, car la nature semble morte dans cette saison. Les glaces pendent aux branches des arbres, la terre est détrempee de pluie, l'eau des ruisseaux toute jaune, l'air humide et froid, et le ciel couleur de plomb; les nuits sont longues et agitées de tempêtes, les arbres de la forêt gémissent autour de nous, et quelquefois leurs sommets

se brisent et tombent avec fracas ; la plupart des oiseaux de nos bocages s'enfuient en d'autres contrées, ceux qui restent autour de notre habitation semblent effrayés et gardent le silence.

LA MÈRE.

J'ai passé ici tous les hivers avec délices : vous m'avez appris à sentir les beautés mélancoliques de cette saison ; ce ne sont pas les plus vives, mais ce sont les plus touchantes. L'herbe humide conserve, le long des sentiers, une verdure plus éclatante que pendant l'été : à la vérité il y a peu de fleurs, si ce n'est quelque scabieuse tardive, ou quelque humble marguerite ; mais dans certains jours de gelée, quand les frimas de la nuit s'attachent aux arbres, leurs rameaux tout blancs semblent le matin fleuris comme au printemps. Les mousses brillent alors sur les troncs gris des arbres, ou sur les flancs bruns des roches, d'une verdure plus belle que celle des gazons. Si la plupart des oiseaux s'éloignent de nous dans cette saison rigoureuse, ceux qui restent sont plus familiers. Le pivert volè en silence sous les arbres de la

forêt, et s'annonce de temps en temps par des cris éclatants; il visite souvent les arbres de nos vergers, et grimpe tout le long de leurs troncs pour les nettoyer d'insectes. La mésange inquiète parcourt leurs plus petits rameaux, et cherche à glaner quelque fruit oublié. Le rouge-gorge solitaire se perche sur nos murailles, et bien souvent sur ma fenêtre; j'aime à entendre ses chansons mélancoliques, moins brillantes, mais aussi touchantes que celles du rossignol. Quand tout est couvert de neige, cet aimable oiseau vient se réfugier avec la perdrix jusque dans la maison, demandant à l'homme une part des biens de la terre, sur laquelle le ciel ne leur a rien laissé à recueillir. J'ai pris souvent plaisir à voir mes enfants leur jeter des morceaux de pain. Ces pauvres oiseaux les emportent à grande hâte, comme s'ils se méfiaient de leurs bienfaiteurs. Ils exercent l'homme aux premières leçons de bienfaisance. Ils me rappellent ces troupes d'enfants plus malheureux que les oiseaux, sans vêtements, tout transis de froid, qui se présentent affamés à la grille des châteaux, et qui d'une voix éteinte de-

mandent une portion des biens de la terre, que la Providence a mise dans le grenier des riches.

A la vérité les soirées d'hiver sont longues; mais mon travail et celui de mes enfants, joint à vos lectures ou à vos conversations, me les rend bien courtes et bien agréables : vous me transportez dans d'autres climats. Cette histoire d'Antoine et de Cléopâtre, que vous m'avez lue dernièrement dans Plutarque, m'a beaucoup intéressée. En vérité Octavie fut bien malheureuse, et ne méritait guère de l'être : vous ne sauriez croire combien cette histoire m'a fait faire de réflexions sur le sort de la vertu dans ce monde, sur le vain éclat des cours et des grandeurs, et sur le bonheur d'être ignoré. Pendant le temps même du sommeil, quand la lampe est éteinte, je jouis encore mieux de mon asile, et du désordre de la saison. J'aime à entendre le bruit de la pluie qui tombe à verse sur le toit, et celui des chênes et des hêtres que le vent agite au loin autour de nous; leurs murmures sourds m'invitent au repos : le danger éloigné redouble ma sécurité. Agitée d'une frayeur agréa-

ble, je me presse contre vous, et je me rassure en pensant que je n'ai rien à craindre, dans une cabane bien solide, du tumulte que j'entends au loin, et que tout ce que j'ai de cher au monde, mes enfants et mon époux sont autour de moi; un doux et profond sommeil s'empare alors de mes sens, et je m'endors au milieu des actions de grâces, en bénissant le ciel de mon bonheur.

LE PÈRE.

On ne perd rien dans les petites conditions, on y compte pour des biens les maux qu'on n'y éprouve pas. Souvent, au contraire, dans les grandes, on répute pour des maux les biens dont on est privé : ainsi le juste ciel a compensé toutes choses. Mais quand je suis obligé de m'absenter pendant le jour, vous devez vous ennuyer; et peut-être avez-vous peur, étant seule avec deux enfants au milieu d'un bois ?

LA MÈRE.

Ce bois appartient au Roi; l'ordre et la police y sont bien tenus. D'ailleurs la maison, comme vous me l'avez fait observer, est si

forte dans sa simplicité, et si bien disposée, qu'une personne seule s'y défendrait contre une troupe de brigands. Mais que viendraient-ils chercher ici? il n'y a ni richesses ni argent. Vous ne vous absentez que pendant le jour, et pour peu de temps; quand vous n'y êtes pas, je n'ouvre la porte à aucun homme, connu ou inconnu. Il y vient par hasard quelques - unes de ces bonnes femmes que vous voyez quelquefois ici : c'est une pauvre veuve qui a perdu son mari, une mère qui regrette son fils qui s'est engagé, une fille qui cherche des secours pour un père malade : un morceau de pain, un peu de lait, des herbes, les renvoient contentes. Après tout, ce ne sont pas les besoins du corps qui sont les plus insupportables, même aux plus misérables : souvent, au milieu de la plus grande indigence, l'une est au désespoir d'avoir été calomniée ; l'autre, de ce que sa fille a perdu son honneur. Ce sont les peines de l'ame qui sont intolérables ; c'est le mépris, c'est l'abandon ; et il faut bien que ces peines soient les plus cruelles, car dans le nombre des femmes qui viennent chercher ici quelque consolation,

il y en a qui pour quelque bonne parole ou quelque marque d'intérêt que je leur aurai donnée en passant, m'apportent dans la saison les fruits du poirier de leur petite cour, ou les œufs de leur unique poule. J'ai beau me défendre de recevoir leurs présents, je suis obligée de les accepter, toutefois à la charge qu'elles en recevront d'autres de ma part; mais il est bien aisé de voir qu'elles ne sont occupées que du soin de me faire agréer les leurs. C'est pour cette raison, je pense, qu'elles prennent le moment de les apporter quand vous n'y êtes pas, afin de ne pas trouver un double obstacle à leur reconnaissance. Ainsi, pendant que nous trouvons dans l'histoire des amis malheureux, pour lesquels je ne puis avoir qu'une pitié stérile, j'en trouve à ma porte de plus intéressants, dont je puis essuyer les larmes.

LE PÈRE.

Les infortunés mettent leurs présents à vos pieds, comme on met des offrandes sur l'autel de la Divinité. Pourquoi n'ai-je pu vous pro-

curer une société plus agréable que celle des malheureux ?

LA MÈRE.

Une femme, vous le voyez par mon exemple, n'a pas besoin de sortir de sa famille pour être heureuse ; la nature a tracé la route de son bonheur dans ses devoirs. Qu'irait-elle chercher hors de sa maison, sinon à les oublier ? D'ailleurs il est bien difficile aux âmes sensibles de trouver à s'assortir dans une fortune étroite. L'amitié des riches est méprisante, celle des paysans est grossière ; mais dans tous les états, la douleur sait parler et vivre : elle rapproche les hommes de toutes les conditions, et elle les met de niveau. Les cœurs brisés connaissent seuls les bienséances, et il n'y a que la main des blessés qui puisse toucher les blessures sans douleur. Mais le ciel ne laisse pas, dans ce monde même, les soins envers les malheureux sans récompense : souvent en essuyant des larmes bien amères, j'en ai versé de bien douces.

LE PÈRE.

Je bénis le ciel de m'avoir donné, par le

travail de ces mains bien peu exercées, de quoi vous faire vivre dans une aisance qui vous procure encore un peu de superflu. Un homme ordinaire, c'est-à-dire un homme qui vaudrait mieux que moi, un simple journalier cultivant la terre, pourrait nourrir de ses fruits dix-huit hommes par jour : je ne crois pas qu'il y ait un million et demi de paysans dans le royaume, sur vingt-cinq millions d'habitants.

LA MÈRE.

Une femme travaillant en laine peut, sans beaucoup de fatigue, entretenir de vêtements une famille nombreuse : j'en juge par mon expérience.

« Antoinette apporte la corbeille d'osier de son père, et le panier à ouvrage de sa mère ; elle les place auprès d'eux en les saluant respectueusement, ensuite elle s'en retourne à la maison. En allant et venant, elle paraît inquiète; elle regarde de tous côtés pendant cette scène muette. »

MONDOR, *toujours caché.*

Oh ! nos femmes font des nœuds ! Si ce

calcul est juste, sur les vingt-cinq millions d'habitants qu'il y a dans le royaume, il y en a au moins douze millions d'inutiles, et les plus inutiles de tous sont sans doute les riches. Les paysans et les ouvriers travaillent pour nous; et que faisons-nous pour eux? Là, mettons la main sur la conscience: nous vivons à leurs dépens; nous cherchons sans cesse à accroître notre superflu de leur nécessaire. Je sens ma conscience qui se réveille; je me garderai bien de nuire à ces honnêtes gens-là; ils font du bien au sein de la pauvreté, et moi dans l'abondance je cherche à faire du mal. Avec tout cela ils sont heureux, et les gens les plus heureux que j'aie vus de ma vie. Je veux les faire peindre tels que je les vois là: la mère tricotant des bas, et le père faisant une corbeille à l'ombre d'un saule; la petite barrière, et le sentier de verdure au bout duquel on aperçoit une cabane couverte de chaume et de mousse. Je ne veux pas qu'on y oublie l'escalier appuyé sur un vieux cerisier fleuri, et Antoinette aux yeux bleus qui en descend, avec son chapeau d'écorce, ses cheveux blonds, et son pot au lait sous le

bras. Je ferai mettre ce tableau dans ma chambre à coucher ; il me donnera , dans mes insomnies , des idées de repos , d'innocence et de bonheur , que je ne trouve nulle part.

LE PÈRE.

La plupart de nos bourgeois ne sont que des financiers , et la plupart de nos paysans ne sont que des mercenaires : voilà pourquoi l'agriculture est négligée et méprisée chez nous. Si le nombre des cultivateurs propriétaires était seulement doublé dans le royaume , les terres en rapporteraient au moins une fois davantage. Voyez devant nous cette vaste plaine : plus de la moitié est en jachère , et notre petit champ rapporte tous les ans. L'agriculture a encore cet avantage au-dessus de tous les états de la société , qu'elle conserve la religion , les mœurs , la santé ; facilite les mariages ; attache les pères aux enfants , et les enfants à leurs pères ; et tandis qu'une multitude de passions divisent les hommes oisifs dans les villes , elle forme des citoyens toujours prêts à se dévouer pour la patrie. La nature , dit Xénophon , met les gerbes de

blé au milieu des champs, comme un prix pour le vainqueur.

LA MÈRE.

Plût à Dieu que les bords de cette forêt fussent partagés en une multitude de petites propriétés à autant de familles qui n'ont rien ! Chacune d'elles s'y logerait et cultiverait sa portion suivant son goût et son industrie ; on y verrait se former mille habitations charmantes : n'est-ce pas, mon ami ?

LE PÈRE.

Je ne doute pas que la plupart d'entre elles ne disposassent mieux leur terrain que je n'ai fait le mien : j'ai travaillé avec peu de moyens et d'expérience. Lorsque j'eus obtenu ce bouquet de bois où nous sommes, j'en fis abattre une portion au centre pour y bâtir une maison et y faire un jardin ; la vente des arbres abattus me donna de quoi fournir au delà des frais nécessaires à notre établissement. Je bâtis d'abord cette petite maison, et je laissai un assez grand espace vide tout autour, afin

de lui donner de l'air, et que la terre produisît un peu d'herbe pour le pâturage de quelques chèvres. Elles m'en ont fait, comme vous voyez, un tapis anglais, car il n'y a point de jardinier dont la faux tonde d'aussi près que leurs dents. A quelque distance de cette pelouse, j'ai planté la plupart des arbres et des arbrisseaux qui donnent du fruit; les plus petits en avant, et les plus grands en arrière : en sorte que du centre de l'habitation, on les voit s'élever les uns derrière les autres en amphithéâtre. J'en terminai le contour par des noyers, des châtaigniers, et enfin par les grands arbres de la forêt. J'y ménageai çà et là quelques espaces propres à y semer des grains et des herbes potagères. Je me suis bien gardé de faire abattre tous les arbres de la forêt qui étaient de ma concession. J'avais observé dans mes voyages que les forêts sont les remparts naturels des campagnes; elles conservent de la fraîcheur aux cultures, elles les abritent des vents froids, et elles y réfléchissent la chaleur du soleil : aussi vous voyez que, sans avoir de serres, nous avons souvent des primeurs.

LA MÈRE.

Ce lieu est enchanté.

LE PÈRE.

Je veux l'embellir pour vous tous les jours de ma vie. Je planterai, au nord de la maison, un lierre qui grimpera sur l'escalier, et viendra entourer vos fenêtres de son feuillage. Les oiseaux d'hiver, que vous aimez parce qu'ils sont malheureux, viendront s'y réfugier ; vous y entendrez chanter votre ami le rouge-gorge. Je planterai de l'autre côté, au midi, une vigne qui formera un berceau au-dessus de la porte ; j'y élèverai au-dessous un banc de gazon : nos enfants s'y reposeront un jour, et s'y entretiendront de nous lorsque nous ne serons plus. Sur la faîtière du toit, je mettrai des oignons d'iris, dont la fleur vous plaît : sa couleur qui imite celle de l'arc-en-ciel, ses feuilles en lames d'un beau vert de mer, accompagneront bien les longues marbrures de mousse qui se détachent, comme des lisières de velours vert, sur le chaume fauve de la couverture. Quel autre genre d'embellissement désirez-vous ici ?

LA MÈRE.

Je n'en ai jamais désiré dans v^{os} ouvrages ; je n'aurais jamais cru que ce lieu en fût encore susceptible.

LE PÈRE.

J'aurais bien pu entourer cette possession d'un mur, mais j'ai préféré une haie vive. Chaque année dégrade un mur, et fortifie une haie ; chaque année, un mur consomme des pierres, et une haie produit du bois. D'ailleurs, une haie est une décoration. Les riches la bannissent de leurs jardins, parce qu'elle coûte peu ; ils lui préfèrent une charmille taillée comme une muraille ; mais il me semble qu'il y a autant de différence d'une charmille toute nue à une haie chargée de fleurs et de fruits, qu'il y en a entre une étoffe unie et une étoffe magnifiquement brodée. Une belle haie présente seule le spectacle d'un beau jardin. Voyez ces pruniers sauvages, dont les fruits naissants sont semblables à des olives. Ces sureaux voisins parfument l'air de leurs bouquets de fleurs en ombelles ; ces houx op-

posent leur vert lustré et leurs grains écarlates aux nuages blancs des fleurs de l'aubépine ; l'églantier jette çà et là ses guirlandes de roses, relevées d'un vert tendre. La ronce même n'est pas sans beauté ; elle accroche d'un arbrisseau à l'autre ses longs sarments garnis de girandoles couleur de chair, et elle se roule autour des troncs des arbres de la forêt qui sont renfermés dans la haie, et qui s'élèvent de distance en distance, comme autant de colonnes qui la fortifient. Mille petits oiseaux trouvent à-la-fois de la nourriture et des abris sous ces différents feuillages. Chaque espèce a son étage : en bas sont les merles, les fauvettes, les tarins ; plus haut, les rossignols ; et au faite de ces vieux ormes, nous entendons murmurer la tourterelle, et nous voyons voltiger la grive qui y bâtit son nid. La nature a jeté, depuis le sommet de la forêt jusque sur ces gazons, des rideaux de toutes sortes de verdure et de fleurs, pour mettre les nids des oiseaux à l'abri. Vous en faisiez autant, lorsque vous couvriez d'un voile de taffetas vert, brodé de vos mains, le berceau de nos enfants.

LA MÈRE.

Oh oui ! cette forêt et cette haie sont les vrais berceaux des oiseaux. Il n'y a point de mère aussi attentive que la nature.

LE PÈRE.

Vous entouriez le berceau de vos enfants de barrières d'osier, de peur que quelque choc ne troublât leur repos. La nature a de même garni d'épines la partie inférieure de celui-ci, afin d'en écarter les ennemis. Il n'y a dans ce climat que les arbrisseaux qui ont des épines ; les grands arbres n'en ont point : les oiseaux qui y nichent sont défendus par leur élévation. Cependant, beaucoup d'espèces de grands arbres des pays chauds en ont, afin que les oiseaux puissent y faire leurs nids en sûreté ; car il y a dans ces pays - là plusieurs espèces de quadrupèdes qui savent grimper, et qui viendraient manger leurs œufs.

LA MÈRE.

O Providence ! qui pourrait méconnaître vos soins variés par toute la terre, suivant le besoin de vos faibles créatures ?

LE PÈRE.

La Providence ramène au plaisir ou à l'utilité de l'homme toutes les attentions qui sont éparses pour le reste des êtres. Par exemple, j'ai parcouru beaucoup de pays au nord et au midi, et je n'ai jamais vu d'arbrisseaux épineux, ni de petits oiseaux de bocage, que dans les lieux habités par l'homme, ou dans ceux du moins qui l'avaient été : je n'en ai jamais trouvé dans l'épaisseur des forêts du Nord, quoique j'y aie fait au moins cinq ou six cents lieues. Quand je voyageais dans les forêts solitaires de la Finlande, et que j'apercevais des moineaux, j'étais sûr de n'être pas loin d'un village. Les petits oiseaux récréent l'homme par leur vol, leur chant et leur plumage; ils sont utiles à ses cultures; ils mangent au printemps les insectes qui dévoreraient ses fruits en été.

LA MÈRE.

Quelque charme que le spectacle de la nature offre à mes sens, il disparaît avec les saisons; mais celui que l'observation présente

à l'esprit, entre dans mon ame, et y reste toute l'année. Quoique je sois bien ignorante, vous m'avez ravi cet hiver en me faisant voir sur des cartes les dispositions admirables que l'Auteur de la nature a données aux montagnes, aux fleuves, aux îles, et même aux roches. Je ne croyais pas qu'il y eût plus d'ordre dans tous ces objets que dans les pierres d'une carrière ou dans les ruines d'un château. Vous m'avez encore fait plus de plaisir en me montrant les relations que les plantes ont avec les éléments; j'avais plusieurs fois voulu étudier ces choses dans vos livres de botanique, mais ils n'en disent rien du tout; ils ne sont remplis que de noms difficiles à retenir, de noms grecs qui, après tout, ne sont que des noms. D'ailleurs, je ne puis fixer dans ma mémoire ce que je ne puis mettre dans mon jugement. C'est en étudiant cette magie de la nature, que sur un terrain inégal, mêlé de roches, de sables arides et d'eaux, vous avez fait croître des plantes plus vigoureuses que celles qu'on cultive sur les meilleurs fonds. On dirait que la nature les y a placées elle-même. Quoiqu'elles ne soient que des herbes

domestiques, elles ressemblent par leur vigueur à ces belles plantes sauvages qui croissent sur les bords des ruisseaux, ou dans les fentes des roches, et que les peintres représentent, avec tant d'effet, sur le devant de leurs tableaux. Il existe, de plus, une harmonie si aimable entre elles, par leur verdure, leurs formes, leurs fleurs et leurs fruits, que quoique ce lieu ne renferme guère que des herbes potagères et des arbres fruitiers, il n'y a point de jardin, où l'on ait rassemblé les fleurs les plus rares, qui me fasse autant de plaisir.

Mais toute cette science n'est encore rien auprès de celle de la nature. Vous m'avez déjà fait observer des contrastes charmants de couleur et de forme, entre quelques oiseaux et les buissons où ils font leurs nids. Le geai, avec ses ailes piquetées d'azur, me paraît plus beau sur le chêne dont il mange les glands, que sur tout autre arbre ; j'aime à voir le roitelet établir son nid dans la cavité moussue de quelque gros rocher, comme s'il craignait que les arbres et la terre n'en pussent supporter les fondements. Chaque arbre, avec ses

oiseaux, ses papillons et ses mouches, est un petit monde. Mais ce que je voudrais apprendre, ce sont les relations du pommier avec les divers animaux : cet arbre est si beau dans le pays de ma mère !

LE PÈRE.

Les véritables relations du pommier me sont inconnues pour la plupart. Il en a avec des oiseaux sédentaires, comme la mésange d'un bleu d'ardoise et au collier blanc, qui contraste en automne très-agréablement avec ses fruits jaunes et rouges, qu'elle entame avec ses griffes et son petit bec pointu ; il en a avec plusieurs espèces d'oiseaux voyageurs, qui arrivent dans le temps que les pommes sont en maturité ; avec des quadrupèdes, comme le hérisson qui quitte les roches pendant la nuit, et vient les recueillir lorsqu'elles tombent à terre ; avec des poissons, lorsqu'elles roulent, entraînées par les pluies, jusqu'aux rivières, et de là, dans le sein des mers. Les pommes se conservent fort longtemps dans l'eau, et on les rencontre, comme

les cocos des Indes , à de grandes distances du rivage. Dans le nombre des poissons qui peuvent s'en nourrir, je soupçonne une espèce de crabe des côtes de Normandie, auquel la nature a donné deux pates armées de lancettes pour les entamer ; et un autre poisson du Nord , qu'on ne trouve que vers la fin de l'automne sur les mêmes côtes, et qui vient frayer autour de ces fruits, lorsqu'ils entrent en dissolution. Le pommier a encore une multitude d'autres relations avec toutes sortes d'insectes, comme avec une grande mouche à tête rouge et au corselet rayé de noir et de blanc, qui y dépose ses œufs ; avec des papillons qui voltigent autour de ses fleurs , et servent eux-mêmes de nourriture à plusieurs espèces d'oiseaux du printemps qui font leurs nids dans ce bel arbre. Mais pour le bien connaître, il faudrait l'étudier sur les rivages de la mer, et sous l'haleine des vents d'ouest. Je n'ai donc que des anecdotes à vous raconter à son sujet, et non pas une histoire. Gardons-les pour la mauvaise saison : jouissons au printemps , et raisonnons en hiver. Il est plus doux de parler des fleurs au-

près du feu, et des zéphyr, quand Borée ravage les champs.

Quelque éloge que vous fassiez des plaisirs que la raison nous donne, ceux du sentiment me touchent encore davantage. Les ouvrages de la nature sont remplis d'harmonies ravissantes, mais celles que vous avez avec eux m'inspirent un intérêt plus tendre. Quel charme ne répandez-vous pas vous-même dans cette solitude, lorsque vous vous y promenez en tenant vos enfants par la main ! Il n'y a point de prairie qui me paraisse aussi verte et aussi douce que la pelouse où vous reposez ; l'arbre qui vous ombrage me semble plus majestueux que le reste de la forêt. J'ai un plaisir inexprimable à vous voir cueillir pour vos enfants les fruits que j'ai cultivés moi-même, et sourire aux vains efforts qu'ils font pour atteindre aux branches des arbres fruitiers que j'ai plantés à leur naissance. Plus d'une fois vous m'avez alarmé, lorsque je vous ai vue, vers le soir, agitée d'une douce mélancolie, sortir seule du verger, et vous promener parmi les peupliers et les sapins de la forêt. Vous vous croyez alors bien cachée

sous leurs ombrages ; mais quand les rayons du soleil couchant viennent teindre de safran et de vermillon le dessous de leurs feuilles, et bronzer jusqu'aux mousses de leurs racines, je vous aperçois alors tout environnée de lumière. Plus d'une fois, je vous ai vue à genoux, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel. Ah ! que vous m'avez troublé dans cette attitude ! Je craignais que vous ne nourrissiez quelque chagrin qui me fût inconnu. Est-ce qu'elle regrette l'Ukraine, me disais-je en moi-même ? Peut-être elle prie Dieu pour ses parents ! Ah ! il aurait mieux valu, pour mon bonheur, que j'eusse regretté la France dans son pays, que de la voir désirer son pays dans le mien. Mais vous me rassurez quand j'entends votre voix se joindre au chant des oiseaux qui saluent l'astre du jour par leurs dernières chansons. Vos accents mélodieux, vos paroles, tous les échos qui les répètent au loin, les nuages dorés du soleil couchant, la pompe magnifique des cieux, me remplissent des affections sublimes que vous ressentez, et me transportent par des charmes ineffables dans ces régions éternelles où il n'y

aura plus ni inquiétudes, ni regrets. Que ne chantez-vous de même à cette heure que les plantes boivent la rosée du matin, et qu'elles exhalent leurs doux parfums vers les cieux ?

LA MÈRE.

Ah ! si vous m'avez aperçue quelquefois à genoux dans la forêt, ce n'était point pour me plaindre au ciel de mon sort, mais bien plutôt pour l'en remercier. Vous eussiez fait avec mes enfants mon bonheur dans un désert, et je suis avec vous dans un lieu de délices. Mais comment voulez-vous que je chante maintenant ? je suis inquiète, mon fils ne revient point.

LE PÈRE.

Tendre mère, tranquillisez-vous ; il ne tardera pas à revenir. Les enfants, vous le savez, aiment tout ce qui les met en mouvement ; ils ne peuvent rester en place.

MONDOR, *toujours caché.*

Il est incroyable que des gens mariés puissent s'aimer à ce point-là : c'est peut-être

parce qu'ils vivent seuls. On est trop dissipé dans le monde ; les amitiés n'y tiennent à rien ; il n'y a que les haines qui y sont durables. Ils ont de la religion , ils sont heureux ! Je ferai cultiver mes terres comme leur jardin. Quoi qu'ils disent des grands propriétaires , ce sont eux qui font fleurir l'État : les grands propriétaires viennent à bout de tout avec de l'argent et des misérables. Je voudrais pour beaucoup que mon philosophe fût ici, et même ma femme et ma fille ; je serais curieux d'entendre ce qu'ils penseraient de tout ce que je vois et j'entends là. Cette petite maison est l'asile du bonheur : la mère n'a qu'une seule inquiétude, c'est l'absence de son fils, qui est peut-être à polissonner à quatre pas d'ici. Ma femme, hélas ! n'est pas si sensible : elle a vu mourir le sien avec un sang-froid..... mais elle se pique de force d'esprit.

LE PÈRE, *à sa femme.*

Si vous aimiez à vous dissiper, nous irions quelquefois nous promener aux environs. Je ne connais point de vue plus magnifique que celle qui est au midi de la forêt ; il y a là

une pelouse élevée d'où l'on découvre au loin un grand cercle de coteaux couverts de châteaux, de parcs et de villages; la Seine, qui passe au pied de cette pelouse, traverse à perte de vue les plaines qui vous séparent de l'horizon, et paraît au milieu de leurs vertes campagnes comme un long serpent d'azur. On voit sur les replis multipliés de son canal, des barques qui remontent à Paris, traînées par de grands attelages de chevaux; et d'autres qui en descendent, chargées de trains d'artillerie, ou de recrues de soldats qui font retentir les rivages du bruit de leurs trompettes et de leurs tambours. De superbes avenues d'ormes traversent ces vastes plaines, et vont en se divergeant à mesure qu'elles s'éloignent de la capitale. Quoiqu'on n'y aperçoive qu'une petite portion des nombreux rayons qui en partent, on y reconnaît la route d'Espagne, celle de l'Italie, celle de l'Angleterre, et celles qui mènent aux ports de mer d'où l'on s'embarque pour l'Amérique ou pour les Indes orientales; une foule d'autres conduisent à de riches abbayes ou à des châteaux, et se confondent par leur majesté avec celles qui font communiquer les

empire. On y aperçoit sans cesse de grands troupeaux de bœufs, et de longues files de chariots qui s'avancent lentement vers Paris, et lui apportent l'abondance des extrémités du royaume. Des carrosses à quatre et à six chevaux y roulent jour et nuit; les cris des hommes, les hennissements des chevaux, les mugissements des bestiaux, le bruit des roues de toutes ces voitures, forment dans les airs des murmures semblables à ceux des flots sur les bords de la mer. Derrière la pelouse d'où vous apercevez cette multitude d'objets, sont les avenues royales qui mènent à Versailles à travers la forêt. Rien n'est plus imposant que leur pompe sauvage; il n'y a point d'arcs de triomphe de marbre qui égalent la majesté de leurs berceaux de verdure. Dans le temps de la chasse, vous y voyez aborder des meutes de chiens accouplés deux à deux, des piqueurs, des gardes du roi, des officiers de la fauconnerie, de brillants équipages, et souvent le Roi lui-même, suivi d'une partie de sa cour. En vous tenant à un des carrefours de la forêt, vous auriez le plaisir d'y voir passer et repasser dix fois le prince et son

auguste cortège, sans sortir de votre place. Ce noble spectacle pourrait vous amuser.

LA MÈRE.

La présence du Roi anime tous les lieux où il se montre : semblable au soleil, il répand autour de lui un esprit de vie ; mais trop d'éclat l'environne pour mes faibles yeux : j'aime les retraites paisibles et ignorées.

LE PÈRE.

Eh bien ! je veux vous en faire connaître une encore plus solitaire que celle que nous habitons ; elle est au nord de la forêt. C'est un bassin de dunes sablonneuses, qui a mille pas de large à-peu-près ; il est entouré de roches et de collines couvertes d'arbres, qui s'élèvent les unes derrière les autres en amphithéâtre. On n'aperçoit aux environs d'autre ouvrage de la main des hommes, qu'une petite chapelle qui est sur la crête d'une des collines les plus élevées ; on croirait de loin qu'elle est bâtie sur le sommet des arbres. J'ai été plusieurs fois m'y promener. Le chemin en est difficile ; on y parvient par un sentier cail-

louteux qui va toujours en montant, et qui vous mène au pied d'un petit plateau de roche rouge, sur lequel elle est construite. Du pied de ce plateau sort une fontaine dont l'eau est très-claire, et qui est ombragée par un bouquet de hêtres et de châtaigniers. La première fois que j'y arrivai, je fus surpris de voir sur l'écorce de ces arbres des caractères qu'il me fut impossible de déchiffrer : la plupart étaient fort anciens, et ils portaient tous les dates des années où ils avaient été gravés. Je montai sur le plateau sur lequel est bâtie la chapelle, par un sentier pratiqué dans le roc, et tout couvert de mousse. Cette chapelle est fort ancienne ; elle est voûtée en dalles de pierre, et il y a sur le fronton, au-dessous de son petit clocher, une inscription en lettres gothiques, qu'on ne peut plus lire ; elle ne reçoit le jour que par une petite fenêtre en arc de cloître, et par la porte qui est à barreaux. J'aperçus par ces barreaux, sur un autel, une statue de la Vierge, qui tenait l'Enfant Jésus dans un de ses bras, et dans l'autre une grosse quenouillée de lin ; je vis aussi à travers les barreaux de la chapelle, sur le pavé, quantité de liards

tout couverts de vert-de-gris ; je fis ma prière dévotement , et je m'en retournai , cherchant en moi-même ce que pouvaient signifier les caractères écrits sur l'écorce des arbres autour de la fontaine , et la quenouillée de lin qui était entre les bras de la bonne Vierge. Jamais antiquaire n'a été plus curieux d'interpréter la légende d'une médaille étrusque , ou quelque symbole inconnu d'une statue de Diane.

Enfin , y étant retourné une autre fois dès l'aurore , de jeunes filles qui lavaient du linge à la fontaine satisfirent ma curiosité. La plus âgée d'entre elles , qui n'avait pas vingt ans , me dit : « Monsieur, cette chapelle est dédiée » à Notre - Dame - des - Bois ; elle est desservie » par nous autres filles des hameaux voisins. » Celle d'entre nous qui doit se marier , est » tenue de filer la quenouillée de lin qui est » au côté de la bonne Vierge , et d'y en remettre une autre de semblable poids , pour la » fille qui doit se marier après elle. Avec les » fils de ces quenouillées , on fait une toile , et » de l'argent de cette toile , ainsi que de celui » que les passants jettent par dévotion sur le

» pavé de la chapelle , nous aidons les pauvres
» veuves et les orphelins de nos hameaux. On
» dit ici une messe tous les ans à la Nativité ;
» et les veilles , ainsi que les jours de fête de
» la Vierge , les filles s'y rassemblent l'après-
» midi , sonnent la cloche , parent la bonne
» Vierge de robes blanches et de bouquets de
» fleurs , et chantent des hymnes en son hon-
» neur. Les filles et les garçons qui s'aiment ,
» écrivent leurs noms ensemble sur l'écorce
» des hêtres autour de la fontaine de Notre-
» Dame , afin d'être heureux en mariage ; et
» ceux et celles qui ne savent point écrire , y
» mettent seulement leurs marques. » Voilà ce
que me raconta une des jeunes filles qui la-
vaient du linge à la fontaine de Notre-Dame-
des-Bois. Je conjecturai , par le nombre et
l'ancienneté de ces marques , que peu de
paysans autrefois savaient écrire. Certaine-
ment il y a beaucoup de types et de symboles
révérés sur les monuments des Romains et
dans nos histoires , qui n'ont pas des origines
si respectables.

LA MÈRE.

Ah ! il faut que nous allions un jour nous

promener à Notre-Dame-des-Bois avec nos enfants ; nous y porterons à manger ; nous y dînerons sur l'herbe , auprès de la fontaine. Oh ! je suis sûre , mon ami , que vous y avez gravé nos noms.

LE PÈRE.

Ma chère amie , le chemin est rude pour y arriver ; mais la solitude dont je voulais d'abord vous parler , n'est qu'à moitié chemin. C'est , comme je vous l'ai dit , une espèce de lande , moitié terre , moitié sable , entourée de roches et de collines couvertes d'arbres , au-dessus desquelles on aperçoit la petite chapelle de Notre - Dame - des - Bois. On y voit çà et là les ouvertures de quelques petits vallons , tapissées de pelouses du plus beau vert. Jamais la bêche n'a remué le terrain de ce lieu solitaire. Des pyramides pourprées de digitales , des touffes jaunes de mélilot parfumé , des girandoles de verbascum , des tapis violets de serpolet , des réseaux tremblants d'anémona - némorosa et de fraisiers , et une foule de plantes champêtres s'entremêlent aux lisières vertes de la forêt , aux flancs des

roches, et se répandent en longs rayons jusque dans l'intérieur du bassin; il n'y a que l'embouchure des vallons et les croupes des collines qui soient couvertes d'une herbe fine. Vers une des extrémités du bassin, est une grande flaque d'eau bordée de joncs et de roseaux. La commodité de cette eau et la tranquillité du lieu y attirent, dans toutes les saisons, des oiseaux étrangers et des animaux sauvages qui viennent y vivre en liberté. L'écureuil roux à la queue panachée, s'y joue sur le feuillage toujours vert des sapins; le lapin couleur de sable, y trotte parmi le thym et le serpolet; mais au moindre bruit, il se blottit à l'entrée de son trou; le râle aux longues jambes, y court sous l'ombre des genêts jaunes, et on l'apercevrait à peine, s'il ne faisait entendre de temps en temps son cri, semblable au coassement d'une grenouille, le coq de bruyère, avec ses plumes d'un noir de velours, son chaperon écarlate, et son cou d'un vert lustré, se confond avec le pourpre des bruyères lointaines; mais il se promène souvent sur la mousse, à l'ombre des pins, dont il mange les pommes. Quand il est en amour,

il étend en rond sa belle queue, il abaisse ses ailes, il allonge son cou; et, comme si la passion qui l'agite le rendait insensé, il va et vient sans cesse sur le tronc d'un pin, et il donne à sa voix une forte explosion, suivie d'un bruit semblable à celui d'une faux qu'on aiguise : vous diriez d'un faneur qui se prépare à faucher toutes les herbes du canton. Il n'y a point dans ce lieu de plante qui ne donne des asiles et des fruits hospitaliers à quelque espèce d'animal. Les grives voyageuses y reconnaissent en automne le genévrier du nord : elles viennent par troupes se percher sur ses branches, pour en récolter les graines. Le vanneau solitaire plane au-dessus de la flaque d'eau, en jetant des cris aigus; et la grue descend du haut des airs, pour se reposer au milieu de ses roseaux. Les échos des roches répètent les cris de tous ces oiseaux, et les font retentir dans les vallons circonvoisins. Aux jeux et à la tranquillité de ces animaux, vous diriez qu'ils vivent sous la protection de Notre-Dame-des-Bois. Il est bien rare qu'on voie là des hommes, si ce ne sont quelques bergers des hameaux voisins, qui, vers la fin

de l'été y amènent paître leurs troupeaux. Souvent un cerf des Ardennes, venu de forêt en forêt des frontières de l'Allemagne, et attiré par l'amour dans nos climats, vient, après de longs détours, y chercher une retraite inconnue aux meutes altérées de son sang ; il renaît à la vie et aux amours dans ces lieux ignorés des chasseurs ; il fuit le bruit des cors, et il s'arrête au son des chalumeaux. Il regarde les bergers sur les collines voisines ; il s'approche d'eux, il soupire ; il oublie que ce sont des hommes, parce qu'ils ne font plus entendre les mêmes voix.

C'est dans ces lieux que je vous montrerai les objets qui m'occupaient loin de vous ; je vous dirai : Ces joncs agités le long des eaux, me rappelaient les côtes de la Finlande toujours battues des vents ; ces genévriers et ces sapins, les forêts de votre patrie ; ces primevères et ces violettes, les fleurs dont vous aimiez à vous parer ; et jusqu'au son de la petite cloche de Notre-Dame-des-Bois, en me rappelant dans cette solitude le nom de Marie, me rappelait votre nom et votre souvenir. Je me disais : Chaque plante présente à cha-

que couple d'animaux des retraites fortunées : la colombe connaît dans les bois l'orme qui est le rendez-vous de la colombe ; et le cerf fugitif, le buisson où il se réunira à sa biche chérie. Mais dans quelle contrée est l'arbre où l'homme doit retrouver sa compagne perdue ? Je vous redemandais aux forêts, aux prairies, aux oiseaux voyageurs, aux vents et à l'aurore naissante ; mais c'était vous, ô mon Dieu ! à qui je devais redemander mon bonheur : vous seul êtes, sur la terre, l'asile de l'homme malheureux. Délicieuses campagnes, et vous plus touchantes encore, forêts inhabitées, roches moussues, douces fontaines, solitudes profondes, où l'on vit loin des hommes trompeurs et méchants, où le temps nous entraîne d'une course innocente, sans malfaisance, sans crainte et sans remords, ah ! qu'il est doux de vivre dans vos retraites ignorées, et d'entendre vos divins langages ! Vous nous annoncez par mille voix le Dieu qui vous donna l'être : vos lointains nous parlent de son immensité ; le cours de vos eaux, de son éternité ; vos hautes montagnes, de son pouvoir ; vos moissons, vos vergers, vos fleurs,

de sa bonté; vos sauvages habitants, de sa providence; et vous soleil, qui éclairez ces ravissans objets, il ne vous a placé dans les cieux que pour y élever nos yeux et nos espérances!

LA MÈRE, *d'un ton attendri.*

Toutes les fois que vous me parlez de la nature, vous me jetez dans le ravissement.

MONDOR, *toujours caché.*

Mon Système de la Nature ne dit pas un mot de tout cela. Puisqu'il voulait nier l'existence de son auteur, il fallait au moins qu'il montrât le désordre quelque part. Que de merveilleuses relations inconnues entre les divers ouvrages de la création! Nous autres gens du monde, nous nous contentons de vains et obscurs discours qui étourdissent nos passions; nous ne nous occupons que de recherches frivoles. Comme l'ame est enivrée de l'harmonie qui règne dans ces vergers et dans ces bocages! Certainement une Providence gouverne la nature. (*Il regarde son livre et le jette loin de lui.*) Va, je ne te veux

plus voir, tu éteins à-la-fois l'intelligence et le sentiment.

LE PÈRE.

Tout ce que je vous ai fait apercevoir, n'est que le coup-d'œil d'un homme sujet à l'erreur. Nous ne voyons que la moindre partie des ouvrages de Dieu ; et si toutes les observations des hommes étaient rassemblées sur cette partie, nous n'en aurions encore qu'un faible aperçu, lors même que chacun d'eux observerait avec autant de sagacité que Galien, Newton, Leuwenhoeck, Linnæus. Mais quelque imparfaites que fussent encore nos lumières, l'esprit le plus fort ne pourrait en soutenir l'ensemble ; il en serait ébloui, comme l'œil par l'éclat du soleil dans un jour serein.

Dieu nous a environné des nuages de l'ignorance pour notre bonheur ; il nous a mis à une distance infinie de sa gloire, afin que nous n'en fussions pas anéantis. La simple vue de ses ouvrages suffit pour le faire connaître, quand même nous n'en aurions ni la jouissance ni l'intelligence. Il ne prend d'autres titres que celui de son existence propre.

Tout passe , et il est seul *celui qui est*. Quand il a daigné se communiquer aux hommes , il ne s'est point annoncé sous les noms que les Platon et les sages de tous les temps lui ont donnés à l'envi , de grand géomètre , de souverain architecte , de Dieu du jour , d'âme universelle du monde. Il est cela , et il est des millions de fois plus que tout cela. Il a des qualités pour lesquelles nos esprits n'ont point de pensée , ni nos langues d'expression. S'il laisse échapper de temps en temps quelque étincelle de sa lumière au milieu de notre nuit profonde , alors les arts éclosent sur la terre , les sciences fleurissent , les découvertes paraissent de toutes parts ; les peuples sont dans l'admiration. Cependant les hommes de génie qui les éclairent et qui les étonnent , n'ont allumé leur flambeau qu'à un petit rayon de son intelligence : laissons leur poursuivre cette gloire. Dieu a mis à la portée de tous les hommes des biens plus utiles et plus sublimes que les talents : ce sont les vertus ; tâchons d'en faire notre lot. Hommes aveugles et passagers , nous n'avons point été introduits dans cette grande scène de la nature

pour assister aux conseils de son Auteur, mais pour nous entr'aider et nous secourir dans une vie misérable. Nous sommes sur la terre pour la cultiver et non pour la connaître. Quels agréments puis-je ajouter pour vous à ceux de cette solitude ?

LA MÈRE.

Il ne m'y reste rien à souhaiter, sinon que la bonté du ciel ne m'y laisse pas vivre après vous. Ce n'est point à ces sapins que je redemande ma patrie, mon père, ma mère, mes parents ; j'ai retrouvé tous ces biens en vous, puisque vous êtes mon époux. Si je forme encore ici quelques désirs, c'est qu'une petite portion de la terre que ces beaux arbres ombragent, forme une enceinte sacrée, afin que ma cendre puisse y reposer un jour avec la vôtre dans une paix profonde. S'il reste ici-bas quelque chose de nous après la mort, nos ombres réunies présideront dans ce lieu au bonheur de nos enfants. Je souhaite encore qu'ils soient assez riches un jour pour y donner, tous les ans, une fête champêtre aux pauvres enfants du hameau voisin. Puisse

cet asile être aussi cher aux infortunés , qu'il l'a été à nous-mêmes ! Voilà où se bornent tous mes vœux. Ce que l'on consume de son bien, soutient le corps et se dissipe avec la vie; mais ce que l'on en verse dans le sein des misérables , passe dans l'ame et y reste éternellement.

LE PÈRE.

Respectable épouse , ce lieu est déjà consacré par vos prières. Mais je veux vous donner, pendant votre vie, le spectacle de la fête que vous désirez après votre mort. Vous savez que près de votre bosquet de sapins, il y a un espace vide entouré de grands arbres qui en forment comme un salon de verdure.

LA MÈRE.

Oui, mais cet espace est si rempli de broussailles, d'épines noires et de troncs d'arbres pourris, qu'on ne peut en approcher.

LE PÈRE.

N'avez-vous pas remarqué , au milieu de

ce chaos, un jeune chêne qui atteint à la hauteur des grands arbres qui l'entourent, et qui partage déjà sa tête en plusieurs rameaux ?

LA MÈRE.

Oui, il est plein de vigueur, et il est entouré d'un chèvrefeuille chargé de fleurs, qui s'élève jusqu'à sa cime.

LE PÈRE.

J'écarterais les mauvaises plantes tout autour de ce jeune arbre, et je placerais au milieu de son chèvrefeuille les bustes du Roi et de la Reine. Nous l'appellerons le chêne de la patrie : il servira de monument à nos descendants. Le jour de la fête du Roi, nous rassemblerons sous son ombre les pauvres enfants du hameau voisin, et ceux des étrangers qui viennent glaner ici dans le temps de la moisson. Nous leur donnerons un repas champêtre, et nous les ferons danser toute la soirée autour de ce jeune arbre, en chantant des chansons à la louange du Roi.

LA MÈRE.

Et moi, à cause de la Reine qui fait le

bonheur de notre prince, je suspendrai au chèvre-feuille l'étoffe de laine blanche que j'ai filée cet hiver ; et à la fin de la fête, j'en ferai présent à celle des filles que vous aurez trouvée la plus aimable.

LE PÈRE.

Vous ferez des jalouses : l'envie loge de bonne heure dans le sein des misérables.

LA MÈRE.

Apprenez-moi comment il faut s'y prendre pour bien faire le bien.

LE PÈRE.

Personne ne sait le faire avec plus de grace que vous.

MONDOR, *toujours caché, pendant que la mère rêve un peu.*

Ils font des projets de bienfaisance dans le sein de la pauvreté ! O charmes de la vertu, vous subjuguez mon cœur !

LA MÈRE.

Si nous faisons de cette étoffe une loterie

pour les filles seulement , et si nous y joignons de petits paniers de fruits , des bouquets , des pots pleins de laitage , chaque convive pourrait avoir son lot et s'en retournerait content.

LE PÈRE.

A merveille ! Votre don n'humiliera point celle qui le recevra , et ces enfants attacheront à vos aumônes le prix qu'on attache aux présents.

LA MÈRE.

Ce jour-là , je ferai porter à Henri et à Antoinette des chapeaux de bluets , de coquelicots et d'épis de blé ; ils seront le roi et la reine du bal. Il faut accoutumer nos enfants à vivre avec les malheureux , afin qu'ils apprennent de bonne heure que ce sont des hommes.

« Antoinette apporte sur sa tête un large » panier couvert d'un linge blanc. »

ANTOINETTE.

Papa et maman , voici le déjeuner.

LA MÈRE.

Place-le sur l'herbe , mon enfant.

ANTOINETTE *arrange le déjeuner sur l'herbe.*

Voilà un fromage à la crème tout frais, et des gâteaux sortant du four; voilà du beurre nouveau, et de belles pommes de l'année passée; voici des fraises précoces que j'ai trouvées mûres, le long de la maison, du côté où le soleil donne à midi : les gâteaux sont un peu brûlés. Voici, maman, pour votre dîner, un petit panier de champignons que j'ai cueillis au pied d'un rocher, au milieu d'un lit de mousse : ils sont bons à manger, car ils sont couleur de rose, et ils ont une fort bonne odeur. Voici encore des écrevisses toutes vives, que j'ai pêchées sur le bord du ruisseau : j'ai eu beaucoup de peine à les prendre ; il m'a fallu des pincettes ; il y en a une qui m'a bien mordue : j'en ai encore le doigt tout rouge.

LE PÈRE.

Elles sont bien grosses. On n'en sert pas de plus belles sur la table des princes.

LA MÈRE, *à Antoinette.*

Tu veux me faire faire bonne chère aujourd'hui, et je n'ai point d'appétit.

ANTOINETTE.

Cela étant, maman, comme mon papa ne s'en soucie pas, je les remettrai dans le ruisseau.

LA MÈRE.

Non, mon enfant, mets-les plutôt dans une petite corbeille avec du cresson de fontaine; tu les donneras à cette pauvre femme malade, à qui on a ordonné des bouillons pour purifier le sang.

LE PÈRE, à *Antoinette*.

Assieds-toi-là, ma fille, et mangeons.

LA MÈRE, à *Antoinette*.

Ne m'ôte point la vue de la campagne. Tu es tout interdite aujourd'hui de ne point voir ton frère.

ANTOINETTE.

Oh! maman, il ne lui arrivera pas de mal; notre chien est avec lui.

LE PÈRE, à *sa femme et à sa fille*.

Mangez donc. Ne croyons-nous pas qu'une Providence gouverne toutes choses? Pendant

que notre esprit s'occupe si souvent de cette raison universelle, n'en laisserons-nous pas le sentiment dans notre cœur ? Feroons-nous comme ces vains savants qui ne parlent de la Providence que pour en discourir ? Il y a une Providence, chère épouse. Je blâme mon fils de s'éloigner d'ici sans votre consentement et le mien, mais j'aime qu'il s'abandonne de bonne heure à cette puissance surnaturelle. C'est le sentiment de sa protection qui est dans l'homme l'unique source du courage et de la vertu. Je l'égarerais moi-même dans un bois, sans qu'il y connût le nord et le midi, afin que pour retrouver son chemin il comptât plutôt sur le secours de la Divinité, que sur ses propres lumières. J'aurais été bien heureux moi-même, si j'avais été élevé ainsi. J'ai éprouvé dans ma vie des inquiétudes bien cruelles et bien vaines pour n'avoir pas conservé cette confiance pure et indépendante des opinions des hommes ; je serais arrivé à mon âge, exempt de bien des troubles ; car enfin, au milieu de mes malheurs multipliés, j'ai toujours vécu libre, et jamais rien de ce qui m'était nécessaire, ne

m'a manqué. J'ai vu mes services sans récompense, et mes actions les plus louables calomniées; j'ai été trompé par les grands qui ne veulent que des flatteurs, et par les petits qui me disaient du mal des grands, et leur faisaient la cour; par des livres vantés, qui me remplissaient de doutes et de contradictions; par ma propre nature, dont les passions me parlaient tour-à-tour le langage de la raison. Malheureux au dehors et au dedans pour m'être fié aux hommes, je tombai malade de déplaisir; enfin, ne comptant plus sur les autres ni sur moi-même, je m'abandonnai tout entier à cette Providence qui m'avait sauvé d'une infinité de dangers. Dès que j'eus tourné mon cœur vers elle, elle vint à mon aide. J'étais sans fortune, et je ne connaissais plus de moyen honnête d'en acquérir, lorsqu'une personne qui m'était inconnue, m'obtint du prince des secours dont j'ai subsisté long-temps dans la solitude. J'y jouissais avec délices des contemplations de la nature, et je comptais passer ainsi heureusement le reste de mes jours; mais la retraite de mon respectable patron, ou peut-

être des ennemis secrets , me firent perdre l'unique moyen que j'eusse de vivre. Je n'avais plus rien à espérer dans le monde, et je venais par surcroît d'éprouver les maux domestiques les plus cruels , lorsque la Providence mit dans le cœur de notre jeune monarque de faire lui-même des hommes heureux. Il vint à savoir , je ne sais comment , que je l'avais servi en plusieurs occasions périlleuses , sans que j'eusse recueilli d'autre fruit de mes services que des persécutions. Il fit tomber sur moi un de ses bienfaits ; il me donna ce bouquet de bois que nous habitons. Il combla mes vœux : je n'avais demandé toute ma vie d'autre bien à la fortune.

LA MÈRE.

Ah ! que le prince est digne de notre reconnaissance ! puisse-t-il trouver la récompense de son bienfait dans l'amour de son épouse et de ses enfants !

ANTOINETTE.

Et aussi dans l'amitié de ses frères !

LE PÈRE.

Un bonheur ne vient pas seul. Il me fallait dans cette solitude une compagne douce, indulgente, sensible, pieuse, assez éclairée pour connaître le monde, et assez sage pour le mépriser. Il fallait qu'elle eût été bien malheureuse, et que son cœur brisé, cherchant un appui, se joignît au mien, comme une main dans le malheur se joint à une autre main. Je me rappelais souvent que lorsque je servais dans le Nord, la Providence me l'avait offerte en vous; mais séduit alors par de vaines idées de gloire, attiré vers ma patrie par les besoins de mon cœur, trompé encore par des ministres de ma nation qui m'engagèrent à quitter un service honorable dans les pays étrangers, en m'en promettant, suivant leur coutume, de plus avantageux dans mon pays, où ils m'ont oublié, je joignais aux autres regrets de ma vie celui d'avoir eu mon bonheur entre les mains et de l'avoir laissé échapper. Vos propres revers vous ramenèrent à moi, plus malheureuse et plus intéressante. J'ai trouvé

en vous toutes les convenances que je pouvais désirer ; votre humeur douce et aimante a calmé ma mélancolie ; mes jours sont filés d'or et de soie depuis qu'ils sont mêlés aux vôtres : ne les troublons point par de vaines inquiétudes. Oui , j'aimerais mieux ne vivre qu'un jour dans la pauvreté en me fiant entièrement à la Providence , que de vivre un siècle dans l'opulence en me reposant sur mes propres lumières ; je passerais au moins dans la vie quelques instants purs et sans trouble.

MONDOR, *toujours caché.*

Le Roi les a logés là. Le Roi fait du bien sans qu'on le sache. Voyez à quoi j'allais m'exposer !

LA MÈRE.

Oui , la Providence gouverne toutes choses. Souvent , par le malheur, elle nous conduit au bonheur : cher époux, vous en êtes pour moi une preuve toujours nouvelle. Mais excusez ma faiblesse : je suis femme, et je suis mère.

LE PÈRE.

Votre fils ne doit-il pas mourir un jour ? Que serait-ce donc si on vous le rapportait aujourd'hui...

LA MÈRE.

O Dieu ! éloignez de nous un pareil événement ! mais j'aimerais encore mieux que l'on me rapportât mon fils mort, que de le savoir libertin. Ne trouvez-vous pas étrange qu'il fasse la nuit de pareilles excursions, à son âge ? Que deviendront ses mœurs ? Vous le savez, les familles forment les hommes avec bien de la peine ; et les sociétés les corrompent dans un moment.

LE PÈRE.

Mais nous ne savons pas s'il est en mauvaise compagnie.

LA MÈRE, à *Antoinette*.

Ton frère ne serait-il point allé dénicher des oiseaux dans la plaine ? Il m'a dit plusieurs fois qu'il trouvait les alouettes bien malheureuses de faire leurs nids à terre, ex-

posés sous les pieds des bêtes et des hommes. Il voulait transporter dans la haie tous ceux qu'il trouvait dans la campagne, afin qu'ils fussent en sûreté.

ANTOINETTE.

Maman, il a changé d'avis depuis que vous lui avez dit que Dieu conservait aussi bien les petits oiseaux cachés sous l'herbe, que ceux qui font leurs nids au haut des plus grands arbres.

LA MÈRE.

Oh! oui. L'alouette, comme nous, fait son nid sous l'herbe, et cela ne l'empêche pas de s'élever aussi haut que les autres oiseaux. Heureuse mère! en s'élevant vers les cieux, elle ne perd pas ses petits de vue.

LE PÈRE, à *Antoinette*.

Ton frère n'a-t-il pas coutume de s'écarter quelquefois de la maison? Dis-nous-le, si tu le sais; à moins que tu n'aies promis le secret à ton frère; alors il ne faudrait pas le tromper: on doit encore plus à la vertu qu'à ses parents; mais, dans ce cas, tu lui dois

des remontrances, car tu es sa sœur, et qui plus est, son aînée.

ANTOINETTE.

O mon papa ! mon frère n'a point de secrets pour moi, qu'il voulût cacher à vous ou à maman. Je ne l'ai vu s'éloigner d'ici tout seul que deux fois. La première, il me fit bien peur. Vous n'étiez pas à la maison. Il crut voir passer un loup le long de la forêt ; il courut prendre votre fusil, et poursuivit cet animal, mais de bien près : par bonheur ce n'était point un loup, c'était un grand chien de berger.

LA MÈRE.

Dans quel temps a-t-il poursuivi ce prétendu loup ?

ANTOINETTE.

C'était l'année passée, dans le temps que les violettes fleurissent, et que les pommiers ouvrent leurs bourgeons.

Une autre fois, comme il déjeunait avec moi dans cet endroit même, il s'écarta bien loin dans la plaine pour voir ce qu'y faisait

une pauvre femme qu'il avait vue passer devant nous , portant dans ses bras un enfant à la mamelle. Elle paraissait occupée à fouiller la terre avec ses mains ; il la trouva cherchant pour vivre de petits navets sauvages, qu'elle mangeait tout crus : il lui donna son déjeuner.

C'était aussi l'année passée , dans le temps que l'on coupe les blés , et que les grappes de raisin commencent à noircir.

LA MÈRE.

Ah! la charmante action! Pourquoi ne nous amena-t-il pas cette pauvre mère à la maison?... Mais... qui est-ce qui vient à nous? c'est une demoiselle. Oh! mon Dieu! elle est à peine vêtue ; elle paraît bien fatiguée; elle semble hésiter si elle s'approchera de nous. Appelons-la, mon ami; n'est-ce pas ? (*Le père y consent d'un mouvement de tête.*) Mademoiselle ! mademoiselle !

« En ce moment on voit paraître une
» pauvre demoiselle vêtue d'une vieille robe
» de soie en lambeaux, et en mantelet noir
» tout déchiré. Elle tient d'une main une pe-

»tite canne, et de l'autre un chapelet. Elle
»s'approche de la barrière en faisant beau-
»coup de révérences.»

LA DEMOISELLE.

Je vous salue, monsieur et madame, et vous aussi, ma noble demoiselle. Dites-moi, je vous prie, s'il y a quelque auberge près d'ici ; je me sens le cœur faible ; je voudrais trouver un peu de pain bis et de lait, pour de l'argent.

LA MÈRE.

Mademoiselle, je ne sais point s'il y a des auberges aux environs. J'ai ouï dire qu'il y en avait près de ce grand château que vous voyez là-bas ; mais faites-nous le plaisir de vous rafraîchir avec nous ; asseyez-vous là... là, s'il vous plaît, auprès de mon mari.

LA DEMOISELLE *s'assied en faisant beaucoup de cérémonies.*

Madame, vous êtes bien bonne ; je me reposerai donc un petit moment ici, avec votre permission ; car je suis bien fatiguée. Je m'en vais en pèlerinage à la bonne Sainte-Anne

d'Auray, qui est bien renommée par-tout. Je suis partie avant-hier au matin, de Paris; j'ai toujours marché depuis ce temps-là; je ne sais pas combien j'ai fait de lieues.

LE PÈRE.

Mademoiselle, vous avez fait cinq lieues. Et dans quelle province, s'il vous plaît, est la bonne Sainte-Anne d'Auray ?

LA DEMOISELLE.

Elle est, monsieur, dans mon pays, en Bretagne. Oh ! mon Dieu ! je n'ai fait que cinq lieues en deux jours, et je ne peux plus marcher.

LE PÈRE, à *Antoinette*.

Ma fille, apportez-nous une bouteille de vin vieux.

LA MÈRE.

Mangez, je vous prie, mademoiselle; prenez des forces; quelques verres de vin vous rétabliront.

LE PÈRE.

Le vin est le bâton du voyageur.

LA DEMOISELLE.

Ah! monsieur, j'en ai été privée si longtemps, que ma tête ni mon estomac ne peuvent plus le supporter.

LE PÈRE.

Pour que le vin fasse du bien, il ne faut pas en user tous les jours ; il faut le prendre, non comme un aliment, mais comme un cordial.

LA MÈRE, *à son mari, à part.*

J'aurai bien le temps, d'ici à la Saint-Louis, de faire une autre pièce d'étoffe : n'est-ce pas, mon ami ?

« Le père applaudit d'un mouvement de tête et d'un sourire. La mère parle à l'oreille d'Antoinette, qui se lève avec empressement, et court à la maison. Pendant l'absence d'Antoinette, le père et la mère servent à manger à cette demoiselle étrangère, qui, à chaque politesse qu'elle reçoit d'eux, fait beaucoup de remerciements muets de la tête et des mains. »

MONDOR, *toujours caché.*

Quelle étrange créature est celle-là ! elle porte sur elle tout l'attirail de la misère : ces bonnes gens l'accueillent , sans la connaître, avec toute sorte d'humanité.

LE PÈRE, *à la demoiselle.*

Mais pourquoi , mademoiselle , vous exposez -vous , avec une santé si faible , à aller si loin ?

LA DEMOISELLE.

Ah ! monsieur , si vous saviez combien de gens ont été tirés de peine par cette bonne patronne de mon pays , par la bonne Sainte-Anne d'Auray !

LE PÈRE.

A Dieu ne plaise que j'ébranle le roseau sur lequel le faible s'appuie ! Votre bonne patronne est sans doute toute-puissante ; mais vous allez la chercher bien loin , et la Providence est par-tout.

« Antoinette apporte une corbeille , qu'elle met aux pieds de sa mère. Celle-ci en tire

» une pièce d'étoffe de laine blanche, qu'elle
» présente à l'étrangère, en lui disant : »

LA MÈRE.

Mademoiselle, les personnes délicates comme vous, qui n'ont pas coutume de voyager à pied, oublient souvent des précautions nécessaires dans le voyage. Les jours sont chauds, mais les matinées et les soirées sont encore fraîches ; voici une étoffe à-la-fois légère et chaude, qui pourra vous être utile sous votre robe. Je vous prie de l'accepter ; je l'ai filée et tissée moi-même ; c'est une bagatelle qui ne me coûte rien ; c'est mon ouvrage.

ANTOINETTE, *à sa mère.*

Maman, permettez que je présente aussi à mademoiselle ce chapeau de paille que j'ai fait en me jouant.

« La mère ayant témoigné son contentement d'un signe de tête et en souriant, Antoinette présente ce chapeau à l'étrangère, en lui disant : »

Mademoiselle, faites-moi, je vous prie,

l'amitié d'accepter ce chapeau ; il vous mettra à l'abri du soleil, et même de la pluie.

LA DEMOISELLE, *pleurant.*

Bonnes gens de Dieu!... Les étrangers me secourent, et mes parents m'abandonnent ! Monsieur et madame..., et vous, ma noble demoiselle..., je voudrais être assez forte pour vous servir comme servante, toute ma vie ; mais les maladies et les chagrins m'ont trop affaiblie. Telle que vous me voyez, madame, je suis une fille de condition d'une ancienne famille de Bretagne ; je suis .. (*pleurant et sanglotant*) une pauvre créature bien misérable !

LA MÈRE, *à la demoiselle.*

Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous ; nous ne faisons pour vous que ce que vous feriez pour nous en pareil cas. Nous ne pouvons rien ; mais si vous vous étiez arrêtée à ce château là-bas, vous auriez été mieux reçue : c'est la demeure d'un homme riche ; c'est le château de monsieur Mondor.

LA DEMOISELLE, *effrayée, veut se lever.*

C'est le château de monsieur Mondor ! oh !

je m'en vais tout à l'heure, madame, je m'en vais. Si le seigneur de ce château savait que je suis ici, il me ferait enfermer pour le reste de ma vie.

LE PÈRE.

Rassurez-vous, mademoiselle, vous n'avez rien à craindre ici.

MONDOR, *toujours caché.*

Que veut dire cette créature-là ? elle parle de moi, et je ne l'ai jamais vue : elle a perdu l'esprit.

LA MÈRE, *à la demoiselle qui pleure.*

Apaisez-vous, ma chère demoiselle, la Providence vous tirera d'embarras. Vous pouvez reposer ici en sûreté pendant plusieurs jours ; personne ne vous y inquiétera : vous êtes ici sur le terrain du Roi.

LA DEMOISELLE.

Sur le terrain du Roi ? Oh ! je m'en irai tout à l'heure, ma respectable dame, car on me ferait arrêter au nom du Roi ; vous en jugerez vous-même. Quelque misérable que je paraisse, je suis la cousine du seigneur de

ce château , mais cousine germaine , fille du frère de son père : nous avons été élevés ensemble. Lorsque mon cousin fut devenu un peu grand , on trouva l'occasion de l'envoyer à Paris , où , je ne sais comment , il est parvenu à faire une fortune immense. Mon père , qui était son oncle , en conçut pour moi de grandes espérances , d'abord à cause de notre parenté , et ensuite à cause de l'amitié qui nous avait unis dans le premier âge. Il me mit donc au couvent à Rennes , et il m'y donna des maîtres de toute espèce , dans la persuasion qu'il rejaillirait un jour sur moi quelque chose de la fortune de mon cousin , et qu'il fallait m'en rendre digne par mon éducation. Cette éducation consumma une grande partie de mon petit patrimoine ; et ce qu'il y a de plus fâcheux , c'est que quand je sortis du couvent , ce qui n'arriva qu'à la mort de mon père , je savais un peu de tout , et je n'étais propre à rien. Je n'étais pas jolie , comme vous voyez , cependant il se présenta un gentilhomme qui s'offrit de m'épouser pourvu que mon cousin de Paris voulût lui faire avoir un bon emploi. J'écrivis à ce sujet

plusieurs fois à mon cousin : en attendant ses réponses, mon amant me faisait assidûment la cour. Je le regardais déjà comme un homme qui devait être bientôt mon époux. Mais mon parent, qui avait oublié depuis long-temps sa famille, refusa de s'employer pour mon prétendu; et celui-ci, à son tour, m'abandonna lorsqu'il me vit sans crédit et sans dot.

Comment vous dirai-je le reste, madame ? j'avais cru hâter mes affaires, et je les perdis. J'avais été faible avec mon amant; j'étais enceinte, et, dans le chagrin de son cruel abandon, je mis au monde un enfant mort. Je quittai d'abord mon pays où j'étais déshonorée; ensuite, après avoir erré long-temps de parents en parents, repoussée par chacun d'eux tour-à-tour, je rassemblai les petits débris de ma fortune pour venir solliciter à Paris la pitié de mon cousin. Il avait su mon aventure : quand je me présentai à son hôtel, il refusa de me voir; il me fit dire par son portier de n'y jamais reparaître. Mes moyens furent bientôt épuisés. Ne sachant aucun métier, je ne trouvai d'autre ressource pour vivre, que de chercher à être femme de

chambre. Que de larmes je me serais épargnées, si j'avais su faire seulement un chapeau de paille ! mais j'étais encore loin de mon compte. Il me fallait des recommandations pour être femme de chambre. Je crus que le nom de mon cousin, auquel on avait sacrifié mon patrimoine, pourrait au moins me donner du pain dans la servitude : je m'annonçai donc auprès de plusieurs femmes de qualité comme la cousine germaine de monsieur Mondor. Mais dès que sa femme, qui est très-fière, sut que je me disais de ses parentes pour être femme de chambre, elle devint furieuse ; elle me fit dire que si je m'annonçais encore à ce titre, elle me ferait enfermer ; et, à la manière des puissants de ce monde quand ils veulent opprimer les faibles, elle me calomnia auprès des personnes qui prenaient quelque intérêt à moi, en leur disant que je menais une mauvaise vie. Hélas ! je la passais dans les larmes, dans un cabinet obscur d'un hôtel garni où j'ai vécu trois hivers sans feu, vendant pour subsister, pièce à pièce, mes robes et mon linge. Enfin, n'ayant plus rien en ma disposition, sans

aide, sans crédit, et ne sachant où donner de la tête, avant de retourner dans mon pays où je suis déshonorée, j'ai résolu de faire un pèlerinage à la bonne Sainte-Anne d'Auray, si je ne meurs pas en chemin.

LA MÈRE.

Ayez bonne espérance, pauvre infortunée! essuyez vos larmes. La Providence, à laquelle vous vous fiez, ne vous abandonnera pas.

LA DEMOISELLE.

J'ai abandonné Dieu, et Dieu m'a abandonnée, madame. Avant de quitter pour toujours ce pays, sachant que monsieur Mondor était à son château, j'ai voulu faire une dernière tentative auprès de lui; d'ailleurs son château était presque sur ma route. J'y suis donc arrivée hier au soir. J'ai vu un grand nombre d'équipages et beaucoup de mouvement dans les cours, comme en un jour de fête, ou, pour mieux dire, comme tous les jours; car mon cousin est fort riche et fort honorable. Je me suis présentée toute

tremblante à la grille ; je craignais encore que les chiens de la basse-cour ne me déchirassent, car ils aboyaient beaucoup après moi. Enfin un laquais est venu et m'a empêchée d'aller plus loin, en me demandant rudement ce que je voulais. Je lui ai répondu avec beaucoup de douceur que je voulais parler à monsieur Mondor, et je lui ai dit que j'étais sa cousine. Il est allé avertir Madame, et bientôt après il m'est venu dire de sa part : « Retirez-vous, misérable, qui dés-
» honorez votre famille ! allez, allez, aventu-
» rière qui prenez un nom qui ne vous appar-
» tient pas ! Sortez avant la nuit de dessus les
» terres de monseigneur, sous peine d'être
» renfermée comme une coureuse. » Je me suis retirée, saisie d'effroi, à l'extrémité du village chez un pauvre paysan où j'ai passé la nuit à pleurer, couchée sur la paille ; et dès la petite pointe du jour, je me suis mise en route pour perdre de vue ce terrible château. Comment ! j'ai marché si long-temps, et c'est encore là lui ! je m'en croyais bien loin. Oh ! je m'en vais, madame, ils me feraient enfermer.

LA MÈRE.

Reposez-vous et mangez tranquillement. Prenez ce panier de gâteaux et de fruits ; ils vous feront plaisir sur la route. Je suis fâchée que vous ne buviez pas de vin. Pauvre demoiselle ! fiez-vous à Dieu de tout votre cœur ; il ne vous a point abandonnée, soyez-en sûre. Souvenez-vous qu'il a préféré le repentir à l'innocence même.

LE PÈRE.

Quand les maux sont à leur comble, ils touchent à leur fin. Les Persans disent en proverbe, que le plus étroit du défilé est à l'entrée de la plaine.

ANTOINETTE, *attendrie.*

Maman, j'ai un grand mouchoir de cou qui ne m'est pas utile ; si j'osais, je prendrais la liberté de l'offrir à mademoiselle.

LA DEMOISELLE, *en soupirant.*

Oh ! non, mademoiselle, je ne souffrirai pas que vous vous dépouilliez de vos hardes pour m'en revêtir. Ah ! puisque des gens

de bien entrent avec tant de bonté dans mes peines, il faut que Dieu m'ait pardonné. Oui, anges du ciel, vous me donnez plus de consolation aujourd'hui, que je n'en ai éprouvé depuis dix ans.

ANTOINETTE *se lève en sursaut.*

Ah! maman, voilà Favori, et voilà mon frère qui le suit.

« Elle veut sortir pour aller au-devant de son frère, puis elle revient sur ses pas et se rassied auprès de sa mère. »

Ah! voilà Henri, mon pauvre Henri!

LA MÈRE, *d'un air joyeux.*

Ah! Dieu soit loué... Allons, allons, chère demoiselle, tout ira bien.

« Une émotion douce s'empare du père, de la mère et de la sœur, et leur fait garder le silence. »

MONDOR, *toujours caché.*

Elle a raison ; c'est ma misérable cousine. Elle m'a écrit lettres sur lettres; ma femme m'a toujours empêché de lui faire du bien ; ma

femme ne pardonne rien à celles de son sexe qui se conduisent mal : le repentir n'y fait rien : elle veut qu'une femme ait toujours de la vertu. Voilà cependant une chose bien étrange ! ces bonnes gens, que je voulais dépouiller, font l'aumône à ma parente ; mais ce n'est pas une aumône, ils y mettent plus de délicatesse et de bienséance que je n'en ai mis souvent à faire des cadeaux. Pauvre créature ! ah ! je vais lui faire tenir des secours en secret ; je la tirerai de sa situation sans que ma femme en sache rien.... Mais l'enfant de la maison approche, il vient de mon côté ; s'il m'apercevait ici, il me prendrait pour un homme qui écoute aux portes ; je suis bien embarrassé.... J'avais envie de faire connaissance avec ces honnêtes gens-là, mais ils auront maintenant mauvaise opinion de moi, depuis que ma cousine s'est plainte de ma dureté.... Après tout, je puis garder l'incognito avec eux : ils ne m'ont jamais vu, et ma cousine, depuis l'enfance, aura sûrement oublié mes traits, comme j'ai oublié les siens. Allons, allons, du courage : allons. (*Il s'avance vers le père de famille.*) Je vous sa-

lue, heureux voisins ; je demeure ici aux environs. En faisant ce matin une promenade sur mes terres, la beauté de votre situation m'a attiré de votre côté. Ce château là-bas semble bâti exprès pour vous donner de la vue.

LE PÈRE.

Asseyez-vous, je vous prie, respectable étranger, et prenez part avec nous à ce repas frugal. (*Mondor s'assied sur l'herbe auprès de sa cousine.*) Ce château s'aperçoit en effet de fort loin. Il s'annonce avec beaucoup de majesté. Si celui qui en est le maître fait du bien, les malheureux doivent en bénir les combles, de tous les villages de l'horizon. Mais ce n'est pas sa vue qui nous attire ici ; nous avons, je vous assure, de plus douces perspectives, sans sortir de cette petite habitation. (*Il regarde son épouse et sa fille.*)

MONDOR.

Oh ! je vous crois. La fortune ne donne pas toujours ce qu'elle semble promettre, même aux yeux ; et je ne sais qui est le mieux partagé de ce côté-là, du seigneur d'un châ-

teau qui a une cabane pour point de vue, ou de l'habitant d'une cabane qui a un château en perspective. La différence qui est dans leur paysage, pourrait bien être encore dans leur condition.

« Henri arrive tout essoufflé. Il porte sur sa tête une grosse pierre couverte de mousse ; il la pose à terre aux pieds de sa mère, et se mettant à genoux devant son père, il lui dit :

Mon père, donnez-moi aujourd'hui votre bénédiction.

LE PÈRE, *d'un ton sérieux.*

Monsieur, je l'ai donnée ce matin.

« Henri veut prendre la main de son père pour la baiser, celui-ci la retire; Henri s'écrie en pleurant : »

Mon père, vous me retirez votre main ! vous ne me l'avez jamais refusée.

ANTOINETTE, *les larmes aux yeux et d'un ton suppliant.*

Mon père ! mon père ! ah ! mon papa !

LA MÈRE, à *Antoinette*.

Tu te trouves mal ; lève-toi.

ANTOINETTE, *d'une voix oppressée*.

Ah ! mon papa !

LE PÈRE, à *Henri*.

Je ne vous pardonne pas l'inquiétude que vous avez donnée ce matin à votre mère. Vous voyez l'état où vous mettez votre sœur.

HENRI, *fondant en larmes*.

Que je suis malheureux ! Mon père, écoutez-moi, je vous prie. Maman se plaignait, il y a quelques jours, qu'étant assise à l'ombre de ce saule, ses pieds reposaient dans l'herbe tout humide de rosée. Je me rappelai qu'en me promenant avec vous à la carrière de pierres de meulière qui est à une lieue d'ici, j'avais vu des pierres couvertes de mousse. J'ai pensé que j'en pouvais trouver dans le nombre, une qui serait propre à faire un marchepied pour reposer les pieds de

maman ; j'ai rêvé pendant plusieurs nuits au moyen de l'aller chercher sans qu'on s'aperçût de mon absence, car je craignais que vous ne vous opposassiez à mon dessein. Cette nuit, je me suis réveillé au chant du coq, et j'ai trouvé la clarté de la lune si grande, que j'ai cru le moment favorable pour aller chercher ma pierre. Je comptais être de retour ici assez tôt pour que personne ne s'aperçut de mon départ.

LE PÈRE.

Mon fils, il faut se méfier de soi-même à tout âge ; mais au vôtre, vous ne devez pas faire un pas sans consulter vos parents. Si vous les aimez, votre bonheur doit être de faire leur volonté : on pêche également en restant en deçà, ou en allant au delà. Mais vous n'avez manqué à la prudence que par un excès de l'amour filial. Embrassez-moi, mon fils ; que le ciel vous éclaire, et qu'il vous conduise dans tout ce que vous entreprendrez ! Sans ses lumières, un bon cœur est aveugle. Viens m'embrasser, et va t'asseoir auprès de ta mère.

LA MÈRE, *avec émotion.*

Essuie tes larmes, que je t'embrasse, mon cher fils ! que Dieu te bénisse, et ne te fasse jamais rencontrer l'imprudence et le repentir dans le chemin de la vertu ! Comment as-tu osé t'exposer pendant la nuit, tout seul, près d'une carrière, pour m'apporter une grosse pierre, généreux et imprudent enfant ?

ANTOINETTE, *à Henri, en l'embrassant et en pleurant.*

Que je t'embrasse donc aussi, dis, méchant !

HENRI, *assis auprès de sa mère.*

Chers parents, je ne vous donnerai plus d'inquiétude à l'avenir. Ah ! si vous saviez ce qui m'est arrivé, vous me gronderiez bien davantage !

LA MÈRE.

Oh ! non, non, tu ne seras plus grondé. Te voilà revenu, tu es justifié. Raconte-nous ce qui t'est arrivé.

HENRI.

Je suis descendu d'abord par la fenêtre de ma chambre, de peur de laisser en sortant la porte de la maison ouverte, et pour ne pas faire de bruit. Le chien qui faisait sa ronde dans le verger m'ayant aperçu, est venu me reconnaître, puis il a remué sa queue, et il m'a suivi; j'ai passé par-dessus la barrière, il en a fait autant; j'ai voulu le chasser, il s'est obstiné à me suivre. Quand nous avons été dans la plaine, j'ai fort bien reconnu le chemin qui mène à la carrière à travers les terres; j'en ai suivi les ornières jusqu'à ce que j'y sois arrivé; alors j'ai distingué à merveille les pierres qui avaient de la mousse d'avec celles qui n'en avaient pas. Je voyais même les chardons qui croissaient sur le bord tout autour, et qui, en me piquant, m'avertissaient de ne pas tant m'approcher; je voyais aussi les grandes ombres que la clarté de la lune faisait paraître au fond du précipice. Cependant je n'apercevais rien aux environs, qu'un petit clocher dont l'ardoise luisait à travers le brouillard. Tout était fort

tranquille , si ce n'est qu'on entendait les bruits des criquets , et de temps en temps les cris des hiboux qui volaient au-dessus de la carrière , au haut de laquelle ils font leurs nids. Je me suis donc mis à déterrer une grosse pierre avec mes mains et mon couteau , et pendant que je m'efforçais d'en venir à bout , Favori flairait la terre et tournait tout autour de moi , comme s'il eût voulu faire la garde.

LA MÈRE.

Dépêche-toi donc , tu m'effrayes.

HENRI.

Cette pierre était si grosse , que je n'ai jamais pu la soulever de terre. Pendant que j'en cherchais une plus petite , Favori a aboyé ; je lui ai fait signe avec la main de se taire , et il s'est tu. J'ai prêté l'oreille bien attentivement , et voilà que j'entends au loin un bruit comme celui d'un carrosse qui roule , et de plusieurs chevaux qui galopent. J'ai bientôt aperçu un équipage à six chevaux , précédé de quatre cavaliers qui allaient à toute bride à travers les champs ; ils venaient tout droit de

mon côté. Quand ils ont été à la portée de ma voix, je me suis écrié de toutes mes forces : « Arrêtez, arrêtez.... prenez garde à vous.... » vous allez vous précipiter dans la carrière. » A mes cris , les cavaliers et le cocher ont retenu leurs chevaux ; alors je me suis approché d'eux pour leur montrer le chemin ; mais, croirez-vous ce que je vais vous dire ? Ces cavaliers , que je distinguais fort bien à la clarté de la lune , avaient des visages comme les faces de ces démons qui portent les gouttières de notre église. Favori s'est mis à aboyer après eux, et s'est caché de peur, derrière moi.

LA MÈRE.

Achève donc ; tu me transis de frayeur.

ANTOINETTE.

Ah ! mon pauvre frère !

HENRI.

O mon papa ! ô maman ! j'ai eu grand'peur. Je me suis dit : Dieu veut me punir d'être sorti de la maison aujourd'hui, sans avoir reçu votre bénédiction ; je lui en ai demandé

pardon de tout mon cœur ; je me suis recommandé à lui ; j'ai fait le signe de la croix, et je me suis avancé vers ces cavaliers hardiment, quoique je tremblasse bien fort. Ils étaient armés de pistolets : un d'eux m'a dit d'une voix rude : « Montre-nous le chemin. » Je leur ai fait signe de me suivre ; je les ai conduits par un long détour au delà de la carrière, et je les ai remis sur la grande route. Le carrosse a eu beaucoup de peine à en traverser le fossé, car il était bien lourd. Quand il a été sur le grand chemin, une des personnes qui étaient dedans, laquelle avait le visage noir comme du charbon, m'a dit par la portière : « Mon » petit ami, je vous prie de porter cette lettre » au château de Mondor, et de ne l'y remettre » que ce soir. » Sa voix était douce comme la voix d'une femme. J'ai pris sa lettre, et je lui ai promis de la remettre ce soir.

LE PÈRE.

Mon fils, vous avez rencontré des gens masqués : cette aventure cache quelque intrigue d'amour. Il ne faudra pas manquer de porter vous-même, ce soir, cette lettre au château de Mondor. Quand on se charge d'une

commission, il faut la remplir dans toutes ses circonstances.

MONDOR, agité de différents mouvements, se lève de sa place et se rassied.

Mon hôte, je vais me promener pendant quelques moments; je ne peux rester longtemps assis, je suis sujet à des maux de nerfs.

LE PÈRE.

Rien n'est meilleur en effet que l'exercice pour les maux de nerfs; la solitude y est bonne aussi. Si vous voulez vous reposer un instant dans la maison, seul auprès du feu, vos vapeurs se calmeront.

MONDOR.

Non, non, bien obligé; ne faites pas attention à moi : l'attention d'autrui redouble mon mal.

« Il va et vient en se promenant hors la
» barrière, la main appuyée sur le front, et
» prêtant l'oreille à la conversation. »

LE PÈRE, à *Henri*.

Continuez, mon fils.

HENRI.

Je suis revenu à la carrière chercher une autre pierre : il était déjà grand jour. J'y ai trouvé des paysans rassemblés qui y jouaient à un vilain jeu. Ils avaient suspendu par le cou une oie en vie, et pendant que cette pauvre bête se débattait en allongeant les patés et en agitant les ailes, ils tâchaient de loin de lui rompre le cou à coups de bâton. Un petit Savoyard qui allait à Paris, s'est approché d'eux pour les regarder ; un moment après, des écoliers qui allaient à l'école, sont venus aussi les considérer. Un d'eux ayant aperçu ce petit Savoyard, s'est mis à dire en le montrant du doigt : Voilà notre oie ! Aussitôt tous se sont écriés : Voilà notre oie ! voilà notre oie ! Ils l'ont entouré, et se sont mis à lui jeter des pierres. Les paysans les regardaient faire, et se mettaient à rire : je suis accouru au secours de ce pauvre malheureux ; mais ces écoliers étaient en si grand nombre,

et leurs pierres me sifflaient d'une telle roideur aux oreilles, que j'aurais sans doute été bien blessé si le maître d'école ne fût venu à passer. Dès qu'ils l'ont aperçu, ils sont restés bien tranquilles ; mais il les avait vus de son côté, et il a dit qu'il les fouetterait pour ça. En vérité, mon papa, ils sont bien méchants ; pendant que je demandais grace pour eux au maître d'école, il y en avait derrière lui qui me tiraient la langue, et qui me montraient le poing.

LE PÈRE.

A quelles têtes imbécilles, à quels cœurs inhumains a-t-on confié l'éducation des hommes ! Mon fils, vous vous êtes très-bien conduit : c'est une action divine d'aller au secours des misérables, et de pardonner à ses ennemis.

HENRI.

Le maître m'a fait bien des compliments ; il m'appelait son petit ange.

LE PÈRE.

Mon fils, méprisez également la louange

et le blâme, excepté de la part de vos parents, et, quand vous serez grand, de la part des chefs de la société : c'est à eux seuls qu'il appartient de vous distribuer l'un ou l'autre. Quand vous donnez au premier venu le pouvoir de vous honorer, vous lui donnez celui de vous déshonorer : le flatteur et le calomniateur sont vêtus du même manteau. Les maîtres sont les flatteurs des enfants étrangers, et les tyrans de ceux qu'ils ont dans leurs écoles.

HENRI.

Que je suis heureux d'être ici !

LE PÈRE.

Oui, sans doute ; nous n'avons à nous y plaindre de personne ; mais l'essentiel est que personne n'ait à s'y plaindre de nous. Voilà de quoi nous rendrons compte un jour.

HENRI.

Oh ! qu'on doit être malheureux dans le monde !

LE PÈRE.

Quelquefois on l'est encore plus dans la

solitude. Il faut combattre par-tout, c'est le destin de l'homme ; si ce n'est pas avec les autres, c'est avec nous-mêmes, ce qui est souvent plus difficile.

HENRI.

Avec nous-mêmes ? qui nous aidera contre nous-mêmes ?

LE PÈRE.

La religion, mon fils, qui nous sert de règle, et qui nous ramène à la vertu, malgré le tumulte des passions.

HENRI.

Ah ! mon père, une chose m'a fait bien de la peine ; c'est que quand ce petit Savoyard m'a vu dans le danger où je m'étais mis pour l'en tirer, il m'y a laissé et s'est enfui.

LE PÈRE.

Mon fils, voilà à quoi vous devez vous attendre quand vous ferez du bien aux hommes ; mais loin de vous en affliger, vous devez vous en réjouir. Si les hommes l'oublient, Dieu s'en souviendra ; il n'y a pas un seul acte de

vertu de perdu pour lui, sur une terre où il n'a pas laissé perdre une seule goutte d'eau.

MONDOR, *fort agité, va et vient pendant cette conversation ; il dit à part :*

Un carrosse, des masques, des cavaliers armés au milieu de la nuit ! une femme déguisée, et une lettre à mon adresse ! Quelle catastrophe est arrivée chez moi ? Il faut que je m'en retourne tout à l'heure..... Mais si j'attends à ce soir à recevoir cette lettre, je redoublerai mon inquiétude.... Dès que mes gens me verront arriver au château, n'accourront-ils pas tous pour me raconter ce qui s'est passé dans mon absence ?.... Oui ; mais les raisons secrètes, les motifs, les principaux points de cette manœuvre-là, il ne faut pas les demander à des laquais, surtout à des laquais aussi indifférents sur mes intérêts que les miens. Je ne les saurai que ce soir par cette lettre qui m'est adressée : je mourrai mille fois d'impatience d'ici à ce temps-là.... D'un autre côté, si je me fais connaître à ces honnêtes gens, que vont-ils penser de moi ? Ferai-je l'aveu de mes dure-

tés devant des étrangers, en présence même de ma pauvre cousine, qui en a été la victime ? C'est peut-être ma fille qu'on a enlevée ; ce sont des secrets de famille qu'on doit étouffer. Allons, retournons au château... Mais attendre jusqu'à ce soir ! je vivrai jusqu'à ce soir dans les tourments ; chaque instant me paraîtra un siècle : l'appréhension du mal est plus redoutable que le mal même. Allons, on ne cesse de tomber que quand on est dans le fond de l'abîme : achetons la certitude de notre malheur par un peu de confusion. (*Il se rapproche de la barrière, et dit tout haut :*) Mon respectable voisin, je suis le seigneur du château que vous voyez là-bas ; c'est à moi qu'est adressée la lettre que votre fils a reçue cette nuit : je m'appelle Mondor.

« Toute la compagnie est saisie d'étonnement. Henri le regarde fixement ; la mère » rougit et baisse les yeux ; Antoinette effrayée » joint ses deux mains, et se presse contre sa » mère ; la demoiselle étrangère laisse tomber » ses deux bras, et considère Mondor les yeux » et la bouche ouverte. »

LE PÈRE.

Vous paraissez, monsieur, un homme digne de foi; mais mettez-vous à ma place. L'envoi de cette lettre, comme vous l'avez entendu vous-même, a été accompagné de circonstances extraordinaires; elle paraît très-importante: puis-je la remettre entre vos mains sans vous connaître? (*A l'étrangère:*) Mademoiselle, reconnaissez-vous monsieur pour votre cousin?

LA DEMOISELLE.

Oh! mon cousin ne va point seul et à pied; il ne sort jamais qu'en carrosse; de plus c'est un bel homme. Oh! sûrement, monsieur, vous n'êtes pas mon cousin.

LE PÈRE, à *Mondor*.

Cela étant, monsieur, trouvez bon que je vous refuse cette lettre pour la conserver à monsieur Mondor.

MONDOR, au père.

J'approuve, monsieur, vos précautions:

cette lettre en effet est importante, et je vous suis inconnu. Quel coup de la Providence ! il faut que j'emploie, pour me faire reconnaître par des étrangers, le témoignage de la même personne que j'ai si long-temps méconnue dans ma famille. (*A l'étrangère :*) Mademoiselle, vous vous appelez Anne Mondor ; vous demeurez à Paris depuis trois ans à l'hôtel de Bourbon, rue de la Madeleine, où vous avez vécu bien malheureuse par ma dureté : vous en êtes partie depuis trois jours, à pied, et sans argent.

LA DEMOISELLE, *en soupirant.*

Oh ! mes malheurs ont été si longs et si multipliés, qu'ils peuvent bien être connus par d'autres que par mes parents. Non, monsieur, vous n'êtes pas de ma famille ; vous devenez tout d'un coup trop compatissant.

MONDOR.

Ma pauvre cousine ! tu es la fille de Christophe Mondor de Quimperlay, le septième frère de mon père, Antoine Mondor ; nous descendons d'un Mondor, sénéchal de Vitré

sous Charles IX; je m'appelle Pierre Mondor, le temps et les affaires m'ont vieilli : me connais-tu à présent ?

LA DEMOISELLE.

Hélas ! oui, monseigneur, vous êtes mon cousin. (*Elle se trouve mal.*)

ANTOINETTE, *effrayée, pleure et s'écrie* :

Ah ! mon Dieu, elle est morte !

LA MÈRE, *à sa fille.*

Prenez de l'eau, jetez-lui-en sur le visage ; frappez-lui dans les mains..... allons, elle revient à elle ; ce n'est rien.... ce n'est rien. Mademoiselle, appuyez-vous la tête contre moi.

ANTOINETTE.

Je vais vous donner un peu d'air frais avec le mouvement de mon chapeau. Respirez ces fleurs de lavande. Pauvre demoiselle !

LE PÈRE.

Prenez ce verre de vin.

LA DEMOISELLE.

Monsieur, pour vous obéir. (*Elle le prend d'une main tremblante, et après y avoir trempé les lèvres, elle le remet sur le gazon.*) Je ne saurais le boire en entier; mais je me sens mieux. (*A son cousin :*) Monseigneur, je vais me retirer de dessus vos terres; je m'en vais tout à l'heure; prenez patience.

MONDOR.

N'aie point peur, chère et malheureuse cousine! attends un moment que j'aie lu ma lettre; tu seras contente de moi: tu verras ce que je veux faire pour toi.

LA DEMOISELLE.

Monseigneur! vous me rendez la vie. O bienheureuse Sainte-Anne!

LE PÈRE *prend la lettre des mains de son fils, et la présentant à Mondor, il lui dit:*

Monsieur, à la frayeur de votre cousine, je ne doute pas que vous ne soyez le seigneur de ce château; et à la pitié que vous lui té-

moignez, que vous ne soyez son cousin. Cette lettre est à vous. (*Mondor la prend, et se retire à l'écart pour la lire.*)

ANNE MONDOR.

Ah ! mon Dieu ! je ne sais si je rêve ou si je veille.... je me sens beaucoup mieux. Madame, comment ! vous aviez tant d'inquiétude pour votre enfant, et vous vous occupiez de mes malheurs ! C'est un beau garçon, il ressemble à sa sœur et à vous, madame, comme deux gouttes d'eau.

LA MÈRE.

Il n'y a que nos malheurs qui nous rendent sensibles à ceux d'autrui.

LA DEMOISELLE.

Mon Dieu ! que ce lieu est charmant ! Si la Bretagne était cultivée ainsi par nos gentilshommes, ce serait un paradis ; je n'aurais pas éprouvé à Paris tant de misère auprès des grands. Mais nos gentilshommes sont oisifs et pauvres, et nos paysans sont bien misérables. Plus de la moitié des terres y sont in-

cultes.... Mais, madame ! nous sommes ici sur le terrain du Roi , n'est-ce pas ?

LA MÈRE.

Oui, oui, vous y êtes en sûreté; soyez tranquille. (*A sa fille :*) Antoinette, fais donc déjeuner ton frère.

ANTOINETTE, *à son frère.*

Voilà un mouchoir blanc; viens que je t'essuie le front; tu es tout en nage. Tiens, voilà ton déjeuner, mon pauvre Henri; tu es cause que j'ai laissé brûler les gâteaux.

HENRI.

Tu n'as pas touché au tien.

ANTOINETTE.

J'avais perdu l'appétit, ainsi que maman.

HENRI.

Je ne donnerai plus d'inquiétude; je ne m'écarterai plus jamais.

ANTOINETTE.

Si je t'avais vu avec ces gens masqués,

sur le bord d'une carrière, au clair de la lune, je serais morte de peur. Tu as un bon ange qui te garde, comme Tobie.

HENRI.

Je suis plus heureux que Tobie ; il n'avait qu'un bon père et une bonne mère, et moi j'ai encore une bonne sœur. J'ai pensé t'apporter un roitelet.

ANTOINETTE.

Ah ! que tu m'aurais fait de plaisir !

HENRI.

Où l'aurais-tu mis ?

ANTOINETTE.

Je l'aurais mis dans la cage où j'avais un linot.

HENRI.

Il aurait passé à travers les barreaux.

ANTOINETTE.

Je les aurais garnis avec des brins de jonc.

HENRI.

Eh bien ! je n'ai jamais pu le prendre. J'ai eu vingt fois la main dessus ; il semblait se moquer de moi. Je l'ai trouvé sur les pierres de la carrière. Tantôt il sautait de l'une à l'autre, tantôt il passait dessous par des fentes où je n'aurais pas glissé mon doigt. Je l'aurais tué bien aisément, car il tournait toujours autour de moi.

ANTOINETTE.

Oh ! tu aurais fait un grand péché. C'est l'oiseau du bon Dieu ; il était à la naissance de l'Enfant Jésus.

HENRI.

A la naissance de l'Enfant Jésus !

ANTOINETTE.

Oui, il faisait son nid sur le bord de sa crèche : voilà pourquoi il paraît toujours à Noël.

HENRI.

Ah ! si j'avais su cela, je ne l'aurais pas

poursuivi ; mais je voulais t'en faire présent. Il s'est enfui dans un lierre où il a disparu.

ANTOINETTE.

Oh ! il en vient souvent ici ; ils aiment notre maison, ils lui portent bonheur.

MONDOR *se rapproche avec toutes les marques de l'indignation et de la surprise.*

Soyez touchés de mes malheurs, sensibles et compatissants voisins. J'avais une femme et une fille, et je n'en ai plus ; elles sont parties cette nuit avec deux de mes meilleurs amis, après m'avoir volé. Oh ! je suis bien puni par où j'ai péché. Écoutez, je vous prie, ce que m'écrit ma digne épouse.

« MONSIEUR,

» Je vous ai été vendue en mariage, plutôt
» que donnée. Cependant j'ai été fidèle aux
» lois de l'hymen tant que nous avons été liés
» par des intérêts communs. Aujourd'hui
» vous êtes vieux, et je suis encore jeune ;
» vous devenez dur et jaloux, et je suis sen-
» sible : nous ne nous convenons plus. Rom-

» pons des nœuds que désavoue la nature ; j'a-
» gis conséquemment à ses principes , et aux
» vôtres. Il n'y a d'autre Dieu dans l'univers
» que le plaisir. Le plaisir est la souveraine loi
» de tous les êtres sensibles. Comme il ne
» peut plus désormais se rencontrer dans no-
» tre union , je vais le chercher dans d'autres
» climats. Je me paie de ma dot par mes dia-
» mants et par les vôtres, et de celle de ma fille,
» qui m'accompagne , par les cent mille écus
» en or que vous réserviez à de nouvelles ac-
» quisitions. Elle ne veut point pour mari du
» riche vieillard que vous lui destiniez. Fi-
» dèle aux impulsions de la nature qui nous
» entraîne , elle veut donner aux plaisirs l'âge
» rapide des amours. Quant à l'opinion pu-
» blique, si elle me blâme , je ne m'en soucie
» guère : j'ai toujours vu rire dans le monde
» des tours joués aux maris , et jamais je n'y
» ai entendu donner un seul éloge à la vertu
» obscure et pauvre , à moins que le panégy-
» riste ne trouvât son compte à la louer. Je
» ne manquerai pas de prôneurs, tant que je
» ne manquerai pas d'argent. Après tout , la
» réputation ne vaut pas le plaisir.

« Ne soyez pas inquiet de notre sort, ni du lieu où nous allons vivre : deux de vos meilleurs amis, le comte d'Olban et le chevalier d'Autières nous accompagnent avec quatre de vos gens les plus affidés. La patrie est là où l'on est bien. » (*Mondor déchire la lettre.*)

Style d'oracle et maximes d'enfer ! malédiction sur les infâmes et les perfides ! Ils me parlaient sans cesse de la vertu. Aveugle que j'étais ! peut-on avoir de la vertu quand on ne croit pas en Dieu ?

Mes chers voisins, je ne vous le cèle pas, j'étais venu ici dans l'intention d'accroître mon domaine aux dépens du vôtre. J'étais assis, un livre à la main, au bord de cette haie, d'où j'ai entendu vos touchants entretiens. Vous avez rallumé dans mon esprit un rayon de cette raison universelle qui gouverne toutes choses ; vous m'avez rappelé à la vertu par la sainteté de vos mœurs, et par le calme de vos jours ; j'ai vu dans une heure plus de félicité chez vous, que je n'en ai goûté dans mon château pendant toute ma vie. J'ai entendu vos projets, femme respec-

table , ainsi que les vôtres, digne père de famille. Je vous fais présent de cette portion de terre qui est devant vous. Satisfaites vos ames bienfaisantes; faites-y élever un temple qui serve d'asile aux infortunés : j'en ferai les frais. Apprenez-moi à bien user de la fortune, et à mettre à profit ce temps rapide qui s'écoule sans retour et si inutilement dans le monde , au milieu des frivolités, des soucis et des amertumes. Je ne vous demande en récompense, que la permission de venir quelquefois soulager mes ennuis par le spectacle de votre bonheur.

LE PÈRE.

Mon voisin, je ne vous trouve point malheureux : c'est gagner que de perdre des parents et des amis perfides. Quant à votre offre généreuse, je ne saurais l'accepter : un bienfait de cette nature est une chaîne trop pesante; la reconnaissance l'attache au cœur de l'obligé, tandis qu'elle ne tient qu'à la main du bienfaiteur.

MONDOR.

Elle peut réunir deux cœurs; mais, pour

me servir de votre comparaison, attachons cette chaîne au ciel. Permettez-moi de faire bâtir une petite chapelle dans le lieu de dévotion de madame ; j'y joindrai le revenu que je me suis fait aux dépens de ces communes, et par le moyen de quelques amis pieux qui ont du crédit dans le clergé, je la ferai ériger en un bon prieuré. J'espère ainsi expier les erreurs de ma vie.

ANNE MONDOR.

Ah ! ma bonne dame, si vous me le permettez, j'y joindrai ce chapelet béni : il a touché trois fois à la châsse de ma bonne sainte patronne.

LE PÈRE.

Oh ! gardez-vous bien de faire d'une portion de cette terre un prieuré. Pour moi, si j'étais le maître d'un prieuré, je le mettrais en commune. Ce n'est qu'en faisant du bien immédiatement aux pauvres, que vous réparerez le tort que vous dites que vous leur avez fait. Ce sont eux seuls qui ont besoin des offrandes des riches : ils sont les vraies reliques des

Saints. Donnez, à l'exemple de ces ames célestes, vos soins directement aux malheureux ; mettons, comme eux, nos espérances dans celui-là seul à qui ils ont cherché à plaire pendant leur vie, sans aucune vue d'intérêt, d'honneur, ou de réputation, de la part du monde.

MONDOR.

Vous avez raison. On passe aisément d'une extrémité à l'autre. Eh bien ! trouvez bon que je fasse les frais de la fête du Roi, dont je vous ai entendu former le plan. Madame veut y joindre une loterie pour de pauvres enfants ; j'en fournirai les lots, de la même nature que son lot principal. Je ferai faire des habits convenables à leur âge, et ils danseront vêtus de neuf autour des bustes du Roi et de la Reine ; je traiterai de la même manière leurs pères et leurs mères dans la cour de mon château. Vous ordonnerez votre fête comme vous l'entendrez, et, si vous me le permettez, je m'y présenterai sans la moindre prétention.

LE PÈRE.

Chère épouse, cet arrangement vous plaît-il?

LA MÈRE.

Il me plaira, s'il vous agrée. Mais comment distinguera-t-on les habits des petits garçons de ceux des petites filles, si on les fait faire d'avance tous ensemble?

LE PÈRE.

Les mêmes robes seront bonnes à tous. Il n'y a point de sexe ni de taille pour les enfants, ni pour les misérables.

MONDOR.

Oh! je veux employer le reste de ma vie à faire du bien. J'interdirai d'abord dans mes terres les jeux féroces de nos paysans : ils s'accoutument à être cruels envers les hommes par leurs cruautés envers les animaux. Je placerai un autre maître d'école dans le village : je veux y changer entièrement l'éducation des enfants. En vérité, on ne rend les hommes bons qu'en rendant les enfants

heureux. Je placerai à la tête de cette école, monsieur Gauthier, vicaire du village voisin. C'est un homme simple, plein de religion, et doux envers les enfants comme Jésus-Christ. Je suis bien sûr qu'il la préférera à un prieuré. Je sens maintenant que l'amour de l'or a renversé parmi nous les notions les plus communes de justice et de bon sens : un maître d'école est bien plus utile à la patrie qu'un prieur, et il est bien moins considéré parce qu'il est moins riche.

LA MÈRE, *à son mari.*

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur Gauthier, mon ami ?

LE PÈRE.

C'est un abbé qui ressemble, au premier coup-d'œil, à un prêtre italien ; il est de petite taille, et assez replet ; il porte des cheveux noirs fort courts et sans poudre ; sa soutane est rapetassée en plus d'un endroit. Il lui est souvent arrivé de retourner chez lui, le soir, sans le linge dont il s'était vêtu le matin. Il est toujours courant à pied de hameaux

en hameaux ; il cache sous un extérieur fort simple beaucoup de connaissance des hommes. Sa charité inquiète le promène dans les lieux les plus écartés. Quand je m'établis ici, il y vint d'abord : il m'offrit, sans me connaître, tous les services qui dépendaient de lui. Je lui fis part de mes plans et de mes moyens ; il m'écouta avec beaucoup d'attention, ensuite il prit congé de moi, et me dit en me serrant la main : Si je n'étais pas prêtre, je voudrais vivre comme vous ; mais je me dois aux autres.

LA MÈRE.

Je voudrais bien le connaître.

LE PÈRE.

On ne le voit jamais que chez les malheureux. Si le feu prenait à notre maison, vous le verriez bientôt accourir pour aider à l'éteindre.

MONDOR.

Oui, je mettrai monsieur Gauthier en état de faire du bien à plus d'un infortuné. Après cela, je diviserai une partie de cette plaine en un grand nombre de petites propriétés,

que je distribuerai , moyennant une médiocre redevance , à beaucoup de journaliers qui n'ont aucune possession ; et tous les ans , je leur donnerai une fête où vous présiderez l'un et l'autre.

LE PÈRE.

Ah ! je la verrai avec bien de la joie. Si vous faites tout ce que vous venez de me dire, vous y trouverez votre compte de toutes les manières. En rendant l'éducation des enfants plus heureuse , vous rendrez vos vassaux meilleurs et plus gens de bien. En distribuant vos grandes possessions en petites propriétés, vous bannirez de vos terres l'indigence qui est la source de tous les vices ; vos campagnes et vos fermiers multipliés vous rapporteront plus de profit. Je suis persuadé qu'avant qu'il soit trois ans, vos vassaux seront en état de vous donner une fête à leur tour. Vous verrez la différence qu'il y a d'une fête de cette nature, avec celles que leur donnent quelquefois les riches. Donner des fêtes aux petits , c'est user de ses richesses comme les rois ; mais en recevoir des malheureux qu'on a soulagés, c'est jouir comme la Divinité même....

MONDOR.

Oh! oui, je ne veux plus vivre que pour faire du bien! Allons, ma pauvre cousine, viens demeurer avec moi! sèche tes larmes! viens, tu prendras soin de ma maison; tu n'y manqueras désormais de rien; tu me consoleras. Maintenant que je suis moi-même malheureux, je sens que le plus grand degré de misère est le plus proche degré de parenté.

ANNE MONDOR.

Monsieur, j'avoue que je suis bien coupable.

MONDOR.

Et moi, encore davantage! n'en parlons plus. Ne m'appelle plus monsieur, appelle-moi ton cousin.

HENRI.

Mon papa, voilà un livre que j'ai trouvé en arrivant tout près d'ici. Il a pour titre : *Système de la Nature* ; il doit être bien curieux.

LE PÈRE.

Mon fils, méfiez-vous encore plus des li-

vres inconnus, que des hommes que vous ne connaissez pas : pour étudier la nature, il ne faut d'autres livres que ses ouvrages.

MONDOR.

Oh ! celui-ci n'en dit seulement pas un mot ; c'est une production d'une cruelle et absurde philosophie ; c'est une vaine déclamation qui détruit à-la-fois dans l'homme l'intelligence et le sentiment. Rendez-le moi, mon fils : il ne sera jamais capable de vous donner des lumières ; il n'est propre qu'à corrompre votre innocence. (*A sa cousine :*) Allons, viens ma cousine ; prenons congé de cette heureuse famille. Je vais faire chez moi maison nette, et mettre tous mes gens à la porte.

ANNE MONDOR.

Et mon pèlerinage à la bonne Sainte-Anne ?

MONDOR.

Tu mourrais en chemin : nous reviendrons le faire ici à la Saint-Louis. L'acte le plus agréable aux Saints, est le bien qu'on fait aux malheureux.

LE PÈRE.

Nous vous recevrons de bon cœur, mais il faut venir nous voir auparavant.

MONDOR.

Vous ne sauriez me proposer rien qui me fasse plus de plaisir; mais je jugerai par celui que vous prendrez à venir chez moi, de celui que vous aurez à me recevoir chez vous. Je n'ai pas à vous offrir les mêmes lumières, ni la même intelligence pour faire le bien; mais j'ai à partager avec vous un avantage qui n'est pas moins rare : c'en est le pouvoir. Quelque funeste expérience que vous ayez des hommes, songez qu'on peut compter encore sur ceux qui ont été éprouvés comme vous par le malheur. Adieu, couple fortuné! adieu, beaux et heureux enfants, douce retraite, asile de l'innocence et de la foi conjugale! adieu! puisse un jour cette forêt sauvage et inhabitée, donner beaucoup d'habitations à des familles qui vous ressemblent!

ANNE MONDOR.

Que la bénédiction de Dieu se répande sur

vous ! vous avez mis fin à mes peines. Ah ! puisque vous me le permettez, madame, je viendrai vous revoir bientôt. Que le bon Dieu, que la bonne Sainte-Anne... (*Elle pleure.*)

LA MÈRE, *émue.*

Venez bientôt nous revoir, n'y manquez pas au moins. Adieu, ma bonne demoiselle.

ANTOINETTE, *pleurant.*

Adieu, ma chère demoiselle, adieu ; soyez maintenant bien heureuse.

LE PÈRE.

Rentrons, mes enfants ; le soleil fatigue les yeux de votre mère, et la chaleur augmente ; allons travailler à l'ombre des arbres fruitiers dans le verger, sur le bord du ruisseau. Antoinette, remporte tes présents et ceux de ta mère ; ils serviront dans une autre occasion. Allons remercier Dieu de l'heureux commencement de cette journée. Dieu, mes enfants, veut beaucoup de bien aux hommes quand il leur donne l'occasion d'en faire.

LA MÈRE.

Voilà mon songe accompli, et voilà la pierre dont mon fils a tué le hibou niché dans la haie.

Ce pauvre seigneur ! son sort me touche. Le fond de son cœur était bon. Dieu l'a rappelé à lui par le malheur. Quelles graces n'avons-nous pas à rendre à la Providence ! voyez comme elle nous a ménagé le bonheur d'être utile à sa pauvre cousine, et à lui-même ! Il n'y a que la religion de solide, mes enfants ; tout le reste n'est rien.

LE PÈRE.

Mon fils, dépêche-toi de déjeuner ; tu viendras ensuite essarter avec moi la portion de la forêt où nous devons célébrer, cet été, la fête du Roi. Fais-toi, par le travail, un corps robuste, afin de servir un jour ta patrie ; et, à la vue de ces coups de la Providence, fortifie ton ame dans la vertu, afin de la rapporter dans cette retraite paisible, toujours pure et exempte des vaines opinions du monde. Tu nous liras ce soir, à la lampe, la vie d'Épaminondas.

HENRI.

Mon père, qu'est-ce que c'était qu'Épaminondas ?

LE PÈRE.

C'était un homme qui disait que la plus grande joie qu'il eût eue dans sa vie, était d'avoir servi sa patrie du vivant de son père et de sa mère.

HENRI.

Ah, mon papa ! je voudrais bien vous donner cette joie, quand je devrais mourir à la peine. Trouvez bon maintenant que je place la pierre que j'ai apportée, à l'endroit où maman a coutume de poser les pieds.

ANTOINETTE.

Maman, je semerai autour de la pierre de mon frère, les fleurs que vous aimez le mieux, des violettes, des primevères, des scabieuses et des marguerites.

LA MÈRE.

Ah ! je ne reposerai jamais mes pieds sur une pierre qui a foulé si long-temps la tête de mon fils.

LE PÈRE.

Vous avez raison , il en faut faire un autre usage : elle servira d'autel à votre oratoire ; je la placerai sous vos sapins , au haut d'un petit tertre de gazon , et j'y graverai dessus une inscription latine , qui aura rapport à ce qui vient de se passer.

HENRI.

Oh ! mon père , j'ai bien envie d'apprendre le latin pour entendre vos inscriptions.

LE PÈRE.

Mon fils , je vous l'apprendrai un jour ; mais l'essentiel , pour un homme , n'est pas de savoir parler ; c'est de savoir agir. Les plus belles inscriptions n'ont de mérite , que parce qu'elles montrent aux hommes ce qu'ils doivent faire.

HENRI.

Vous en avez mis de bien agréables en latin , dans plusieurs endroits du jardin et de la forêt , à ce que m'a dit maman , à qui vous les expliquez. Dites-moi , je vous prie , ce que

vous écrirez sur ma pierre, et donnez-m'en l'explication.

LE PÈRE.

Mon fils, j'y graverai ce passage de l'Évangile : *Deus potest ex lapidibus istis suscitare filios Abrahæ*. Dieu peut, de ces pierres, susciter des enfants à Abraham.

FIN.

DIALOGUE

SUR

LA CRITIQUE ET LES JOURNAUX.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

DIALOGUE

SUR

LA CRITIQUE ET LES JOURNAUX.

UN jour je vis entrer chez moi un jeune homme de mes amis, qui se destine aux lettres ; il tenait à sa main un journal. Quoique naturellement gai, il avait l'air sombre.

MOI.

Que m'apportez-vous là ? lui dis-je.

MON AMI.

Une nouvelle méchanceté du journal des Débats : vous en êtes l'objet.

MOI.

Vous me surprenez. J'ai toujours cru son rédacteur bien disposé pour mes ouvrages.

MON AMI.

Avez-vous été le voir à l'occasion de votre nouvelle édition ?

MOI.

Non, je ne l'ai même jamais vu. Il est journaliste ; et j'ai pour maxime que quand on donne à un particulier le pouvoir de nous honorer, on lui donne en même temps celui de nous déshonorer.

MON AMI.

Lisez, lisez ; vous verrez comme il parle de vous. Il dit que vous n'êtes propre qu'à faire des romans ; que votre *Théorie des Marées* n'est qu'un roman ; que vous avez la manie d'en parler sans cesse ; que vos principes de morale sont exagérés ; que vous n'avez aucune connaissance en politique. Pardonnez-moi si je répète ses injures, mais j'en suis indigné. Ce sont des personnalités dont vous devez faire justice.

MOI.

Je lis rarement ce journal, parce que je

trouve sa critique amère, et souvent injuste. Son rédacteur est d'ailleurs un homme d'esprit; mais ses satires répugnent à mes principes de morale; voilà peut-être pourquoi il les trouve exagérés. Quant à mon ignorance en politique, il n'est guère question de cette science moderne dans mes *Études de la Nature*. Mais pourquoi en a-t-il parlé?

MON AMI.

C'est peut-être que vos ennemis lui auront dit que vous ambitionniez quelque place.

MOI.

Voyons donc ce redoutable feuilleton : et après l'avoir lu tout entier : Je ne trouve pas, lui dis-je, que j'aie tant à m'en plaindre. D'abord il commence par me blâmer, et finit par me louer. Celui qui veut nuire fait précisément le contraire; il loue au commencement, et blâme à la fin. Le premier paraît un ennemi impartial, qui est forcé enfin de reconnaître vos bonnes qualités; le second semble être un ami équitable qui ne demande qu'à vous louer, mais qui est contraint ensuite d'avouer vos

défauts, par le sentiment de la justice. L'un et l'autre savent bien que la dernière impression est la seule qui reste dans la tête du lecteur. C'est le dernier coup de la cloche qui la fait long-temps vibrer.

MON AMI.

Permettez-moi de vous dire que tout journaliste qui condamne une opinion, ou même qui la loue, est tenu de motiver sa critique ou son éloge. Bayle est là-dessus un vrai modèle. Lorsqu'il réfute une erreur, il y supplée la vérité. Tout critique qui se conduit autrement, est ou ignorant ou de mauvaise foi. Le vôtre est à-la-fois l'un et l'autre.

MOI.

Oh ! cela est trop fort : il ne me blâme que sur le fond des choses, qu'il n'entend pas, et que, peut-être, on le charge de blâmer ; mais il me loue de bonne foi sur le style. Il dit positivement que je suis un des plus grands écrivains du siècle.

MON AMI.

Voilà un bel éloge !

MOI.

Sans doute, et l'un des plus beaux qu'on puisse donner aujourd'hui. Quel est l'homme de loi, par exemple, qui ne serait pas plus flatté de passer dans les affaires pour un fameux orateur, que pour un bon juge? La forme est tout, le fond est peu de chose. Celui-ci n'intéresse que les particuliers mis en cause; celle-là regarde le public, qui donne les réputations. Sachez donc que le rédacteur du feuilleton m'a donné la plus grande des louanges, et qu'il la préférerait pour lui-même à toutes celles dont on voudrait l'honorer, comme d'être juste, bon logicien, penseur profond, observateur éclairé. Les anciens pensaient à-peu-près là-dessus comme les modernes. Beaucoup de Romains en faisaient le principal mérite de Cicéron. J'ai ouï dire que ce père de l'éloquence latine passant un jour sur la place aux harangues, quelques citoyens oisifs qui s'y promenaient l'entourèrent, et le prièrent de monter à la tribune. « Que voulez-vous que j'y fasse? leur dit-il; » je n'ai rien à vous dire. — N'importe, s'é-

» crièrent-ils, parlez-nous toujours. Que nous
» ayons le plaisir d'entendre vos périodes si
» belles, si harmonieuses, qui flattent si dé-
» licieusement les oreilles. » Je crois que M. de
Laharpe nous a conservé ce beau trait dans
son Cours de littérature française. Il le trou-
vait admirable, et le citait comme une preuve
du grand goût que les Romains avaient pour
l'éloquence.

MON AMI.

C'est nous les représenter comme des im-
bécilles. Quel goût pouvaient-ils trouver à
entendre parler à vide ? Je sais qu'il est com-
mun à beaucoup de nos lecteurs de journaux ;
mais le journaliste des Débats, qui ne sait point
faire de belles périodes, remplit tant qu'il peut
son feuilleton de malignité : voilà pourquoi
il a tant de vogue. Il sait bien que le nombre
des méchants est encore plus grand que celui
des imbécilles.

MOI.

Comptez-vous pour rien l'éloge si pur que
le critique a fait de Paul et Virginie ?

MON AMI.

Quoi ! ne voyez-vous pas que c'est pour se donner à lui-même un air de sensibilité qui le rende recommandable à une multitude de ses lecteurs, qui se plaignent sans cesse d'en avoir trop, tandis qu'ils se repaissent tous les jours de ses sarcasmes ? Vos ennemis louent les moindres parties de vos travaux, pour se donner le droit, en paraissant vos amis, de blâmer les plus importantes. Oui, je vous le dis avec franchise, les journalistes sont des pirates qui infestent toute la littérature, ainsi que les contrefacteurs. Ceux-ci, moins coupables, n'en veulent qu'à l'argent ; les autres, soudoyés par divers partis, attaquent les réputations de ceux qui ne tiennent à aucun. Ils se coalisent entre eux, quoique sous divers pavillons ; ils font la guerre aux morts et aux vivants. Quel sera désormais le sort des gens de lettres qui, sous les auspices des muses, se dirigent vers la fortune et la gloire ? A peine un jeune homme, riche de ses seules études, s'embarque sur la mer des opinions humaines, qu'il est coulé à fond en

sortant du port : il ne lui reste d'autre ressource que de prendre parti avec les brigands. C'est alors que, sans peine et presque sans travail, il sera payé, redouté, honoré, et pourra parvenir à tout.

MOI.

Vous tombez vous-même dans le défaut que vous leur reprochez. La passion vous rend injuste. Nos journalistes ne sont point des pirates : ce sont, pour l'ordinaire, de paisibles paquebots qui passent et repassent sur le fleuve de l'Oubli, qu'ils appellent fleuve de Mémoire, nos fugitives réputations. Amis et ennemis, tous leur sont indifférents. Ils n'ont d'autre but, au fond, que de remplir leur barque, afin de gagner honnêtement leur vie.

Ce n'est pas une petite affaire de mettre tous les jours à la voile avec une nouvelle cargaison. Un journaliste à vide serait capable de remplir ses feuilles de leur propre critique. J'en ai eu un jour une preuve assez singulière. Un d'entre eux, voulant plaire à un parti puissant qui le protégeait, s'avisa d'attaquer ma Théorie du mouvement des mers. Comme

il n'entendait pas plus celle des astronomes que la mienne, il me fut aisé de le réfuter. Je lui répondis par un autre journal, et j'insérai dans ma réponse quelques légères épigrammes sur sa double ignorance. Je crus qu'il en serait piqué. Point du tout. Il m'écrivit tendrement pour se plaindre de ce que je n'avais pas eu assez de confiance en lui pour lui adresser ma réponse, en m'assurant que quoi qu'il y fût maltraité, il l'aurait imprimée avec la fidélité la plus exacte, et qu'elle aurait fait le plus grand honneur à ses feuilles. Il est clair qu'il n'avait eu, en me provoquant, d'autre but que l'innocent désir de gagner de l'argent en remplissant son journal. Peu de temps après, il fut obligé d'y renoncer. Cependant les mathématiciens qui l'avaient armé d'arguments contre moi, et poussé en avant comme leur champion, vinrent à son secours. Ils lui firent avoir une place à-la-fois lucrative et honorable. Il y a apparence que s'il eût imprimé ma réponse, il serait resté journaliste. Mais comme les objections qu'il m'avait faites paraissaient toutes seules sur son champ de bataille, elles avaient

un certain air victorieux dont son parti pouvait fort bien se féliciter comme d'un triomphe.

MON AMI.

Celui dont vous vous moquez était un de ces oiseaux innocents qui voltigent autour des greniers pour y ramasser quelques grains. Mais le journal des Débats est un oiseau de proie : son plaisir est de s'acharner aux réputations d'écrivains célèbres, sur-tout après leur mort. Comment ne traite-t-il pas ce pauvre Jean-Jacques ! A-t-il besoin de quelque philosophe d'une grande autorité en morale ? c'est Jean-Jacques qu'il loue. Ses lecteurs, accoutumés à se repaître de sa malignité, viennent-ils à s'ennuyer de ses éloges ? c'est Jean-Jacques qu'il déchire ; il le dénonce comme la source de toute corruption.

MOI.

Il en agit donc avec lui comme les matelots portugais avec Saint-Antoine de Pade ou de Padoue. Ces bonnes gens ont une petite statue de ce saint au pied de leur grand mât. Dans le beau temps, ils lui allument des cierges ;

dans le mauvais, ils l'invoquent ; mais dans le calme, ils lui disent des injures et le jettent à la mer au bout d'une corde, jusqu'à ce que le bon vent revienne.

MON AMI.

Vous en riez ; mais cela n'est pas plaisant pour la réputation des gens de lettres. Voyez comme les journaux de parti en ont agi avec Voltaire pendant sa vie. Ils l'ont fait passer pour un fripon qui vendait ses manuscrits à plusieurs libraires à-la-fois, et pour un lâche superstitieux sans cesse effrayé de la crainte de la mort. Enfin sa correspondance secrète et intime pendant trente ans a été publiée : elle a prouvé qu'il était l'homme de lettres le plus généreux ; qu'il donnait le produit de la plupart de ses ouvrages à ses libraires, à des acteurs, et à des gens de lettres malheureux ; que, presque toujours malade, il s'était si bien familiarisé avec l'idée de la mort, qu'il se jouait perpétuellement des fantômes que la superstition a placés au delà des tombeaux, pour gouverner les ames faibles pendant leur vie. Aujourd'hui le journal des Débats pour-

suit sa mémoire , et, ce qui est le comble de l'absurdité, il veut faire passer pour un imbécille l'écrivain de son siècle qui avait le plus d'esprit. Oui, quand je vois dans un feuilleton, un grand homme, utile au genre humain par ses talents et ses travaux, mis en pièce par des gens de lettres éclairés de ses lumières, qui n'ont imité de lui que les arts faciles et germains de médire et de flatter ; et quand je lis ensuite, à la fin de ce même feuilleton l'éloge d'un misérable charlatan, je crois voir un taureau déchiré dans une arène par une meute de chiens qu'il a nourris des fruits de ses labeurs, ainsi que les spectateurs barbares de son supplice, tandis que ces mêmes animaux, dressés à lécher les jarrets d'un âne terminent cette scène féroce par une course ridicule.

MOI.

Le calomniateur est un serpent qui se cache à l'ombre des lauriers, pour piquer ceux qui s'y reposent. Homère a eu son Zoïle ; Virgile Bavius et Mævius ; Corneille, un abbé d'Abignac, etc. La fleur la plus belle a son insecte rongeur.

MON AMI.

J'en conviens ; mais il n'y a jamais eu chez les anciens , d'établissements littéraires uniquement destinés à déchirer les gens de lettres tous les jours de la vie. Le nombre s'en augmente sans cesse. Il y a déjà plus de journalistes, que d'auteurs. Ceux-ci abandonnent même leurs laborieux et stériles travaux pour le lucratif métier de raisonner, à tort et à travers , sur ceux d'autrui.

MOI.

Vous avez raison. Mais ce genre de littérature a aussi son utilité. Combien de citoyens, occupés de leurs affaires, ne sont pas à portée de savoir ce qui se passe en politique, dans les lettres, et dans les arts ! Ils trouvent dans les journaux des connaissances tout acquises, qui n'exigent de leur part aucune réflexion. L'ame a besoin de nourriture comme le corps ; et il est remarquable que le nombre des journaux s'est accru, chez nous, à mesure que celui des sermons y a diminué.

MON AMI.

Et c'est par cela même que je les trouve dangereux. En donnant des raisonnements tout faits, ils ôtent la faculté de raisonner, et celle d'être juste, par des jugements dictés souvent par l'esprit de parti. Ils paralysent à-la-fois les esprits et les consciences. Ceux qui les lisent habituellement, s'accoutument à les regarder comme des oracles. Entrez dans nos cafés, et voyez la quantité de gens qui oublient leurs amis, leur commerce et leur famille, pour se livrer à cette oisive occupation. Qu'en rapportent-ils chez eux? quelque maxime de morale? quelque principe de conduite? non; mais un sarcasme bien mordant, ou une calomnie impudente contre des gens de lettres estimables.

MOI.

Au moins vous en excepterez quelques journalistes sensés, tels que le Moniteur, le Publiciste, etc.; quant aux autres, je n'ai point trop à m'en plaindre.

MON AMI.

Comment ! pas même de ceux qui traitent de romans vos Études, où vous avez employé trente ans d'observations ?

MOI.

Plût à Dieu qu'ils fussent persuadés que mes Études sont des romans, comme Paul et Virginie ! les romans sont les livres les plus agréables, les plus universellement lus, et les plus utiles. Ils gouvernent le monde. Voyez l'Iliade et l'Odyssée, dont les héros, les dieux, les événements, sont presque tous de l'invention d'Homère ; voyez combien de souverains, de peuples, de religions, en ont tiré leur origine, leurs lois, et leur culte. De nos jours même, quel empire ce poëte exerce encore sur nos académies, nos arts libéraux, nos théâtres ! C'est le dieu de la littérature de l'Europe.

MON AMI.

Je vous avoue que je suis fort dégoûté de la nôtre. Je ne veux plus courir dans une carrière où des études pénibles vous atten-

dent à l'entrée, l'envie et la calomnie au milieu, des persécutions et l'infortune à la fin.

MOI.

Quoi ! n'auriez-vous cultivé les lettres que dans la vaine espérance d'être honoré des hommes pendant votre vie ? Rappelez-vous Homère.

MON AMI.

Qui voudrait cultiver les muses sans cette perspective de gloire qu'elles prolongent au loin sur notre horizon ? Elle consola sans doute Homère pendant sa vie. Voyez comme elle s'est étendue après sa mort.

MOI.

Sans doute la gloire acquise par les lettres est la plus durable. Ce n'est même qu'à sa faveur que les autres genres de gloire parviennent à la postérité. Mais les monuments qui l'y transmettent, n'ont pas l'esprit de vie comme ceux de la nature. Ils sont de l'invention des hommes, et par conséquent caducs et misérables comme eux. Qu'est-ce qu'un livre, après tout ? il est pour l'ordinaire conçu

par la vanité; ensuite il est écrit avec une plume d'oie, au moyen d'une liqueur noire extraite de la galle d'un insecte, sur du papier fait de chiffon ramassé au coin des rues. On l'imprime ensuite avec du noir de fumée. Voilà les matériaux dont l'homme, parvenu à la civilisation, fabrique ses titres à l'immortalité. Il en compose ses archives, il y renferme l'histoire des nations, leurs traités, leurs lois, et tout ce qu'il conçoit de plus sacré et de plus digne de foi. Mais qu'arrive-t-il? A peine l'ouvrage paraît au jour, que les journalistes se hâtent d'en rendre compte. S'ils en disent du mal, le public le tourne en ridicule; s'ils le louent, des contrefacteurs s'en emparent. Il ne reste bientôt plus à l'auteur que le droit frivole de propriété, que les lois ne lui peuvent assurer pendant sa vie, et dont elles dépouillent ses enfants peu d'années après sa mort. Que se proposait-il donc dans sa pénible carrière? de plaire aux hommes, à des êtres qui, comme le dit Marc-Aurèle, se déplaisent à eux-mêmes dix fois le jour. Oh! mon ami, un homme de lettres doit se proposer un but plus sublime dans le cours de sa

vie : c'est d'y chercher la vérité. Comme la lumière est la vie des corps, dont elle développe avec le temps toutes les facultés, la vérité est la vie de l'ame, qui lui doit pareillement les siennes. Quel plus noble emploi que de la répandre dans un monde encore plus rempli d'erreurs et de préjugés, que la terre n'est couverte des ombres de la nuit et de celles même du jour ?

Le philosophe doit extirper les erreurs du sein des esprits pour y faire germer la vérité, comme un laboureur extirpe les ronces de la terre pour y planter des chênes. Si de noires épines en ont épuisé tous les sucs, si le sol est plein de roches, son rude travail n'est pas perdu : ses nerfs en acquièrent de nouvelles forces.

MON AMI.

Je travaillerai aussi pour la vérité sans tant de fatigues. Je me ferai journaliste. Je m'assiérai au rang de mes juges.

MOI.

Pourriez-vous vous abaisser à servir les haines d'autrui ? N'en doutez pas, il y a des

hommes qui n'aspirent qu'au retour de la barbarie. Ils se réjouissent de voir les gens de lettres en guerre. Ils excitent entre eux des querelles pour les livrer au mépris public. S'ils le pouvaient, ils creveraient les yeux au genre humain : ils le priveraient de la lumière comme de la vérité, pour le mieux asservir.

MON AMI.

Dieu me préserve d'être jamais de leur nombre ! Je ferai le journal des journaux. Les auteurs fournissent aux journalistes la plupart des idées et des tirades dont ils remplissent leurs feuilles ; les journalistes me fourniront à leur tour la malignité dont j'aurai besoin. Je tournerai contre eux leurs propres flèches, et je m'attirerai bientôt tous leurs lecteurs.

MOI.

Si jamais vous entreprenez des feuilles périodiques, faites-les dignes d'une ame généreuse, et des hautes destinées où s'élève la France. Encouragez, à leur naissance, les talents timides, en vous rappelant les faibles débuts de Corneille, de Racine et de Fonte-

nelle. Préparez au siècle nouveau des artistes, des poètes, des historiens. Ce n'est point de héros qu'il manque, c'est d'écrivains capables de les célébrer. N'insérez dans vos feuilles que ce qui méritera les souvenirs de la postérité. Mettez-y les découvertes du génie, et les actes de vertu en tout genre. Ne craignez pas que vos jeunes talents fléchissent sous de si nobles fardeaux : ils n'en prendront qu'un vol plus assuré; et la reconnaissance des races futures suffira pour les rendre illustres. Vos feuilles deviendront pour la France, ce que sont depuis tant de siècles pour la Chine les annales de son empire.

En parcourant cette carrière, que vous indique l'amour de la patrie, étendez de temps en temps vos regards sur les autres parties du monde : votre journal renfermera un jour les archives du genre humain.

Mon jeune ami se leva, me serra la main, et se retira plein d'émotion.

FIN.

521008

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

DIALOGUES PHILOSOPHIQUES.

L A MORT DE SOCRATE	1
E MPSAEL	107
L A PIERRE D'ABRAHAM	357
Avis de l'Éditeur	359
La Pierre d'Abraham	365
D IALOGUE SUR LA CRITIQUE ET LES JOURNAUX.	509

FIN DE LA TABLE.





